



ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

M. de Camors, 13e édition	1 vol.
Scènes et Proverbes, nouvelle édition	1 —
Scènes et Comédies, nouvelle édition	1 —
Bellah, nouvelle édition	1 —
La Petite Comtesse, le Parc, Onesta, nouvelle édition	1 —
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, nouvelle édition	1 —
Histoire de Sibylle, nouvelle édition	1 —

Julie, drame en trois actes.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte, en prose.
La Crise, comédie en quatre actes, en prose.
Péril en la demeure, comédie en deux actes, en prose.
Le Village, comédie en un acte, en prose.
La Fée, comédie en un acte, en prose.
Dalila, drame en trois actes, six parties, en prose.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes, sept tableaux, en prose.
La Tentation, comédie en cinq actes, six tableaux, en prose.
Le Cheveu Blanc, comédie en un acte, en prose.
Rédemption, comédie en cinq actes, en prose.
La Belle au bois Dormant, comédie en cinq actes, en prose.
Montjoye, comédie en cinq actes, en prose.
Le Cas de conscience, comédie en un acte, en prose.

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

BELLAH

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

1873, Jan. 4.

Minot Fund.

BELLAH

I

> Ce chevalier que tu vois là-bas avec des armes dorées, c'est le valeureux Laurcalco, seigneur du Pont-d'Argent ; cet autre... est le redoutable Micocolembo, grand-duc de Quirocie.
>
> (*Don Quichotte*)

Au fond d'une petite baie découpée par l'Océan, sur la côte sud du Finistère, s'abrite le village de F... qui, avant d'être infesté par les artistes, recélait de très-jolies femmes sous de charmants costumes. Malheureusement les artistes sont venus ; les femmes de F... ont appris qu'elles avaient beaucoup de couleur et de cachet, qu'elles étaient pittoresques enfin : aussi commencent-elles à porter gauchement leurs vêtements nationaux, et à paraître empruntées sous les coiffes maternelles.

En l'année 1795, c'était un phénomène à noter que le calme heureux dont jouissait ce petit village, paisiblement assis sur sa grève entre l'Océan et la révolution. Jusqu'à cette époque, l'insurrection bretonne avait fait peu de recrues dans cette partie extrême de la péninsule. La république y était à la vérité peu goûtée, surtout depuis qu'elle avait changé l'évêché en département. Les pêcheurs de F... en particulier n'avaient pas appris avec indifférence cette niche d'un pouvoir tracassier, comme leur recteur appelait le comité de salut public; mais ce pouvoir — tracassier effectivement — ayant borné à cet enfantillage ses rapports directs avec les pêcheurs, ceux-ci n'avaient pas donné suite à leur projet d'aller joindre les gars de Coquereau et de Bois-Hardy: on respectait leurs barques, leurs femmes, leurs maisons; leur vieux recteur même, malgré l'imprudence de son langage, était ou ignoré ou toléré; bref, ces bonnes gens, voyant que la république les oubliait, s'étaient pris de leur côté à oublier la république.

Telles étaient les dispositions à la fois sensées et généreuses des habitants de F... vis-à-vis de la Convention nationale, lorsque, le 12 juin 1795, à l'aube, cette harmonie, fruit d'une mutuelle tolérance, fut troublée inopinément par un bruit de coups de crosse ont retentissaient les portes les plus notables de

l'endroit. Les habitants, éveillés en sursaut, aperçurent avec confusion, sur la place de l'église, les uniformes bleus et les plumets rouges des grenadiers de la république. Un détachement d'une cinquantaine d'hommes, précédé par deux officiers à cheval, venait d'envahir le bourg, violant ainsi tous les droits des neutres que le fait semblait avoir acquis à ce petit coin du monde, vierge encore de toutes traces révolutionnaires.

Cependant la panique causée dans le village par cette brutale agression céda peu à peu aux assurances pacifiques des officiers et aux procédés amicaux des soldats. Il ne resta bientôt plus aux habitants d'autre souci que de deviner le but de l'expédition. Malgré la faiblesse du détachement, le rang de l'un des officiers, qui portait les épaulettes de commandant, semblait indiquer que l'objet de cette promenade militaire n'était pas sans importance. Derrière la petite colonne républicaine, plusieurs chevaux de selle étaient menés à la main par un paysan breton, vêtu rigoureusement du vieux costume national, supplément d'une apparence débonnaire sans doute, mais nouveau mystère jeté sur un événement déjà suffisamment inexplicable.

Au moment où les braves pêcheurs de F... se perdaient dans ces incertitudes, ils en furent distraits par un autre spectacle également inusité : une frégate,

anglaise selon toute vraisemblance, venait d'apparaître au sud de leur baie, manœuvrant évidemment de façon à s'approcher de la côte aussi près que la prudence le permettait à un navire de cette dimension. Ce second événement eut l'avantage de fournir aux indigènes l'explication naturelle du premier : il était clair que la frégate allait jeter sur la côte un corps d'invasion, dont les bleus arrivés le matin avaient mission d'empêcher le débarquement. Or, il suffisait d'une simple comparaison mentale entre les forces du détachement républicain et celles que pouvaient contenir les larges flancs de la frégate pour prévoir l'issue inévitable de la lutte. Cette ingénieuse découverte mit fin aux transes publiques ; toutefois elle ne fut pas admise dans le village avec une satisfaction sans mélange : car, pour rendre justice à la population de la côte armoricaine, les couleurs de la vieille Angleterre n'y étaient pas vues de meilleur œil que celles de la république française.

Par une singularité remarquable, l'idée que l'apparition de la frégate avait éveillée dans l'esprit des pêcheurs était précisément celle qui s'accréditait parmi les soldats épars sur la grève. Enfants grossiers, mais pieux, de cette république dont l'héroïsme était le pain quotidien et nécessaire, élevés au bruit de fabuleuses hardiesses, pleins de cet orgueil patriotique

qu'engendrent les grands souvenirs et qui fait naître de grandes actions, ces braves gens ne voyaient pour la plupart rien de choquant dans le combat prodigieusement inégal qu'ils croyaient prochain. Cette question se discutait, au reste, avec chaleur dans un groupe formé de cinq ou six jeunes grenadiers dont l'inexpérience avait cru devoir, en face de cette crise imminente, prendre conseil d'un sergent à moustaches grises. Ce personnage, nommé Bruidoux, au lieu de répondre immédiatement aux interpellations de ses inférieurs, jugea bon d'affermir au préalable sa dignité. Il prit dans son chapeau un petit mouchoir à carreaux, l'étendit avec précaution sur le sable, et s'assit avec une certaine majesté railleuse sur ce modeste tapis. Puisant alors du tabac par petites pincées dans une bourse en cuir dont le nom m'échappe, il se mit à bourrer une pipe en terre à court tuyau avec la circonspection méthodique d'un homme qui connaît le prix des choses. Après avoir passé le pouce sur l'orifice du fourneau, de manière à égaliser la surface du précieux végétal, Bruidoux tira un briquet et le battit avec cérémonie. Lorsque enfin la pipe allumée fut bien assujettie au coin de ses lèvres, le grave sergent s'étendit de tout son long sur le sable, interposa entre sa nuque et la grève humide ses deux maintes jointes, et, poussant vers le ciel d'énormes

flocons de fumée : — Maintenant, dit-il, qu'est-ce que tu me faisais l'honneur de m'objecter, Colibri ?

— Ce n'est pas moi, sergent, répondit le jeune homme gauche et joufflu que Bruidoux désignait sous le sobriquet amical de Colibri ; ce sont les camarades qui disent que ce grand diable de vaisseau va débarquer un tas de ci-devant, et que nous sommes ici pour l'en empêcher. Est-ce que vous croyez ça, vous, sergent ?

— A cette question, dit Bruidoux, il est possible que les savants fissent une cinquantaine de réponses. Quant à moi, Colibri, je n'en ferai que deux : *prima*, je le crois ; *secundo*, je l'espère.

Sur ces paroles, qui empruntaient à la bouche d'où elles étaient émanées une autorité sibylline, les jeunes grenadiers se regardèrent furtivement en se communiquant l'un à l'autre leurs secrètes impressions par un hochement de tête accompagné d'une moue particulière de la lèvre inférieure.

— Sergent, reprit timidement Colibri, dans le temps que vous faisiez la guerre en Amérique, je dois supposer que vous avez un peu navigué ?

— Naturellement, mon garçon, la route de terre n'étant pas encore inventée quand je passai dans le nouveau monde, et la traversée à la nage offrant alors, comme aujourd'hui d'étonnantes difficultés.

— Eh bien, sergent, vous devez savoir combien d'hommes peut porter un vaisseau de la force de celui qui est en vue.

— Sur un navire de cette taille, répliqua flegmatiquement Bruidoux, j'ai vu jusqu'à quinze cents gaillards avec leur fourniment, et il y en avait qui jouaient du violon sans avoir les coudes plus gênés qu'un aveugle sur une place publique.

— Ainsi, dit Colibri aux yeux de qui cette déclaration ouvrait une fâcheuse perspective, ainsi, vous pensez, sergent, que la frégate peut débarquer un millier d'hommes ?

— Sans plus de difficulté que je n'en ai moi-même à cracher. Ensuite, jeune homme ?

— Nous ne sommes que cinquante, fit observer Colibri avec réserve.

— Après ? dit Bruidoux.

— Ils seront vingt contre un, sergent.

— Veux-tu me faire le plaisir de me dire, reprit le vieux soldat, quel est le nom de cette pendeloque bariolée qui est perchée au haut de leur mât, et qui commence à me tirer l'œil désagréablement ?

— C'est le pavillon anglais, dit Colibri.

— Bon ! Et serais-tu assez aimable pour me rappeler à la mémoire les nom, prénoms et qualités de ce bijou-ci ? demanda le sergent en montrant de la main un

guidon tricolore que le vent agitait au-dessus d'un faisceau de baïonnettes.

— C'est le drapeau de la république.

— Une et indivisible, citoyen Colibri. Or, mon garçon, comme par le temps qui court on est exposé aux plus désagréables rencontres, si jamais tu te trouvais à l'improviste en face d'une armée de Prussiens, d'Anglais ou de fédéralistes quelconques, attache-moi un chiffon comme celui-ci au catogan du général ennemi, et tu le verras subitement tourner les talons avec toute son armée, ni plus ni moins qu'un jeune ci-devant à qui le cuisinier de madame sa mère accroche un torchon dans le dos. Voilà.

— Mais, sergent, reprit Colibri, si nous sommes venus pour nous battre, à quoi serviront les chevaux de selle que ce grand paysan à longs cheveux menait en laisse derrière nous ?

— Ces chevaux, dit le sergent après une minute de réflexion, sont, selon toute apparence, destinés à des prisonniers de marque.

— Voyez ! cria tout à coup Colibri, la frégate ne marche plus.

Le sergent Bruidoux, quittant sa pose nonchalante, se souleva sur le coude, mit sa main en forme d'abat-jour au-dessus de ses yeux, et considéra un moment la frégate avec attention. — Ils sont en panne, reprit-

il, et, si je ne me trompe, ils mettent les embarcations à la mer. Dans une heure d'ici, mes enfants, nous échangerons des tapes. Là-dessus, Bruidoux secoua les cendres de sa pipe, et, s'occupant de la bourrer une seconde fois avec une aussi tendre précaution que la première : — Une chose qu'il te sera agréable de savoir, Colibri, ajouta-t-il, c'est que nous sommes hors de la portée de leurs canons. Si cette côte, au lieu d'être émaillée de récifs une lieue à la ronde, était une de ces côtes, comme j'en ai vu, le long desquelles un vaisseau de haut bord se promène aussi tranquillement qu'une dame dans un salon, la frégate, vois-tu, se serait embossée à notre gauche, tandis que les troupes de débarquement nous auraient abordés par la droite. De la sorte, nous aurions été à la fois fusillés de front et raflés en écharpe, ce qui eût rendu notre situation véritablement critique.

Comme le sergent achevait ces mots, la frégate mit une embarcation à la mer. Cette circonstance excita un intérêt nouveau parmi les pêcheurs et les soldats. Des regards railleurs ou perplexes se portaient tantôt vers la mer, tantôt sur le chef des troupes républicaines, qui, posté sur un rocher, examinait à travers une lorgnette les mouvements du navire anglais. Ce personnage, qui ne paraissait pas âgé de plus de vingt-cinq ans, portait le lourd uniforme de comman-

dant de la république avec une élégance peu commune dans les mœurs militaires de cette époque. Le genre de beauté répandue sur sa physionomie, la finesse parfaite de tous les traits physiques où les yeux des douairières cherchent des signes de race, auraient, à vue de pays, assuré au jeune officier un accueil fraternel dans les salons de Vérone. La noblesse de son front et la douceur pensive de ses yeux, contrastant avec la fermeté des lignes de la bouche, lui auraient attiré une attention flatteuse dans toute réunion de femmes, sans acception de parti. A quelques pas derrière lui se tenait un jeune homme de dix-neuf ans à peine, aux cheveux blonds et aux joues rosées, portant un léger uniforme d'aide de camp : cet adolescent figurait en qualité de lieutenant dans l'état-major du général Hoche, et depuis quelques jours il partageait avec le jeune chef de bataillon le commandement de la colonne expéditionnaire.

— Commandant Hervé, cria tout à coup le plus jeune des deux officiers, remarquant que le flot envahissait le rocher qui servait d'observatoire à son supérieur, je vous avertis que la marée monte ; vous aurez de l'eau à mi-jambe tout à l'heure.

Le commandant Hervé se retourna avec une mine distraite, regarda vaguement le petit aide de camp de l'air d'un homme qui doute si on l'a appelé ; puis il

revint à sa lorgnette et à ses observations. Le petit aide de camp éclata de rire. — Je vous dis, commandant, reprit-il en se faisant un porte-voix de ses deux mains, je vous dis que la marée vous gagne, et que vous allez vous noyer; — vous noyer, entendez-vous!

Le commandant tressaillit comme un homme qui s'éveille, promena autour de lui des regards étonnés; et, s'apercevant que ses bottes étaient déjà submergées jusqu'à la cheville, il s'élança d'un bond sur la grève en murmurant une imprécation dont le caractère contenu et discret annonçait des habitudes distinguées : car un homme bien élevé diffère d'un cuistre jusque dans les grossièretés où peuvent l'entraîner les surprises de la passion. Puis le jeune homme, ayant fait rentrer l'un dans l'autre les tubes de sa lorgnette, commença sur le sable une promenade rapide, sans autre but apparent que de calmer une grande agitation d'esprit.

Les soldats inquiets ne perdaient pas un seul des mouvements de leur chef.

— Je suis sûr, hasarda Colibri, parlant assez haut pour être entendu de Bruidoux sans s'adresser directement à lui, je suis sûr que le commandant regrette de ne pas avoir amené tout le bataillon. — Bruidoux continuant de fumer avec une placidité orientale, Colibri

s'enhardit : — Il faut, dit-il, que le général ait été trompé sur les forces de l'ennemi ; autrement il serait venu lui-même avec deux ou trois batteries.....

— Pourquoi pas avec toute la division, l'état-major et la musique ? interrompit d'une voix tonnante le sergent Bruidoux. Ne faudrait-il pas que la république elle-même se mît en marche avec tous les sans-culottes de France et de la ci-devant Navarre, pour conserver la fraîcheur du teint du citoyen Colibri ? Le général, dis-tu, moineau plumé ? Tu vas t'amuser à épiloguer sur les idées du général, toi, à présent ? Assistes-tu à son conseil ? As-tu lu seulement le manuel du vrai troupier ? J'en doute, et voici pourquoi j'en doute : c'est que tu es tout à fait étranger à la théorie de l'effet moral ; ainsi, Colibri, tu ne peux pas te fourrer dans la tête qu'il y ait une crânerie délicieuse et un effet moral magnifique dans le simple fait d'opposer cinquante grenadiers à un millier de ci-devant... Que nous devions être hachés jusqu'au dernier, c'est ce qui me crève l'œil comme à toi ; mais l'effet moral n'en sera pas moins produit, et les ci-devant sauront le cas qu'on fait d'eux. Et maintenant, Colibri, comme ton courage me paraît entaché de modérantisme, je dois te prévenir que si tu sentais, pendant que les prunes t'arriveront par devant, des coups de crosse te survenir par derrière, il ne faudrait pas t'abandonner à une fri-

vole surprise, vu que je connais personnellement celui qui te la ménage.

Avant que le sergent Bruidoux eût pu constater sur le visage de son subordonné l'effet moral de sa période, une exclamation partie du groupe qui l'entourait attira ses regards vers la mer : il reconnut alors avec étonnement qu'un seul canot s'était détaché de la frégate, et faisait force de rames vers le rivage, tandis que le noble vaisseau courait des bordées à deux lieues de la côte.

— Ils nous envoient un parlementaire, reprit le sergent ; c'est ce qu'on peut appeler une conduite prudente, pour ne pas dire plus. Me feras-tu l'amitié de m'apprendre, Colibri, toi qui as des yeux d'aigle empaillé, ce que tu aperçois dans cette nacelle ?

— Sauf le respect que je vous dois, sergent, je crois y apercevoir une demi-douzaine de jupons.

— Alors, dit Bruidoux, ce sont des Écossais. Je ne connais dans toutes les armées du monde civilisé que les Écossais qui portent des jupons.

— Sergent, répliqua Colibri, les Écossais portent-ils aussi des coiffes ?

— Des coiffes? dit Bruidoux ; je ne le crois pas. Tu veux dire des turbans ?

— Il y a bien certainement au moins une coiffe, sergent. Ce sont plutôt des Écossaises.

— Tout est possible, reprit le sergent, en se recou-

chant avec philosophie ; mais si les femmes se mettent de la partie, bonsoir.

Pendant cet entretien, le commandant Hervé, assis sur la quille d'une barque renversée, traçait sur le sable, avec le fourreau de son sabre, des figures cabalistiques, tandis que ses yeux distraits semblaient lire des mots invisibles dans le monde confus des souvenirs ou des espérances. Une main, qui touchait doucement son épaule, l'arracha soudain à sa rêverie ; en même temps une voix claire et presque enfantine disait derrière lui :

— Eh bien, voilà un heureux moment pour vous, Pelven ?

— Heureux ! Francis, répondit le jeune homme en souriant d'un air pensif, je n'en sais rien. J'ai assez vécu déjà pour savoir qu'on ne peut qualifier un moment d'heureux ou de malheureux que lorsqu'il est écoulé.

— Comment ? reprit Francis en interrogeant d'un œil plein d'affection le regard mélancolique de son ami, cette barque ne va-t-elle pas jeter dans vos bras une sœur bien-aimée ? N'est-ce pas là le bonheur après lequel vous soupirez depuis deux ans ?

— Et sais-je seulement, dit Pelven, si je vais retrouver en elle la sœur dont je me souviens et que j'espère ? Elle a vécu si longtemps au milieu de mes

ennemis! Elle apprend de tout ce qui l'entoure à haïr l'uniforme que je porte..

— Non, non, ce n'est pas cela! s'écria le jeune aide de camp avec une vivacité qui couvrit son front d'une rougeur subite. Il ne faut que savoir d'elle ce que vous m'en avez dit, Hervé, ce que vous avez bien voulu me montrer de ses lettres, pour qu'un tel soupçon soit impossible, indigne!

— Et puis, reprit Hervé, souriant de l'emportement chevaleresque du jeune homme, ma sœur ne vient pas seule. Elle est accompagnée de plusieurs personnes qui, j'en suis sûr, ne m'aiment pas; et vous pouvez comprendre, Francis, qu'il m'est pénible de ne voir que de la froideur et de l'hostilité sur des visages autrefois familiers et amis.

— Y aurait-il une indiscrétion extraordinaire, commandant Hervé, à vous demander un dénombrement de l'équipage féminin du canot?

— Dans un temps où la politesse est une perle des plus rares, lieutenant Francis, il m'est impossible de ne pas satisfaire une curiosité qui s'exprime avec une si pointilleuse convenance. Je ne vous dirai rien de mademoiselle Andrée de Pelven, ma sœur, dont je ne vous ai sans doute que trop parlé. — Francis rougit de nouveau. — Mais, continua le commandant, vous avez excusé cette faiblesse dans un frère. Outre cette jeune

personne, le canot que vous voyez à une demi-lieue en mer s'honore de porter madame Éléonore de Kergant, autrefois chanoinesse; elle est sœur du marquis de Kergant, mon tuteur: c'est l'ennemie la plus acharnée que je connaisse à la république française, et l'amie la plus tendre que l'étiquette, le haut savoir-vivre et la poudre à la reine aient conservée en ce temps d'abomination. Derrière cette dame, et à une distance respectueuse, vous apercevrez une jeune basse Brette qui promettait d'être une des plus belles créatures dont regard d'homme puisse être charmé. Elle se nomme Alix. C'est la fille du citoyen Kado, ce grand guide breton qui a amené les chevaux, et que vous voyez appuyé contre ce mât. Je vous prie d'observer en passant que cet homme, avec ses cheveux pendants, son large chapeau, ses braies bouffantes et son habit à la Louis XIV, est à sa façon un type d'une grande beauté, qui peut vous donner une idée de celle qui caractérise sa fille. Alix a été élevée au château : elle y vit dans une condition mixte; ce n'est pas une demoiselle, et ce n'est pas une femme de chambre. Elle a les mains blanches et sait l'orthographe. Enfin, à une distance plus respectueuse encore, je suppose, vous remarquerez, ou vous ne remarquerez pas, une fille de chambre anglaise, ou écossaise, ou je ne sais pas quoi, une miss Mac-Gregor, qui compte des chefs de clan parmi

ses ancêtres, et que des malheurs quelconques ont réduite à l'esclavage. Comme la chanoinesse l'a attachée tout récemment à son service, je ne l'ai jamais vue ; toutefois, si vous tenez à son portrait, le voici : c'est une gauche et grande personne rousse, qui prend du tabac en cachette. Êtes-vous content, Francis ?

— Pas encore, commandant ; car, si je ne me trompe, il y a cinq femmes dans le canot, et vous ne m'en avez nommé que quatre.

— C'est juste, reprit Hervé de Pelven, et il poursuivit avec un embarras qui n'échappa point à son ami : Il y a encore, ou du moins il doit y avoir, car je ne distingue rien d'ici, mademoiselle Bellah de Kergant, fille du marquis et nièce de la chanoinesse. Ce nom de Bellah est de tradition dans la famille depuis les Conan et les Alain.

— Quoi ! est-ce tout ? demanda Francis. Pas un mot d'éloge et pas une épigramme. Me voilà contraint de penser que la jeune dame est contrefaite ou parfaite, puisque votre pinceau ne daigne pas ou n'ose pas s'occuper d'elle.

— Il est toujours délicat de parler de ses ennemis, dit Hervé, et j'ai le regret de compter mademoiselle de Kergant parmi les plus ardents adversaires de la cause que je soutiens. Elle est l'amie de ma sœur ; je puis dire qu'elle a eu pour moi-même, pendant de

longues années, les sentiments qu'on a pour un frère; mais je ne suis plus maintenant pour elle qu'un misérable souillé du sang de son roi, sali de la poussière de toutes ses reliques en ruine... Une minute de silence suivit ces paroles, que le jeune commandant avait prononcées d'une voix émue et vibrante; puis il reprit : — Vous la verrez, Francis, vous me direz si jamais peintre a fait luire sur un plus divin visage la pureté d'une vierge et l'âme d'une martyre. — Hervé s'interrompit encore, et ce ne fut qu'après avoir détourné la tête pour cacher l'altération de ses traits qu'il ajouta : — C'est une lutte quelquefois bien rude, monsieur Francis, que celle des croyances et des devoirs que fait éclore l'âge d'homme contre les plus doux sentiments de l'enfance.

Le jeune commandant, en achevant ces mots, se leva et fit avec précipitation quelques pas sur la grève, tandis que le petit lieutenant demeurait à la place où il venait de recevoir cette demi-confidence, les yeux humides et le front couvert d'un nuage mélancolique auquel la légèreté habituelle de sa physionomie prêtait un touchant caractère.

Nous profiterons du court intervalle qui sépare encore le canot anglais du rivage, pour compléter, aussi brièvement que possible, une exposition malheureusement indispensable aux plus humbles récits. — Hervé

et sa sœur, orphelins dès leurs premières années, avaient été légués à la tutelle du marquis de Kergant, vieil ami du comte de Pelven, leur père. Le marquis s'était acquitté avec une pieuse délicatesse d'un engagement formé au pied d'un lit d'agonie. Les deux tristes enfants avaient trouvé au foyer du loyal gentilhomme une place fraternelle à côté de Bellah, sa fille unique; ils avaient partagé avec elle les bienfaits d'une éducation pleine d'une sévère sollicitude. — Quand il eut atteint sa seizième année, Hervé fut envoyé dans un collége de Paris, d'où il ne sortit que pour entrer à l'école militaire de Brienne. A la fin de chaque été, le jeune homme venait passer quelques semaines au château de Kergant; mais, s'il y rapportait toujours la même vénération reconnaissante pour son tuteur et la même tendresse pour les deux charmantes sœurs qui l'accueillaient les larmes dans les yeux, il avait senti d'année en année des idées nouvelles prendre dans son esprit la place des principes dont son enfance avait été nourrie. Le jour où le marquis apprit l'issue fatale du voyage du roi Louis XVI à Varennes, prévoyant l'effort désespéré par lequel la noblesse bretonne devait signaler son dévouement à ses religions attaquées, il rappela subitement son pupille. Hervé obéit et revint à Kergant. — Il y vécut quelques mois dans de cruelles angoisses d'esprit, entre

les puissants souvenirs de son cœur et les profondes convictions de son intelligence. Puis il prit sa résolution et partit secrètement pour Paris. Peu de temps après, M. de Kergant apprenait par une lettre respectueuse que le fils du comte de Pelven servait comme volontaire dans les troupes de la république. — A partir de ce jour, bien que mademoiselle de Pelven pût remarquer dans la conduite de son tuteur envers elle un redoublement d'égards et de bienveillance, elle n'osa plus prononcer le nom de son frère, aimant mieux le voir oublié qu'outragé. Les autres habitants du château observèrent strictement la même réserve, témoignant tous ainsi une égale réprobation pour le parti qu'avait pris Hervé, bien que ce sentiment empruntât des nuances distinctes, aux idées et au caractère de chacun. Le marquis considérait absolument le fils de son ancien ami comme un renégat et comme un félon, qui, également traître à Dieu et au roi, ne méritait de pardon ni en ce monde ni en l'autre. Madame de Kergant, la chanoinesse, voyait apparaître, dans le champ étroit et fantastique de ses préjugés, l'ancien pupille de son frère sous les formes les plus inouïes; elle le voyait brandissant une pique qui se terminait par une tête saignante; elle le voyait revêtu d'une carmagnole extraordinaire et dansant sans aucune méthode des *ça ira* inconvenants sous des lan-

ternes humaines; elle le voyait enfin courant le guilledou sous l'étrange costume qu'elle prêtait aux sans-culottes, prenant au pied de la lettre cette dénomination politique.

Pour la jeune Bellah, il existait au milieu des révolutionnaires un homme né avec les plus nobles qualités, mais égaré jusqu'au crime et frappé d'un vertige sans nom; elle éprouvait une telle horreur pour cette désertion de tous ses autels domestiques, que jamais la fière enfant n'osa ni ne voulut, dès ce moment, mêler le nom du traître aux plus secrets murmures de ses prières. Peut-être espérait-elle au fond de l'âme que Dieu daignerait lire ce nom proscrit dans ses yeux humides. Aussi bien mademoiselle de Kergant avait une habitude innocente, qu'on retrouvera chez quelques femmes trop chastes pour relever leurs charmes par les plus simples artifices de la coquetteric, mais assez femmes encore pour conserver l'instinct de leur beauté. Jamais ses yeux ne se seraient permis un de ces traits imprévus, une de ces attaques furtives, un de ces éblouissements magiques qui doublent l'éclat des savants regards féminins. Bellah, si nous osons appliquer une figure vulgaire à cette douce image, n'avait qu'un tour dans sa gibecière, qu'un carreau dans son arsenal; mais il était décisif: elle dressait tout doucement vers le ciel sa prunelle étincelante et noyée.

C'est à propos de quoi sa tante disait qu'elle faisait des coquetteries au bon Dieu. Or, il est possible, disons-nous, que ce jeu mystique de prunelles, quand il intervenait dans les prières de la jeune royaliste, remplaçât éloquemment le nom que ses lèvres dédaignaient de prononcer.

Hervé de Pelven arrivait, le fusil sur l'épaule, à l'armée de la Moselle comme le général Hoche en prenait le commandement en chef. La conduite d'Hervé dans une affaire d'avant-postes lui valut presque immédiatement le grade de lieutenant. Plus tard, à l'attaque des lignes de Wissembourg, comme son bataillon se repliait en désordre devant l'artillerie formidable d'une redoute autrichienne, il s'élança seul sur les fascines, une flamme tricolore à la main, et s'y tint debout pendant une minute sous la fusillade, par un miracle d'audace et de bonheur. Les républicains, ramenés et électrisés par son exemple, le retrouvèrent mourant au milieu des cadavres ennemis. Le général en chef, témoin de ce fait d'armes, voulut que le brave jeune homme conservât le commandement du bataillon qu'il venait de sauver et d'illustrer ; mais Hervé n'était pas encore sorti du lit de douleur où ses blessures l'avaient jeté, quand le général Hoche, livré une première fois par sa fortune, toujours souriante et toujours prête à le trahir, passa de son camp victorieux dans les prisons

du comité de salut public. Hervé perdait plus qu'un protecteur : les égards touchants et les attentions affectueuses que Hoche lui avait témoignés, tenant plus de compte du rapport de leur âge que de la différence du rang, lui donnaient le droit de prévoir et déjà de regretter un ami dans le chef qui lui était enlevé.

Ce fut à cette époque que Pelven apprit, par une lettre datée de Londres, que sa sœur Andrée, mademoiselle Bellah de Kergant et la chanoinesse avaient émigré en Angleterre sur l'ordre et par les soins du marquis; quant au marquis lui-même, la lettre d'Andrée n'en parlait point. Hervé eut la pénible explication de cette réserve en voyant, peu de temps après, le nom de M. de Kergant figurer parmi les noms des chefs royalistes qui firent dans l'Ouest une si redoutable diversion à nos guerres de frontière. A partir de ce jour, le jeune officier reçut à des intervalles rapprochés des lettres de sa sœur : le mystère de cette correspondance, qui ne pouvait s'entretenir que par des voies détournées, altéra la confiance que le patricien converti s'était d'abord attirée dans l'armée républicaine. Malgré les hautes qualités militaires qu'il continua de déployer, le demi-soupçon qui pesait sur lui le retint dans le commandement où ses premiers pas l'avaient élevé, commandement qui, à cette époque de rapides fortunes comme de chutes profondes, pou-

vait paraître subalterne à un jeune homme de mérite et de courage.

L'ennui de cette situation douteuse acheva d'assombrir le caractère de Hervé, qui s'était senti envahir dès longtemps par une invincible mélancolie. La fièvre d'enthousiasme qui avait en même temps inspiré et soutenu sa généreuse résolution s'était apaisée, une fois le sacrifice accompli; car la nature, en permettant aux fibres de l'âme humaine de se tendre jusqu'aux tons aigus de l'enthousiasme, a limité la durée possible de cet effort, qui userait la vie en se prolongeant. Il ne restait à Hervé que le calme soutien d'une conviction élevée et ferme: c'était assez pour qu'il ne se repentît point, trop peu pour qu'il fût heureux. Il est donné à un petit nombre d'âmes de trouver un bonheur qui leur suffise dans la mâle nourriture des idées, de la raison et des faits. La plupart ont besoin d'une sorte de superflu délicat, qui, pour elles, est aussi le nécessaire. Trop faibles peut-être, il leur faut de temps en temps chercher un refuge et puiser de nouvelles forces dans des distractions d'une nature moins sévère; douées peut-être aussi d'une organisation plus exquise, elles unissent à leurs aspirations viriles des penchants plus tendres qui veulent également être satisfaits.

Hervé n'avait connu toute la valeur de son sacrifice

qu'après l'avoir consommé. Alors seulement ses sentiments, dégagés du tumulte de ses irrésolutions, lui étaient apparus dans toute leur sincérité. Il s'était aperçu, à la fidélité implacable de sa mémoire, de l'impression plus que fraternelle que les traits de mademoiselle de Kergant lui avaient laissée comme un souvenir vengeur. Quand même Hervé eût assez peu connu le caractère de Bellah pour conserver des doutes sur la façon dont elle devait apprécier sa conduite, les lettres d'Andrée l'auraient suffisamment édifié à ce sujet. Non-seulement mademoiselle de Kergant n'ajoutait jamais aux lettres de son amie un mot de politesse pour l'homme qui avait été si longtemps son frère, mais il était de plus évident qu'Andrée elle-même se trouvait liée sur ce point par d'inflexibles prohibitions. C'est de quoi Hervé pouvait juger par la concision de cet invariable *post-scriptum* : « Bellah va bien. » Une seule fois Andrée osa étendre les limites de ce cruel bulletin, et, à la suite de la formule habituelle : « Bellah va bien, » Hervé eut l'étonnement de lire ces mots : « Elle est belle comme une sainte. » On ne saurait dire pourquoi ce petit supplément, qui était bien d'une femme, irrita Hervé au point, qu'il commença à prendre pour de la haine le sentiment violent que la pensée de mademoiselle de Kergant soulevait dans son cœur.

Cependant le 9 thermidor rendit le général Hoche à son pays. Appelé, peu de temps après, au commandement des côtes de Brest, il recruta ses forces de plusieurs corps détachés de l'armée du Nord. La 60e demi-brigade, dans laquelle servait Pelven, fut la première que Hoche songea à réclamer, et Hervé rentra en armes sur la terre natale. Il trouva en grande faveur auprès du général le jeune homme que nous connaissons sous le nom de Francis. Suivant les commérages mystérieux de l'état-major, la mère toute jeune encore de cet enfant s'était rencontrée avec le général républicain dans les prisons, et lui avait recommandé son fils en partant pour le terrible tribunal d'où l'on ne revenait pas. Soit simple piété pour le vœu d'une mère mourante, soit ressouvenir de quelque sentiment plus doux, il est certain que le général avait placé sur cette jeune tête une vive affection.

Un jour d'hiver de l'année 1794, Hoche, rejoignant son quartier général avec trois bataillons, fut attaqué sur les bords de la Vilaine par les blancs de Stofflet. Du haut d'un tertre où il se tenait pendant le combat, il vit tout à coup son jeune aide de camp enlevé, presque à ses pieds, par cinq ou six partisans. Au même instant, un officier républicain s'élançait, les rênes aux dents, au travers du groupe ennemi qui entraînait le brave enfant ; et, soulevant le prisonnier

par le collet de son habit, il rapportait ce trophée vivant jusqu'au pied de l'éminence, sur laquelle tout l'état-major battit des mains. Par cette prouesse chevaleresque, Hervé avait fortifié d'un sentiment de vive reconnaissance l'intérêt amical que Hoche lui témoignait. Quant à Francis, il avait conçu pour son libérateur une affection passionnée et enthousiaste.

Quelques semaines plus tard fut signée la première pacification de la Vendée et de la Bretagne. Hervé reçut alors une lettre de sa sœur, qui le priait d'obtenir pour elle et pour ses compagnes d'émigration la liberté de rentrer en France : elle demandait, en outre, qu'une escorte de soldats républicains les protégeât jusqu'à Kergant contre les chouans ennemis de la pacification, qui pourraient vouloir se venger sur elles de la part que le marquis avait prise à cet heureux résultat. Malgré le peu de fond qu'il faisait sur cette paix incomplète, Hoche n'imagina pas que la présence de deux ou trois femmes pût accroître les dangers que la Bretagne préparait encore à la république. Le 9 thermidor avait d'ailleurs fait succéder au régime de la terreur un système plus clément. Enfin le marquis de Kergant se trouvait au nombre des chefs royalistes amnistiés. Hoche n'hésita donc pas à faire cette innocente concession à un homme dont il était personnellement le débiteur, et dont le caractère lui inspirait

une confiance absolue. — Le lecteur connaît maintenant les motifs qui amenaient sur la côte de F... le détachement de grenadiers républicains que nous y abandonnons depuis trop longtemps.

Le canot anglais touchait au rivage ; il entrait, porté par la marée haute, dans une petite anse que formait, au bas de la grève, un groupe de rochers à fleur d'eau. Hervé et Francis s'approchèrent des rochers pour aider au débarquement, tandis que les soldats se rangeaient avec curiosité à quelques pas derrière eux. Seul, le sergent Bruidoux était demeuré loin de là, étendu sur le dos, suivant de l'œil des mouettes dans l'espace, et protestant par sa pose dédaigneuse contre la scène de protocole qui menaçait de donner un démenti à sa science prophétique. Quand le canot fut à quelques pieds des récifs, les rameurs l'arrêtèrent brusquement : en même temps le jeune *midshipman* qui commandait l'embarcation sautait sur le banc de l'avant, et, saluant avec politesse : — Monsieur l'officier, dit-il, tandis que Hervé portait la main à son chapeau, si vous êtes celui que je suppose, vous ne trouverez point mauvais que je vous demande vos titres avant de remettre entre vos mains le précieux dépôt qui m'est confié.

— Mais, monsieur, interrompit vivement une voix de femme dans le canot, je vous assure que c'est mon frère !

Hervé fit de la main un signe d'amitié à la jolie fille qui venait de parler; puis, tirant un papier de sa poche, il le piqua au bout de son sabre, et le présenta au *midshipman*. Celui-ci lut alors à haute voix la commission, qui était conçue en ces termes: « En vertu des pouvoirs qui me sont confiés par la Convention nationale, j'autorise à rentrer et à séjourner librement sur le territoire de la république les citoyennes Éléonore Kergant, fille majeure, ci-devant chanoinesse; Bellah Kergant et Andrée Pelven, filles mineures, accompagnées des citoyennes Alix Kado et Mac-Grégor, leurs domestiques officieuses. Signé Hoche. » Après avoir achevé cette lecture, pendant laquelle madame Éléonore de Kergant avait cru devoir hausser les épaules à plusieurs reprises, le *midshipman* remit le papier à la vieille dame, et le canot vint toucher les rochers. Trompant l'empressement de Hervé, la chanoinesse s'élança sur le rivage en faisant un plié Pompadour, puis elle se retourna en toute hâte et offrit tour à tour la main à chacune de ses compagnes d'exil. Soit hasard, soit cruauté préméditée de madame de Kergant, ce fut Andrée qui débarqua la dernière.

— Mon frère ! s'écria-t-elle en sautant dans les bras de Hervé et en essuyant avec ses cheveux blonds les pleurs qui inondaient son visage en feu, vous voilà donc ! vous voilà enfin ! et, mon Dieu ! vous voilà

comme je vous ai quitté... N'est-ce pas singulier, Bellah? Moi, je craignais de le retrouver avec les cheveux tout gris!

— Mais, chère enfant, dit en riant Hervé, songez qu'il y a deux ans seulement que nous ne nous sommes vus.

— Seulement! reprit la jeune fille; mais je trouve que c'est bien assez de temps cela, deux ans!

— Beaucoup trop, certainement, mais pas assez, ma chère, pour faire arriver un homme à la décrépitude.

— Enfin, tant mieux: mais je le croyais, moi, dit Andrée en faisant la moue; puis elle éclata de rire, sauta encore une fois au cou de son frère, et s'appuya sur son bras pour remonter la grève jusqu'au village. — La chanoinesse, de son côté, avait pris avec précipitation le bras de Bellah, comme pour déjouer toute tentative polie dont l'officier républicain eût pu concevoir la téméraire pensée.

A quelques pas de là, le guide breton était assis sur le plat bord d'une barque, tenant dans ses mains la main de sa fille, et lui parlant gravement dans la vieille langue de ses aïeux. La beauté en quelque sorte judaïque d'Alix empruntait un attrait particulier à l'élégance de son costume national. La majesté régulière de son visage, qu'illuminaient de grands yeux noirs,

s'encadrait à ravir sous une coiffe bretonne, dont les blanches ailes relevées venaient se rattacher sur le haut de la tête. Rien dans la pose ou dans la façon de marcher d'Alix ne témoignait cet embarras qui donne souvent de la gaucherie aux mouvements des femmes de condition inférieure.

Hervé ne put s'empêcher de remarquer avec quelle splendeur la plus humble de ses compagnes d'enfance avait tenu toutes les promesses de sa beauté naissante; mais cette beauté soutenait mal la comparaison avec celle de Bellah, qui cependant offrait à peu près le même type, adouci par une culture d'intelligence plus délicate : c'était la même dignité, avec moins de parfum sauvage et une distinction de formes plus exquise. Bellah semblait être le second exemplaire d'une œuvre divine, empreint de plus de soin dans les détails que le premier, et gagnant en perfection ce qu'il pouvait avoir perdu en force primitive.

Tandis que le commandant Hervé continuait de gravir le rivage, écoutant avec ravissement la voix de sa jeune sœur, doux écho des années disparues, le petit aide de camp s'éloignait à pas lents, le cœur serré par cette tristesse que nous inspire une fête de famille dont nous n'avons pas le droit de prendre notre part.

II

SGANARELLE.
Ah ! monsieur, c'est un spectre. Je le reconnais au marcher.
(Molière, *Festin de Pierre.*)

Sur l'ordre de leur commandant, les soldats eurent bientôt repris les armes et formé leurs rangs. Les femmes montèrent les chevaux préparés pour elles et prirent place au milieu du détachement, qui sortit du village, précédé par le garde-chasse Kado. Afin de prêter le moins possible aux conjectures, Hervé, suivant les prescriptions du général, devait éviter de traverser les lieux habités ; et la petite troupe se trouva bientôt engagée, sur les pas du guide gigantesque, dans des sentiers à peine frayés au milieu de landes marécageuses ou d'arides bruyères. Hervé, quittant avec regret sa sœur, à laquelle la chanoinesse venait d'adresser une question impérative, rapprocha son cheval de celui du jeune aide de camp, qui marchait en tête de la caravane.

— Eh bien, Francis, lui dit-il, avais-je tort de mal présumer de cette entrevue ?

— Mille fois tort, commandant, à moins que vous ne mettiez en balance dans votre cœur le *cant* d'une vieille tête à frimas et la tendresse expansive de cet ange qui est votre sœur.

— Non sans doute ; mais maintenant que vous avez vu de vos yeux mademoiselle de Kergant, Francis, qu'en pensez-vous ?

— Elle est agréable, commandant Hervé.

— Vraiment ! agréable, lieutenant Francis ? Vous êtes modéré dans vos expressions, monsieur. Et l'accueil qu'elle m'a fait, avez-vous la bonté de le trouver agréable aussi ?

— Ni agréable ni autrement, ma foi, car elle ne vous en a pas fait du tout ; mais votre sœur, Pelven, votre charmante sœur...

— Ma charmante sœur, interrompit Hervé avec un peu d'humeur, n'a pas besoin d'être défendue, n'étant pas attaquée, que je sache.

Francis ne répondit point et regarda Hervé avec une expression de surprise et de chagrin qui calma aussitôt l'emportement du jeune homme. — Pourquoi diantre aussi, reprit-il en riant, me répondre Andrée quand je vous parle Bellah ? Mais là, véritablement,

mon cher Francis, avouez que mademoiselle de Kergant est d'une beauté en quelque sorte effrayante.

— Effrayante est le mot, dit Francis. Je lui avais, il y a un moment, ramassé sa cravache. Elle m'a remercié en fixant ses yeux sur les miens avec une telle précision de regard, que j'en ai frémi jusqu'à la plante des pieds. J'ai voulu riposter par une phrase de politesse; mais je n'ai pu émettre qu'une manière de grognement sourd, et je vous confesse que je lui en garde rancune. C'est une beauté extraordinaire sans doute, mais qui étonne plus qu'elle ne touche. Quelle différence, mon cher Pelven, avec...

— Avec la chanoinesse, dit vivement Hervé: assurément la différence est notable; je vous loue de l'avoir remarquée.

Tout en causant, les deux jeunes gens avaient pris un peu d'avance sur le reste de l'escorte, qui gravissait en ce moment la pente escarpée d'une colline; le paysage était formé par une chaîne de croupes nues, entre lesquelles des ruisseaux couraient à travers des rochers. La ligne des uniformes qui ondulait en suivant les détours des sentiers, l'aspect gracieux de la cavalcade féminine, les voiles flottants, les plumes blanches que le vent agitait sur le léger feutre des amazones, cette vie, ce mouvement et ces couleurs dans ce site sauvage offraient une scène d'un intérêt pittoresque

qui n'échappa point aux deux officiers. — Voyez donc, Pelven, s'écria Francis, ne vous faites-vous pas à vous-même l'effet d'un enchanteur qui emmène captives une nichée de princesses, avec la reine douairière, s'entend ?

— Je me ferais plutôt l'effet d'un enchanté que d'un enchanteur, répliqua Hervé. Je vous dirai de plus, Francis, que je n'aime pas ce pays perdu ; je n'ai qu'une confiance très-bornée dans notre guide ; c'est, à sa façon, un très-honnête homme, mais royaliste comme le tigre royal lui-même. Je vous prie de le surveiller. Tenez, par exemple, que fait-il là-bas ? je vous le demande.

Le garde-chasse suivait alors la corniche d'une lande coupée à pic sur sa droite, et s'arrêtait de temps en temps pour pousser du pied des fragments de rocher dans l'abîme invisible de la vallée.

— Mais, dit Francis, à ce qu'il me paraît, le citoyen Kado se divertit de la plus innocente façon.

— L'innocence même du divertissement m'est suspecte, reprit Hervé. Un homme d'une physionomie et d'un caractère aussi graves ne se livre point sans raison à des jeux d'enfant. Tenez, il écoute à présent ; il vient de pencher la tête du côté du précipice.

— Bon ! il écoute le bruit de ses pierres qui rico-

chent de rocher en rocher. Je vous dis que ce digne sauvage a le goût des plaisirs simples...

— Silence ! interrompit Hervé, en touchant le bras du jeune lieutenant. N'avez-vous pas entendu?...

— Entendu quoi ?

— On a sifflé, et j'ai vu le guide échanger un coup d'œil avec la chanoinesse.

— J'ai bien entendu, en effet, quelque chose comme un sifflement ou comme le souffle du vent dans les bruyères. Quant à l'œillade entre la chanoinesse et le sauvage, je l'ai perdue et je la regrette ; mais, en vérité, commandant, je ne comprends rien à vos appréhensions. Ne sommes-nous pas suffisamment protégés par la présence de votre sœur ? Pouvez-vous supposer qu'elle ait trempé dans un complot dont son frère serait la première victime ?

— Elle pourrait n'en rien savoir.

— Et puis, j'ai beau considérer la tête poudrée de la chanoinesse, je vois bien qu'elle ressemble à une enseigne de marchand de cannes sur laquelle il a neigé, mais je ne saurais croire qu'il y puisse germer une idée sanguinaire.

— La vieille dame est madrée, lieutenant, quelle que puisse être sa tête, et je ne doute pas qu'elle n'ait fort politiqué en Angleterre. Peut-être, telle que vous la voyez, a-t-elle commercé directement avec Pitt.

— Je plains Pitt, dit Francis.

— Soit ; mais, parmi les idées qui auraient pu éclore sous ce crâne de chanoinesse, que diriez-vous de celle-ci, je suppose ? En attirant dans un guet-apens l'escorte du commandant, on ferait peser sur lui un soupçon de complicité qui le compromettrait sans ressource aux yeux de la république, et de la sorte il se trouverait rejeté, bon gré, mal gré, dans la sainte cause royaliste, hein ?

— Hum ! dit Francis, voilà qui est spécieux ; mais, pour avoir une pareille pensée, il faudrait qu'ils ne connussent pas le commandant Hervé.

— La passion pourrait les aveugler au point de me faire cette injure. Au reste, ce sont là de folles idées ; je voulais vous rappeler seulement qu'après tout nous sommes en pays ennemi, et qu'il est convenable d'avoir les yeux ouverts.

— Soyez tranquille, commandant, je veillerai sur le guide, sur la reine mère et même sur...

— Ma charmante sœur ? demanda tout bas Hervé.

— Non, monsieur de Pelven, non ; j'aimerais autant soupçonner la statue même de l'innocence ; je voulais parler de cette belle fleur sauvage, de la fille du garde-chasse.

Andrée, en se rapprochant de son frère, mit fin à l'entretien des deux jeunes gens. On était au milieu

de la journée : la caravane suivait les courbes d'un sentier des deux côtés duquel s'étendait à perte de vue une plaine d'un aspect désolé : des touffes de grands genêts de la hauteur d'un homme prêtaient seules, par intervalles, une apparence de culture à ce désert breton ; çà et là sortaient du sol dépouillé des arêtes de granit recouvertes de noirs lichens. Cinq ou six chaumières étaient perdues au centre du plateau ; mais ces enseignes de la présence des hommes n'avaient rien de rassurant pour l'œil du voyageur ; elles portaient un caractère misérable et sombre, qui était fait pour ajouter un sentiment d'alarme aux ennuis de la solitude.

La caravane fit une halte d'une demi-heure dans cette triste oasis. Devant la porte de la cabane qui était la plus voisine du chemin, était assis sur un escabeau un jeune homme déguenillé, à l'œil hagard et aux traits flétris : il exposait alternativement chacune de ses mains aux rayons du soleil avec une mine de satisfaction stupide. « C'est mon pauvre gars que le bon Dieu a frappé, » dit une vieille femme qui était sortie de la cabane en voyant Hervé s'approcher d'un air d'intérêt. Hervé mit une pièce d'argent dans la main de la malheureuse mère et s'éloigna de cet affligeant spectacle ; mais, s'étant brusquement retourné quelques minutes après, il fut surpris de voir le pauvre

gars engagé dans une conversation animée avec le garde-chasse : il étendait les bras vers le nord, et lui parlait avec une extrême volubilité. S'apercevant que les regards de Hervé étaient fixés sur lui, il retomba soudain dans son attitude hébétée. — Quelle pitié ! n'est-ce pas, monsieur ? dit Kado en passant à coté du jeune commandant. Celui-ci ne répondit rien ; mais, se défiant d'un idiot si intelligent, il veilla à ce qu'il ne pût renouer ses relations avec le guide.

On ne tarda pas à se remettre en marche, et les heures s'écoulèrent sans qu'aucun incident nouveau vînt confirmer les soupçons de Pelven. Le soleil touchait à son déclin ; Francis, éprouvant le charme particulier à cet instant du jour, se livrait avec une gaieté expansive à la facile poésie de son âge. Il composait à haute voix, chemin faisant, une sorte de ballade en style de chevalerie, où chacun des personnages de l'expédition avait son rôle. Hervé ne pouvait s'empêcher de sourire à l'improvisation épique de son jeune ami et au caractère à la fois héroïque et burlesque qu'elle lui prêtait.

S'arrêtant tout à coup au nom de la fille des Mac Grégor, ainsi qu'il appelait la femme de chambre écossaise : — Savez-vous, dit Francis, qu'elle me paraît la femme de chambre la plus discrète et l'Écossaise la plus voilée qu'on puisse voir ? J'ai le regret de vous

dire, commandant, que je ne lui ai trouvé aucun air de ressemblance avec la caricature rousse que vous m'aviez donnée pour son portrait.

— Je vous ai dit, Francis, que je ne l'avais jamais vue, et j'ajoute que, si elle continue de voyager avec la même chasteté, je ne la verrai jamais.

— J'ai été plus heureux, dit Francis. Une trahison du vent m'a laissé entrevoir un ovale gracieux et une double batterie de perles de la plus belle eau. Quant à la cambrure de la taille et à la finesse des mains, vous pouvez en juger comme moi.

— Il me semble, sire chevalier, dit en riant Hervé, que ceci regarde nos écuyers.

A quelques pas de là, comme pour justifier les paroles de son commandant, le sergent Bruidoux, qui pouvait passer pour l'écuyer principal de l'aventure, charmait les ennuis de la marche en traitant à fond la question effleurée par ses supérieurs. — Il y a, disait Bruidoux, qui aimait à pérorer vaille que vaille sur toutes les matières, il y a des femmes de toutes sortes. Il y en a qui attirent le regard par leur embonpoint, et il y en a qui sont faites comme des sabres de cavalerie. Les unes sont brunes et les autres sont blondes. Il y en a qui ont de la pudeur et d'autres qui n'en ont pas, et je dois te dire, pour ton instruction,

Colibri, que celles qui en ont le plus sont, la plupart du temps, celles qui en ont le moins.

— Comment cela, sergent ? dit Colibri, que cette révélation était faite pour surprendre.

— Comment ? le voici : tiens, Colibri, je suis curieux de savoir ce que tu penserais, toi, si tu voyais à l'improviste une femme nue dans un bois.

Cette image hypothétique couvrit d'une teinte écarlate le visage de Colibri. — Dame ! sergent, répondit-il en se dandinant avec une sorte de pruderie, je penserais... une femme nue dans un bois, sergent ?

— Oui, dans un bois : voyons, quelle opinion prendrais-tu d'elle ?

— Sergent, je crois que j'en prendrais une opinion un peu drôle.

— C'est cela, reprit Bruidoux. Eh bien, moi qui te parle, j'ai vu dans les bois du Canada des citoyennes qui étaient aussi peu vêtues que mon nez, et je puis t'assurer, Colibri, que ces créatures étaient mieux défendues par leur simple innocence que par une redoute de cent vingt canons du plus fort calibre. C'est ce qui te prouve, mon garçon, le peu de cas qu'il faut faire des aunes d'étoffe et des momeries, quand il s'agit de passer l'inspection d'un objet. Et, pour en revenir à la citoyenne écossaise en question, je te dirai que toutes ses cachotteries me font tout juste autant d'effet moral

qu'une prune verte, et que, si je ne devais fidélité à une certaine payse dont le nom respectable est inscrit sur mon bras gauche, j'aurais déjà offert mon cœur et ma main, n'importe laquelle, à ladite citoyenne.

— Ainsi, dit Colibri, vous croyez, sergent, que, malgré son voile et tous ses falbalas, elle ne s'offenserait pas d'une proposition qui lui serait faite avec civisme et politesse ?

— Il t'est loisible de t'en assurer, Colibri.

— Mais n'y voyez-vous réellement aucun danger, sergent ?

— Je n'y en vois réellement que deux, reprit Bruidoux : c'est, *primo*, que la princesse ne te coupe la figure avec sa cravache, et, *secundo*, que le commandant ne te passe son sabre au travers du corps ; mais que cela ne t'arrête pas, mon garçon. Tel que tu me vois en ce jour, sache que je serais moi-même une pauvre espèce d'individu, si je n'avais commencé, en amour comme en guerre, par être étrillé avec des circonstances dont le détail te ferait frémir. Je ne t'en citerai qu'une : c'était en 85 ; elle était brune comme le diable ; elle s'appelait Loïsa, et n'avait que le tort d'appartenir à une famille princière...

Dès le début de cet épisode intime, Bruidoux fut subitement interrompu par des exclamations qui partaient coup sur coup de tous les points de la colonne. La nuit

était tout à fait tombée, mais très-claire : on était arrivé sur le revers d'une lande montueuse, et on commençait à en descendre le versant ; le fond de l'étroite vallée qu'on avait sous les yeux disparaissait à moitié sous les ténèbres, à moitié sous un voile de blanches vapeurs qui s'élevaient des marécages. A une demi-lieue environ, on apercevait, sortant du sein de la brume, le sommet indécis d'une colline, et, plus haut, se dessinant nettement sur le ciel, la masse noire et déchirée d'une ruine féodale. Sur un pan de mur isolé s'ouvraient, avec une sorte de clairvoyance fantastique, deux fenêtres ogivales emplies des pâles clartés de la lune, dont le disque était invisible. Hervé et Francis avaient fait halte les premiers devant cette apparition. Les femmes, obéissant à un vague sentiment de terreur, avaient serré leurs rangs et s'étaient rapprochées des deux officiers.

— N'est-ce pas là, mademoiselle, dit le commandant Hervé en se tournant vers l'Écossaise, qui avait enfin soulevé son voile, n'est-ce pas là un paysage de votre patrie ? — La jeune fille s'inclina sans répondre.

— Mon frère, demanda Andrée, devons-nous véritablement passer la nuit dans cette horreur qui nous regarde là-bas ?

— Vous savez, ma chère, dit Hervé, que je n'ai trempé en rien dans votre itinéraire : il faudra vous en

prendre à l'honnête Kado, si votre chambre à coucher vous déplaît.

— Je mourrai de frayeur là dedans, je vous assure, reprit Andrée.

— J'espère, dit la chanoinesse sur le mode pointu et solennel qui distinguait son élocution, j'espère que mademoiselle de Pelven sera vite réconciliée avec ce vieux château, quand elle saura qu'il a été construit par ses braves ancêtres, et que c'est le plus ancien patrimoine de sa famille.

— Bon! s'écria Andrée, grand merci! Il ne manquait plus que cela. Mes braves ancêtres, madame? Eh bien, la petite-fille de mes braves ancêtres est une poltronne, voilà tout. Mon Dieu! et moi qui ai tous leurs portraits dans la tête? Je suis bien sûre de les voir défiler toute la nuit à la queue leu leu, depuis Olivier aux grands pieds jusqu'à Geoffroy barbe torte.

— Et quand vous les verriez, ma chère, interrompit une voix dont le timbre singulièrement doux et grave accéléra tout à coup les mouvements du cœur de Hervé, qu'en pourriez-vous redouter? Vous êtes leur descendante loyale; vous avez conservé l'honneur de leur nom et la fidélité de leurs croyances... Ce n'est pas vous, Andrée, qui devez craindre de voir en face ceux qui ont su vivre et mourir pour leur Dieu et pour leur roi.



Le jeune commandant républicain avait senti le sang lui monter au visage.

— Si je connais l'histoire de ma famille, dit-il d'un accent un peu ému, plus d'un, parmi ceux dont parle mademoiselle de Kergant, est mort en combattant contre le roi pour sa patrie : la patrie d'un Breton, dans ce temps-là, c'était la Bretagne ; aujourd'hui c'est la France.

En achevant ces mots, Hervé poussa son cheval dans le sentier raboteux qui descendait en serpentant sur le revers de la colline. Francis, après avoir donné au détachement l'ordre de reprendre la marche, rejoignit son ami. — Vous aviez raison, commandant, dit-il, ce n'est pas une femme ordinaire ; sa voix a je ne sais quelle sonorité pénétrante qui surprend l'âme. J'admire que vous ayez pu lui répondre. Moi, j'aurais pris la fuite.

— Elle me hait, murmura Pelven, elle me hait, et, ce qui est pis, elle me méprise.

— Qu'elle ne vous aime pas, commandant Hervé, cela se peut, quoique le contraire soit possible aussi ; mais..... Eh bien, qu'est-ce qui prend au guide ? Le voilà qui fait des signes de croix à tour de bras.

— Quelque superstition bretonne, dit Hervé. S'étant alors approché du guide, il crut l'entendre prier à voix basse, et il le vit porter avec ferveur à ses lèvres les

médailles d'un énorme chapelet. Étonné de cet accès subit de dévotion, le jeune homme posa doucement sa main sur l'épaule du guide, qui tressaillit. — Pardon, mon ami, dit Pelven; mais ce chemin est difficile, et nous avons besoin de tout votre zèle. Le moment est mal choisi pour vous absorber dans vos prières.

— Ce n'est pas au fils de ceux qui dorment là-bas, répondit gravement le Breton en étendant la main vers le château ruiné, de dire qu'il n'est pas bon de prier quand on descend dans la vallée de la Groac'h.

— Vous savez, Kado, que je n'ai jamais habité cette contrée : j'ignore absolument les mystères de cette vallée, dont j'entends le nom pour la première fois.

— C'est un mauvais temps, mon maître, dit le garde-chasse avec une sorte d'emphase solennelle, quand l'oiseau s'égare dans le buisson où son père et sa mère ont chanté sur son nid.

— Kado, interrompit Hervé avec sévérité, nous avons été amis autrefois ; ne me le faites pas oublier. Je vous demande si cette vallée présente quelque danger particulier, pour que vous jugiez bon de le conjurer ?

— Ce vallon est hanté, dit Kado en baissant la voix et en approchant le chapelet de sa bouche.

— Que ne preniez-vous une autre route ? N'accusez que vous de vos ridicules frayeurs.

— Je n'éprouve point de frayeur, répondit le Breton... J'ai traversé seul, la nuit, bien des vallons hantés, et je n'ai jamais eu peur. Ma conscience est entre *eux* et moi. Celui dont la conscience est tranquille, les pierres ne dansent pas devant lui. Laissez-moi prier, monsieur Hervé, car je ne prie pas pour moi.

— Et pour quel criminel priez-vous donc, maître Kado?

Cette question était adressée sur un ton de colère et de menace que le guide sembla dédaigner, car il répondit aussitôt sans aucun trouble, bien que sa voix parût adoucie par une nuance de tristesse:—Je priais, mon maître, pour ceux qui ont oublié leurs prières en apprenant à menacer ceux du pays qui les ont bercés tout petits sur leurs genoux.

Cet appel fait à de chers souvenirs par une voix autrefois amie amollit soudain jusqu'à l'attendrissement la fierté du jeune homme. Par un singulier caprice de son âme, il se trouva plus sensible à la réprobation naïve de ce paysan, dont il connaissait la rude probité d'intelligence, qu'à l'anathème tombé des lèvres de Bellah. Il ne put même résister au désir de combattre les préventions au nom desquelles cet homme simple l'avait condamné.

— Vous avez raison, mon pauvre Kado, reprit-il, c'est un temps malheureux que celui qui rend ennemis les enfants de la même terre et de la même maison; mais à qui la faute? Vous qui avez l'âme droite et qui me connaissez, pouvez-vous croire que j'aie renoncé à toutes mes affections sans être entraîné par quelque devoir nouveau dont Dieu me faisait une loi?

— Il n'y a pas de devoirs nouveaux, dit Kado d'un ton sentencieux: ce qui était juste pour mon père est juste pour moi. La vérité ne change pas.

— Et pourtant, reprit Hervé, je vous ai entendu conter à vous-même que, dans un temps bien éloigné de nous, les gens du pays priaient devant des pierres comme des païens.

— Oui, mon maître.

— Eh bien, c'était la vérité pour eux; puis, quand la religion de la croix fut connue, les premiers qui renoncèrent aux faux dieux pour suivre la loi nouvelle furent appelés infidèles et traîtres. On leur donna ces noms que vous me donnez, et on leur dit ce que vous me dites: que la vérité ne change pas. Elle avait changé cependant.

— C'est que la loi de l'Évangile était bonne, dit le Breton en hochant la tête: celle-là n'ordonnait pas aux hommes de dépouiller et de tuer leurs frères.

— Elle leur ordonnait, répliqua Hervé avec force,

de se traiter les uns les autres comme des enfants du même sang, des créatures de la même argile ; et c'est parce qu'il y a des hommes orgueilleux qui ont oublié cette loi, qui se sont crus d'une nature supérieure à celle de leurs frères, et qui les ont méprisés et opprimés, c'est pour cela que la cause de la vérité et de la justice est avec ceux qui combattent ces hommes.

— Si je vous entends bien, mon maître, dit le garde-chasse qui avait prêté une attention extraordinaire aux paroles du jeune officier, ces hommes sont ceux que nous appelons les seigneurs, les gentilshommes ; mais tous vos pères à vous ont été seigneurs. Vous dites donc que vos pères étaient criminels?

— Mes pères, mon vieil ami, se croyaient justes en agissant comme ils le faisaient. Mais Dieu a éclairé le temps où nous vivons d'une lumière qu'il avait refusée à leur temps. J'aurais été coupable, moi, de rester attaché par mon intérêt aux coutumes de mes pères, quand ma conscience me montrait l'iniquité de ces coutumes. Ils ont fait leur devoir, et je fais le mien.

— Ce sont, dit Kado, des idées qui ne m'étaient jamais venues. — Puis il réfléchit un moment avant de reprendre : — Je n'ai jamais étudié, monsieur Hervé, comme vous savez, et j'ai bien de la peine à signer mon nom ; mais j'ai l'habitude de penser souvent à ce

que j'entends dire, excepté aux choses de la religion, qui n'appartiennent qu'au bon Dieu. Eh bien, mon maître, on dit que vous voulez qu'il n'y ait plus ni grands ni petits, ni riches ni pauvres, mais que tout le monde soit égal. Là-dessus, j'ai à vous dire que cela ne se peut pas : le bon Dieu a fait des forts et des faibles, des gens qui ont de l'esprit et d'autres qui n'en ont pas, des vaillants et des paresseux ; vous aurez beau détruire des créatures, vous ne referez pas la volonté de Dieu.

— Vous pouvez ajouter, mon vieux Kado, que nous serions de misérables fous, si nous avions de pareilles idées. Loin de penser à changer ce que Dieu a fait, nous tâchons, autant qu'il est possible à des hommes, de régler notre justice sur la sienne. La religion vous dit-elle, Kado, que Dieu damne les enfants dans le ventre de leur mère? Non, n'est-ce pas? Il jette les hommes sur la terre avec la liberté de s'y conduire bien ou mal, et il attend, pour les juger, qu'ils aient vécu. Eh bien, notre république veut de même qu'aucun homme ne soit condamné au désespoir pour le seul fait de sa naissance, mais que chacun puisse librement exercer les dons qu'il a reçus de Dieu, afin de mériter par ses propres œuvres d'être heureux ou malheureux ; notre république prétend que tous ses enfants aient un droit égal à la servir et à l'honorer en

s'honorant eux-mêmes, car sa première loi est que le travail profite à qui a la peine.

— Ce sont des choses qui paraissent justes, dit le Breton d'un air méditatif. Il y a sûrement du bon et du beau dans tout cela. Ce n'est pas ce qu'on nous avait dit. Je vous remercie d'en avoir causé avec moi. Je vous ai vu tout enfant, monsieur Hervé ; c'est moi qui vous ai fait tirer votre premier coup de fusil ; vous étiez un brave brin de gentilhomme. Les hirondelles s'en vont quand la mauvaise saison arrive. Je suis bien content de savoir que vous avez eu une autre raison pour nous quitter. J'aurai le cœur moins gros en pensant à vous maintenant.

Kado fit quelques pas en silence et la tête baissée ; puis il ajouta avec mélancolie.

— Je suis trop vieux. Si j'étais plus jeune, j'aimerais à réfléchir là-dessus, car il y a du bon et du beau ; mais à mon âge, voyez-vous, mon maître, si je voulais m'ôter du cœur tant de choses et de gens que j'y garde au fin fond depuis si longtemps, j'aurais beau avoir mieux pour les remplacer, je sens que j'en mourrais. N'en parlons donc plus, je vous prie.

— Donnez-moi votre main, Kado, dit Hervé. Et il serra d'une étreinte cordiale la main tremblante d'émotion que le vieux garde-chasse lui tendit avec une surprise empressée.

En se retournant, Hervé aperçut le petit aide de camp à ses côtés.

— Que me disiez-vous donc, Kado, reprit-il, de ce vallon de la Groac'h, comme vous l'appelez ?

— Je disais, mon maître, qu'il est hanté.

— Hanté ! Que signifie cela, commandant ? dit Francis.

— Cela signifie, mon cher lieutenant, que le vieux Guillaume, autrement dit le diable, tient cour plénière dans cette vallée, et que vous allez probablement y voir se trémousser au clair de lune des groac'h, c'est-à-dire des fées et des korandons, qui sont des petits bouts de citoyens, sorciers de leur métier.

— Bon ! reprit en riant Françis. Nous allons donc rire. Je me fais une véritable fête... Un geste et une exclamation du garde-chasse, qui s'était arrêté tout à coup, firent taire le jeune homme. La petite caravane était alors aux deux tiers environ de la descente, et continuait de suivre lentement le sentier tortueux et escarpé qui dégénérait en un véritable escalier de rochers. Malgré leur confiance dans leurs montures, qui, comme tous les chevaux de nos côtes montagneuses, avaient la même sûreté d'allure que les mules des sierras espagnoles, les femmes et les soldats eux-mêmes, donnant toute leur attention aux difficultés de la route, gardaient un profond silence. L'excla-

mation du guide et l'entretien qui suivit purent donc être entendus et commentés jusque dans les derniers rangs de la colonne.

Kado s'était arrêté, le bras levé et le cou tendu, dans l'attitude d'un homme qui attend que ses oreilles lui confirment quelque grave événement.

— Qu'y a-t-il ? dit Hervé avec précaution.

— Je m'étais trompé, répondit Kado, et j'en remercie le bon Dieu ; car, bien que je n'aie jamais rien vu de semblable de mes yeux... Le guide s'interrompit brusquement, et frissonnant de tous ses membres comme en proie à une puissante terreur : — Non, non! reprit-il, je ne me trompais pas ; ce sont elles ! Écoutez, mon maître !

Pelven et tous ceux qui le suivaient prêtèrent l'oreille. Ils entendirent alors distinctement un bruit de coups sourds et réguliers, assez semblable au son que ferait un marteau frappant une enclume de bois. Les coups cessaient par intervalles, puis reprenaient avec la même force. Des bruits pareils semblaient s'élever à la fois de plusieurs points du vallon

— Quel diantre de bruit est-ce là ? dit Francis. On dirait des femmes qui battent du linge.

— Oui, répondit le garde-chasse sur un ton grave et triste, elles battent le linge des morts. — En même

temps, il découvrit sa tête, leva les yeux vers le ciel, et commença une prière à voix basse.

Hervé se trouvait dans un embarras pénible : il sentait la nécessité de couper court à cette scène, qui pouvait être d'un effet contagieux sur l'esprit des femmes, et même sur l'intelligence de quelques-uns de ses soldats ; mais tout moyen violent lui répugnait vis-à-vis de l'homme avec lequel il venait de renouer si fortement une ancienne amitié. Au milieu de ses irrésolutions, il se sentit légèrement presser le bras.
— Mon frère, murmura la voix caressante d'Andrée, vous allez me gronder ; mais je vous dirai que j'ai des frissons terribles.... Ce sont des lavandières de nuit, ne le croyez-vous pas ?

— Allons, folle ! répondit Hervé en riant ; puis, se penchant à l'oreille du garde-chasse : — Mon bon Kado, lui dit-il tout bas, marchez, je vous en prie. N'effrayez pas ma sœur. — Kado regarda un moment le jeune homme avec indécision, et soupira longuement ; après quoi il se remit en marche en roulant son chapelet entre ses doigts. Hervé se retourna alors vers les soldats : — Mes enfants, leur cria-t-il gaiement, il paraît qu'il y a en bas des ci-devant lavandières ; mais vous savez que la république ne les reconnaît pas : ainsi, en avant !

— Mon commandant, répondit Bruidoux voici

d'ailleurs Colibri qui va leur donner de l'ouvrage avec ses six douzaines de bas de soie. — Rassuré sur l'état moral de sa troupe par les rires qui saluèrent la plaisanterie du sergent, le commandant Hervé reprit avec plus de tranquillité sa place à côté de Francis.

Cependant, à mesure qu'on approchait du bas de la lande, les sons bizarres qui s'élevaient de la vallée déserte devenaient de plus en plus distincts, imitant, à s'y méprendre, le retentissement particulier d'un battoir sur du linge mouillé, et quelquefois aussi le bruit plus sec du bois heurtant la pierre.

— Puis-je vous demander, commandant, dit Francis, quelle espèce d'animal est au juste ce qu'on appelle une lavandière, en terme de grimoire ?

— Les lavandières, lieutenant, sont des femmes diaboliques qui, sur le minuit, font une lessive de linceuls. On ajoute qu'elles prient les passants de les aider à tordre leur linge, et qu'en ce cas le seul moyen de salut, c'est de tordre avec soin du même côté que ces dames ; si l'on tord à rebours, on est rompu.

— Ah ! dit Francis, merci de l'avis, commandant. Je voudrais savoir maintenant à quelle cause vous attribuez, dans votre for, la musique ridicule qui afflige nos oreilles, car voilà le brouillard qui se dissipe ; la lune éclaire en plein la vallée, et je n'y vois réellement aucune apparence d'habitation.

— En effet, mais il y a un coin du vallon que nous ne pouvons apercevoir d'ici, à cause de ce rocher que nous tournons. Il suffit d'un petit berger frappant les pierres du chemin avec un bâton pour produire ce bruit.

— Ma foi, je ne crois pas commandant, à moins que vous ne supposiez une douzaine de petits bergers avec une douzaine de gros bâtons.

— Ne pourrait-il pas y avoir quelque cascade par là?

— Jamais cascade n'eut une sonorité de ce genre. Voilà qui est extrêmement bizarre, après tout. Cela sent diablement le soufre par ici, ne trouvez-vous pas, Pelven?

— Nos oreilles nous servent mal la nuit, reprit Hervé répondant à ses propres pensées. Ces coups sont certainement extraordinaires. Croyez-vous aux esprits, Francis?

— Mais je commence, mon commandant. Tenez, c'est absurde, mais je suis ému.

— Chut! dites-le tout bas au moins, mon garçon. Eh bien, franchement j'allais m'émouvoir aussi quand j'ai découvert le mot de l'énigme. Cette vallée a un écho qui répète le bruit des sabots des chevaux sur le rocher; j'ai vingt fois entendu des échos aussi...

— Sur ma vie! s'écria Francis, lavandières ou diables, les voilà!

Les deux officiers étaient alors arrivés de l'autre côté du rocher qui leur avait caché jusqu'à ce moment une partie de la vallée. Hervé jeta les yeux sur le point que Francis lui désignait, et aperçut avec stupéfaction, à une distance de quelques centaines de pas, un groupe de femmes vêtues de blanc, les unes agenouillées devant des flaques d'eau, les autres paraissant étendre du linge sur des touffes d'herbes marécageuses. — Quelques cris étouffés et des murmures confus apprirent en même temps à Hervé que les femmes et les soldats venaient de découvrir cet étrange spectacle.

— Ah çà ! Colibri, dit Bruidoux, voici le moment de tirer tes bas de soie de ta malle.

— Hervé, s'écria Andrée, enlaçant dans ses bras le corps de son frère, qu'est-ce que cela, au nom du ciel ?

— Ce sont des chouans, ma chère. On m'avait averti que je trouverais ces messieurs ici. Restez là et ne craignez rien.

Comme il achevait ce pieux mensonge, dont le but était de substituer l'émotion franche d'un danger connu aux hallucinations qui troublaient l'esprit de sa sœur, Hervé crut remarquer que la chanoinesse faisait un brusque mouvement de surprise, et fixait sur lui un regard pénétrant. Ce regard réveilla tous ses soup-

çons oubliés ; il se pencha vers Francis, et lui dit avec vivacité : — Voyez, la chanoinesse ne montre aucune inquiétude ; c'est quelque piége.

— Tant mieux ! reprit le jeune garçon en respirant avec bruit. Chargeons-nous, commandant ?

Les deux jeunes gens, se retournant alors avec curiosité vers la vallée, virent que les lavandières continuaient leurs travaux, sans aucun souci apparent de la présence du détachement républicain. La contenance des soldats devenait inquiète.

— Ceci n'a que trop duré, murmura Hervé. Mes enfants, poursuivit-il à haute voix, nous allons leur faire plier leur linge. Chargez vos armes. — Mesdames, et vous aussi, Kado, demeurez derrière ce rocher, je vous prie. — On entendit le bruit des baguettes de fer dans les canons de fusil. Puis les deux officiers, ayant formé leur troupe en un peloton serré, commencèrent d'avancer sur le sol humide de la vallée.

A mesure qu'ils approchaient des nocturnes ouvrières, soit illusion produite par la lumière incertaine de la lune, soit disposition particulière de leur esprit, les soldats voyaient peu à peu les formes et la stature de ces êtres inconnus croître jusqu'à des dimensions véritablement surnaturelles. Ils n'en étaient plus séparés que par un intervalle de quarante pas environ, quand tout à coup la troupe fantastique quitta son

travail et forma une ronde bizarre accompagnée d'une sourde incantation, pareille au bourdonnement d'une ruche. Hervé ordonna de faire halte.

— Hé ! là-bas ! cria-t-il, qui vive ? — Puis, après un court silence : — Je vous avertis, qui que vous soyez, reprit-il, que je ne veux pas exposer un seul de mes hommes dans cette sotte rencontre. Rendez-vous, ou nous faisons feu. En joue, mes enfants.

— Gare l'eau ! murmura Bruidoux.

Les lavandières cependant continuaient leur ronde et leur mystérieuse mélopée.

— Allons, feu ! dit Hervé.

Dès que la fumée se fut un peu dissipée et que les soldats purent constater l'effet de la décharge, une vive hilarité éclata dans les rangs : on apercevait toutes les actrices du ballet fantastique étendues de leur long et sans mouvement sur la terre, assez semblables à ces nappes de toile blanche qu'on expose à la rosée de la nuit.

— Ça leur apprendra, dit Bruidoux, à danser des danses malhonnêtes au clair de la lune !

Cependant Hervé, se défiant d'un résultat aussi complet, fit recharger les armes et ordonna aux grenadiers de conserver leur ordre de bataille, après quoi le détachement se remit en marche, précédé par les deux jeunes officiers. Ils n'avaient pas fait dix pas

quand soudain les formes blanches, qui gisaient pêle-mêle sur le sol, se relevèrent toutes à la fois et prirent le trot à travers la plaine, en sautant et en cabriolant avec un air de grande vitalité. — A moi, Francis ! cria Hervé, au galop ! et vous, mes enfants, en chasse, à volonté ! — En même temps, il enfonçait rudement ses éperons dans les flancs de son cheval, et s'élançait, côte à côte avec le jeune lieutenant, sur les traces des fugitives. Malheureusement le sol de la vallée était marécageux, et les chevaux s'embourbaient à tout instant dans des fondrières que les fantômes blancs avaient assez d'instinct ou de connaissance des lieux pour éviter. Les grenadiers s'étaient précipités en désordre à la suite de leurs chefs ; et leur course, souvent interrompue, à laquelle se mêlait un concert de cris, d'appels, d'imprécations et d'éclats de rire, ajouta une nouvelle scène de sabbat à toutes celles dont le vallon hanté avait été le théâtre.

La troupe des lavandières, arrivée, moitié courant, moitié dansant, à l'extrémité de la vallée, commençait à gravir le coteau sur le haut duquel s'élevaient les grands débris féodaux. Hervé et Francis redoublèrent d'efforts, et eurent enfin la joie d'entendre sonner sous les pieds de leurs chevaux le terrain plus ferme de la colline. Pelven avait quelques pas d'avance sur

son ami. — Commandant, cria Francis, attendez-moi ! — Et voyant que Hervé continuait, sans l'écouter, l'escalade de la lande : — Prenez garde, reprit-il, vous allez vous enferrer ! Il y a peut-être une centaine de chouans là-haut.

— Quand il y en aurait cent mille avec le grand chouan lui-même, répondit Hervé que le dépit mettait hors de lui, par le diable, j'en tuerai un !

Au même moment, le jeune commandant atteignit le sommet de la rampe, et, apercevant les lavandières à une portée de pistolet, il poussa un cri de triomphe ; car, sur le sol uni du plateau, la lutte devenait d'une inégalité qui paraissait décisive en faveur des cavaliers. Les fugitives, se sentant serrées de près, firent un détour sur la droite, et coururent de toute la vitesse de leurs jambes du côté des ruines ; mais Francis, prévoyant cette manœuvre, avait, tout en gravissant la colline, gagné du terrain dans la même direction, et Pelven le vit apparaître tout à coup à deux cents pas de lui, galopant de façon à couper la route aux lavandières, qui se trouvaient prises entre les deux officiers. Hervé les vit s'engager derrière un pan de muraille isolé qui sortait des décombres d'une poterne extérieure ; mais à sa vive surprise, bien qu'un large espace vide séparât ce pan de mur du château, il ne les vit point reparaître de l'autre côté. Francis éprouva

le même étonnement.—Elles sont cachées derrière ce mur ! s'écria-t-il — Peu d'instants après, tous deux, faisant sauter leurs chevaux par-dessus les débris, vinrent tomber chacun d'un côté de la muraille isolée. Ils purent alors en voir les deux faces, et se convaincre que toute trace des lavandières avait disparu. Les deux jeunes gens descendirent aussitôt de cheval, s'agenouillèrent sur le sol, et se mirent à examiner la place, soulevant les décombres et frappant la terre de la poignée de leurs sabres ; mais, soit que la nuit, devenue plus obscure, déjouât leurs recherches, soit qu'ils eussent tort d'attribuer à l'ordre naturel des événements la cause de cette disparition, ils ne découvrirent rien qui pût leur expliquer humainement l'issue désagréable de leur poursuite.

III

Seigneur, j'ai reçu un soufflet.
(Molière, *le Sicilien.*)

— Voilà, dit Hervé en se relevant, une comédie que je regretterai longtemps de n'avoir pu faire tourner au tragique.

— Mais je compte bien, commandant, qu'aussitôt nos hommes arrivés nous allons effondrer le terrain jusqu'à la découverte du pot aux roses.

— Ce n'est pas mon avis : outre que nous manquons des instruments nécessaires, je ne me soucie ni de faire tuer mes grenadiers un à un par le soupirail d'une cave, ni de nous exposer à une nouvelle déconvenue, si, comme je le suppose, ces gens-là ont d'autres issues pour nous échapper. Il faut simplement faire bonne garde cette nuit pour tenir la fantasmagorie dans sa boîte jusqu'à demain.

— Soit, commandant ; mais la chanoinesse va rire de toutes ses pattes d'oie.

— A son aise ! nous rirons à notre tour quand le temps en sera venu. Silence ! j'entends nos gens.

Les soldats accouraient, en effet, haletants et couverts de boue ; ils poussèrent des cris de joie en apercevant leurs officiers, et vinrent se ranger autour d'eux avec curiosité. Hervé leur conta, le prenant sur sa conscience, que les chouans avaient eu le temps de redescendre l'autre flanc de la colline avant qu'il eût atteint le plateau ; il indiqua même, sur un point de l'horizon, un bois de sapins où, disait-il, il avait jugé inutile de les poursuivre. Ces explications commençaient à l'embarrasser, quand il fut tiré de peine par l'arrivée des femmes et du guide. Andrée descendit de cheval et se jeta toute tremblante au cou de son frère, qui lui répéta brièvement la fable dont il venait de régaler les grenadiers. Puis, ayant laissé une sentinelle au pied de la muraille, sous prétexte de faire observer le bois de sapins, il prit le bras de la jeune fille et se dirigea vers le château, suivi de toute l'escorte.

— Mon enfant, dit Hervé à sa sœur, saisissant un moment où la chanoinesse ne pouvait l'entendre, sentez-vous encore dans votre cœur un peu d'intérêt pour moi ?

— Un peu d'intérêt ! Hervé, mon Dieu ! est-ce d'in-

térêt qu'il s'agit entre deux orphelins comme nous? Dites de l'affection, — la plus vive, la plus tendre affection.

— Je vous remercie, ma chère Andrée; vous effacez une triste idée de mon esprit.

— Quelle idée?

— L'idée que ma sœur pouvait être complice de quelque entreprise contre mon honneur d'homme et de soldat.

— Votre honneur, Hervé? c'est un mot sur lequel j'ai peur que nous ne nous entendions pas.

— Je vais donc vous l'expliquer comme je l'entends, moi, reprit sévèrement Hervé. Mon honneur consiste à servir jusqu'à la mort les couleurs que voici; et je dois vous dire, Andrée, que tout projet qui aurait pour but de me faire manquer à ce devoir tournerait à la confusion, au regret et au deuil de ceux qui l'auraient conçu.

— Au nom du ciel! mon frère, dit Andrée en regardant Hervé de cet air étonné et candide qui, dans l'œil de la plus jeune femme, est souvent une tricherie, quel soupçon avez-vous donc contre moi?

— Contre vous en particulier, aucun; mais la scène qui vient de se passer n'a pas été, j'en ai peur, aussi inexplicable pour toutes ces dames que pour vous; je crains qu'elle ne soit le prélude de jongleries moins

innocentes, et c'est pourquoi je vous dis, afin que vous le répétiez, que je suis incapable de préférer jamais la vie à l'honneur de mourir avec mes soldats.

En entendant ces paroles qui lui révélaient la nature des appréhensions de Hervé, la jeune fille laissa échapper, comme malgré elle, un profond soupir :

— Dieu merci ! s'écria-t-elle avec empressement, j'ai la certitude que vous et les vôtres ne courez pas plus de risques que nous-mêmes dans ce voyage. — Et, approchant ses lèvres de la joue de son frère : — Vous savez bien d'ailleurs, poursuivit-elle sur un ton de mystère, que nous sommes au moins deux ici qui ne faisons pas bon marché de votre vie, commandant.

Laissant cette goutte d'opium dans l'oreille du jeune homme soupçonneux, mademoiselle de Pelven s'élança, en sautillant de degré en degré comme un oiseau, dans le vestibule du manoir abandonné.

L'édifice vaste et irrégulier que les gens du pays appelaient le château de la Groac'h portait l'empreinte des différents âges qu'il avait traversés depuis sa fondation. La masse principale des ruines, le haut donjon encore debout et les restes d'une enceinte crénelée gardaient l'imposant caractère d'une forteresse du douzième siècle. Des constructions plus basses présentaient, dans la dispositon particulière de leurs assises, les indices d'une époque d'architecture encore plus

reculée, tandis que le bâtiment à pignons qui formait l'aile opposée au donjon semblait remonter à peine aux derniers temps des Valois. Cette partie de l'édifice était encore garnie de ses fenêtres et de ses balcons à feuillages de fer.

Ce fut dans ce pavillon que mademoiselle de Pelven rejoignit Bellah et la chanoinesse. Elles parcoururent, guidées par le garde-chasse, les pièces délabrées qui composaient le premier étage. On fit à la hâte des préparatifs pour la nuit dans les deux chambres qui paraissaient offrir l'abri le plus sûr ; puis Kado servit aux femmes quelques provisions dont on s'était muni au dernier village qu'on avait traversé. Le repas fut court et silencieux. Andrée et Bellah ne tardèrent pas à se retirer dans la chambre qui leur était destinée. La chanoinesse partagea la sienne avec Alix, et la suivante écossaise prit possession d'un petit oratoire pratiqué dans une tourelle. Des lits de camp avaient été dressés à l'avance par la prévoyance de Kado, à qui avait été confié le soin de régler l'itinéraire de l'expédition.

Quand Bellah et Andrée se trouvèrent seules dans leur grande chambre, qu'éclairait une lampe de nuit, elles s'agenouillèrent d'un mouvement commun et prièrent quelque temps à voix basse. Andrée se leva la première ; et, s'approchant d'une fenêtre, elle parut

considérer avec intérêt ce qui se passait dans l'enceinte du vieux château. Les soldats avaient allumé çà et là des feux, dont les lueurs tremblaient par intervalles au travers des ogives ou des cintres mutilés; chacun s'établissait de son mieux pour la nuit. Sur la pelouse qui s'étendait devant la façade du manoir, le commandant Hervé se promenait seul, occupé sans doute à tourner et retourner dans son cerveau les derniers mots de sa sœur, avec cet enfantillage inquiet qui caractérise les amants. Tout à coup il s'arrêta et leva les yeux vers la fenêtre d'où Andrée l'observait. La jeune fille se rejeta vivement en arrière et se mit à marcher avec agitation dans sa chambre, en chiffonnant un mouchoir entre ses doigts. Bellah venait de quitter sa pieuse attitude, et, remarquant l'animation extraordinaire qui colorait le visage d'Andrée: — Qu'as-tu donc, ma sœur? dit-elle avec anxiété. Pour toute réponse, Andrée repoussa la main qui essayait de prendre la sienne et continua de marcher rapidement en torturant son petit mouchoir.

— Qu'est cela? reprit Bellah. Sommes-nous fâchées et à quel sujet?

— Écoute, dit Andrée en s'arrêtant brusquement devant elle, cela ne peut durer. Je ne dormirai pas cette nuit ni les nuits suivantes, je ne dormirai plus jamais.

— Comment ! as-tu peur à ce point-là ? Mais voyons, ma mignonne, je suis avec toi... Tes braves aïeux ne songent guère à nous effrayer... D'ailleurs, nous avons de la lumière, et tu sais que les esprits.....

— Eh ! je me moque bien des esprits ! repartit Andrée en faisant claquer ses doigts ; je me moque bien de mes aïeux ! Je voudrais n'en avoir jamais eu.

A cette vive réponse, mademoiselle de Kergant leva vers le ciel sa prunelle suppliante, par le mouvement ravissant qui lui était familier : puis elle reprit : — Mais alors, qu'est-ce qui vous empêche de dormir et de me laisser dormir moi-même, mademoiselle ?

— Je n'en sais rien, dit Andrée.

Mademoiselle de Kergant soupira, fit un geste à peine indiqué de compassion délicate, et répliqua enfin doucement : — Ma chère, moi non plus.

— Votre tante est un vieux dragon ! cria Andrée avec force.

— Ma sœur !

— Et vous en êtes un autre, Bellah.

— Allons, dit tranquillement mademoiselle de Kergant en adressant pour la seconde fois au ciel un regard digne de lui.

Andrée perdit toute patience.

— L'idée ne vous est pas venue, s'écria-t-elle, d'engager mon frère à souper avec sa sœur ! Non, vous

l'avez laissé à la porte comme un chien. Mon pauvre frère! comme nous le trompons! Et voilà comme vous le traitez, encore!... Ta tante, c'est bien, je l'avais prévu....; mais toi, toi qui sais combien Hervé te....

La capricieuse enfant parut hésiter à finir une phrase dont le regard doux et fier de sa sœur aînée semblait en même temps conjurer et dédaigner l'explosion.

— Je sais, moi, dit Bellah, que le commandant Hervé est le frère de ma plus tendre amie, et c'est parce que je le sais, Andrée, que j'ai pu faire violence à mes sentiments au point de traiter comme un étranger, moi noble et chrétienne, celui que je connais pour un apostat et pour un gentilhomme qui a forfait à son nom.

— C'est ainsi! s'écria Andrée. Eh bien, aussi vrai que vous venez en deux mots d'effacer dix ans d'affection, l'apostat et le félon va savoir à l'instant quel service vous attendez de lui. Il saura au moins qu'il n'est pas le seul traître ici. Laissez-moi passer!

— Andrée, dit mademoiselle de Kergant, vous ne ferez pas cela!

— Je vais le faire, reprit Andrée, dont les lèvres serrées annonçaient une ferme détermination. Vous m'avez fait rougir de mon frère; je veux que vous rougissiez devant lui.

Bellah saisit avec une terreur suppliante la robe d'Andrée, et, tombant presque à genoux devant elle :

— Par le nom de ta famille, dit-elle, par le salut de ton âme, reste, chère Andrée !

— Non, non ! vous avez été sans pitié : je le serai, répondit la jeune fille en frappant la terre du pied avec une sorte d'égarement. Laissez-moi.

En même temps elle s'élança vers la porte. Bellah se releva et se tint immobile ; ses traits avaient revêtu la pâleur d'un marbre tumulaire, mais son âme de feu se trahissait par l'éclair de ses regards et par la mobilité de ses narines enflées de courroux ; elle leva d'un geste royal l'index de sa main droite, et, parlant avec une solennité exaltée : — Andrée de Pelven, dit-elle, voilà l'hospitalité que vous donnez sous le toit de vos pères ! Ce lieu sera bien véritablement maudit désormais, grâce à vous ; mais, puisque cela est sérieux, puisqu'il faut que ce malheur arrive, retirez-vous à votre tour. J'épargnerai à vos lèvres la honte d'une délation, et vous verrez si je rougirai en appelant le martyre sur ma tête.

La jeune enthousiaste, les lèvres encore frémissantes, se dirigea avec dignité vers la porte contre laquelle Andrée était adossée, l'œil fixe et tout le corps tremblant. Au moment où Bellah la touchait pour l'écarter de sa route, la pauvre enfant cessa de trem-

bler ; son gracieux visage se couvrit d'une pâleur mortelle, ses yeux se fermèrent, et elle glissa lentement jusqu'à terre. Bellah se laissa tomber à deux genoux, reçut dans ses bras la tête de son amie, et, couvrant de baisers le front et les cheveux de la frêle créature :

— Sainte Vierge Marie, dit-elle, qu'ai-je fait ? Andrée, ma sœur ! Mon Dieu ! pardonnez-lui... Secourez-la ! Pauvre cœur ! pauvre cœur ! C'est moi, Andrée... Il n'est rien arrivé, va ! Pauvre innocente, elle ne sait où elle est... Comment ai-je pu me fâcher contre elle ? Voyons, parle-moi... Je ferai ce que tu voudras, mais parle-moi, ma petite sœur !

Andrée revenait doucement à la vie sous cette pluie de caresses ; elle ouvrit les yeux, sourit comme un enfant qui s'éveille, et, appuyant un doigt contre sa joue : — Avoue, dit-elle, que tu l'aimes un peu !

— Bon ! elle rêve encore, dit Bellah. Voyons, te sens-tu mieux ?

— Je me sens mieux, si tu l'aimes ; je me sens plus mal, si tu ne l'aimes pas, reprit Andrée.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ton Dieu sera son Dieu, ta loi sera sa loi quand tu voudras. — Puis, se relevant vivement, et sautant au cou de Bellah : — Écoute, continua Andrée, je ne te demande pas de lui crier par la fenêtre : Commandant, je vous adore ! Mais tu lui dois bien un dédom-

ménagement après toutes ses disgrâces..... Il faut lui donner quelque chose. Voyons, quoi?

— Rien, en vérité.

— Ah! j'y suis, reprit la petite fille enlevant avec prestesse la plume blanche du chapeau de Bellah; quel triomphe, ma belle, que de faire porter à un officier républicain les couleurs du roi!

Cet adroit compromis ne fut pas du goût de mademoiselle de Kergant: elle s'élança pour ressaisir la plume dont sa sœur adoptive se préparait à user si traîtreusement; mais Andrée, plus leste en général dans ses mouvements que son amie, avait déjà entr'ouvert la fenêtre, et Bellah n'arriva que pour donner, par sa présence visible, une signification plus précieuse au léger gage qui tombait en voltigeant sur la tête du commandant Hervé. Andrée éclata de rire, et mademoiselle de Kergant se retira précipitamment de la fenêtre en haussant les épaules d'un air de dépit et de dignité.

Cependant on eût pu croire que le charmant projectile, qui gisait aux pieds du commandant Hervé, était doué au fond de quelque propriété féerique; car le jeune homme, depuis qu'il en avait éprouvé l'imperceptible contact, paraissait avoir pris racine à la place où cet événement avait interrompu sa marche. Il sentait qu'on devait l'observer de la fenêtre, et il demeu-

rait dans une véritable angoisse, les yeux fixés sur le plumet mystérieux, n'osant le relever et n'osant pas davantage le négliger. S'il le relevait amoureusement, quel ridicule n'avait-il pas à redouter, en supposant que le hasard ou une espièglerie d'Andrée eût dirigé cette plume dans son vol! Si, au contraire, il s'en éloignait avec insouciance, ne risquait-il pas d'offenser gravement celle dont il espérait, au fond de l'âme, que lui venait ce discret message ? Entre ces deux appréhensions funestes, Hervé se décida pour un parti moyen. Il ramassa le petit panache du bout des doigts, non avec la mine d'un amant empressé, mais de l'air d'un homme qui trouve quelque chose et dont la curiosité est éveillée. Il reprit ensuite sa promenade en examinant sa trouvaille avec une sorte de naïveté nonchalante, comme s'il eût dit : —Tiens, c'est une plume d'autruche. D'où diable est tombée cette plume, et qui se serait attendu à trouver une plume d'autruche dans cette partie du monde ? — Mais, dès que le jeune homme se vit protégé contre tout regard curieux par l'angle du manoir, il changea de contenance, approcha vivement la plume de ses lèvres ; puis, souriant à sa propre faiblesse, il détacha les agrafes de son uniforme, plia le panache en quatre et le fit immédiatement passer, en forme et en esprit, à l'état de relique.

Après avoir caché son trésor du même visage qu'on

cache une mauvaise action, le commandant Hervé, voyant que le repos et le silence paraissaient régner dans la retraite des jeunes filles comme dans toutes les autres parties des ruines, put se diriger vers le vestibule du manoir où Francis avait cherché un abri contre la fraîcheur de la nuit. Le jeune commandant franchissait déjà les degrés du perron qui formait le seuil du vestibule, quand un dernier mouvement de prudence lui fit retourner les yeux vers le pan de mur isolé au pied duquel sa chasse aux lavandières s'était terminée d'une façon si énigmatique. Hervé avait choisi lui-même le soldat qui venait de remplacer la première sentinelle à ce poste important : c'était un jeune grenadier nommé Robert, dont le courage et l'intelligence lui étaient particulièrement connus. Il ne l'aperçut point ; mais, à la place où ses yeux le cherchaient, il vit sortir des décombres un linge blanc qu'on semblait agiter afin d'attirer son attention.

Hervé se hâta de redescendre le perron et se dirigea rapidement, quoique avec précaution, vers la poterne. Lorsqu'il n'en fut plus éloigné que d'une dizaine de pas, il put distinguer la sentinelle, qui, l'ayant reconnu lui-même, ôtait le mouchoir qu'elle avait placé au bout de sa baïonnette et se contentait de lui faire des signes avec la main, comme pour l'engager à redoubler d'activité et de mystère. Deux secondes

plus tard, Hervé était près du mur, face à face avec le soldat.

— Eh bien ! Robert, dit-il à voix basse après s'être convaincu que tout était solitaire autour d'eux, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, commandant, répondit le soldat articulant ses paroles du bout des lèvres avec un effroi mêlé de gaieté, il y a qu'il dépend de nous de prendre la pie sur le nid, et le roi sur son trône, et les courtisans, et toute la vieille ci-devant boutique. On voulait vous en faire avaler gros comme une cathédrale et long comme d'ici en Chine. Vous êtes trahi.

— Trahi ? Comment ! par qui ? Vite, parle ! s'écria Hervé.

— Plus bas, commandant, plus bas ! Voici l'histoire : je me promenais paisiblement l'œil braqué, suivant l'ordre, sur le bois de sapins ; mais ouiche ! ce n'est pas là qu'est le nœud. Tout à coup, qu'est-ce que j'entends derrière moi ou au-dessous de moi ? je ne savais pas trop... un grand bruit de voix, comme qui dirait des clabauderies d'avocats. Moi qui aime naturellement à m'instruire, je me tourne, je me retourne, et finalement voilà que je mets le nez sur l'enclouure, et que...

Le soldat s'interrompit, et demeura la bouche béante en faisant un geste de suprême terreur ; puis Hervé vit



le malheureux jeune homme bondir en arrière et s'affaisser lourdement sur le sol. En même temps, il avait entendu dans son oreille l'explosion d'une arme à feu, et, frappé à la tête d'une rude commotion, il tombait lui-même privé de tout sentiment, à quelques pas du grenadier.

Alors un homme d'une taille athlétique, celui qui venait de commettre cette double violence avec un si cruel succès, quitta le pied du mur, d'où il paraissait être sorti, et jeta un coup d'œil curieux sur le château. Pendant ce temps, un individu d'une apparence plus frêle se penchait sur le corps inanimé du commandant républicain, et lui palpait la tête avec intérêt.
— Il n'y a point de mal, je crois, dit-il d'une voix dont le timbre était d'une remarquable douceur.

— Le coup de feu les a éveillés, dit l'autre. Ils vont tous accourir ici. Cela nous fait beau jeu de l'autre côté. — En achevant ces mots, il s'engagea, à la suite de son compagnon, dans une large ouverture pratiquée au bas de la muraille, et qui se referma aussitôt, de manière à ne laisser aucune trace de leur passage.

IV

Comment vous nommez-vous ? — J'ai nom Éliacin. (RACINE.)

Au bruit de la détonation, tous les soldats, guidés par Francis, s'étaient précipités en désordre vers le lieu d'où paraissait être parti le signal d'alarme. Le jeune lieutenant poussa un douloureux gémissement en voyant étendu sur les débris le corps immobile de son ami ; mais son désespoir se calma quand, à la clarté d'une torche, il eut pu s'assurer que Hervé n'avait sur toute sa personne aucune apparence de blessure.

— La main qui a frappé ce coup-là, dit gravement Bruidoux en ramassant le chapeau du commandant, qui portait les marques d'une terrible pression ; le poing, dis-je, qui a confectionné cette omelette n'est certainement pas attaché au bras d'une demoiselle.

— Il faut encore dire merci au misérable, quel qu'il

soit, répondit Françis, du moins il n'a pas voulu verser le sang.

— M'est avis, au contraire, mon lieutenant, qu'il en a versé une pleine cruche. Je ne savais pas ce qui clapotait comme cela sous mes pieds, mais...

— Malheur à moi ! s'écria Francis, en retombant à genoux près du corps de Hervé ; il faut que j'aie mal regardé ; ceci annonce une horrible blessure !

— Horrible en effet, dit Bruidoux sur un ton sérieux et chagrin qui ne lui était pas habituel ; mais vous ne la cherchez pas où elle est, lieutenant. Voici le blessé, ou plutôt le défunt, car le garçon me paraît avoir passé l'arme à gauche... Oui, sa dernière garde est montée.

Tout en parlant, le sergent, avec l'aide des soldats, essayait de relever le corps de Robert, qu'un amas de décombres les avait empêchés de découvrir plus tôt.

— Mort ? Êtes-vous sûr qu'il soit mort, vieux Bruidoux ? N'y a-t-il vraiment rien à faire ?

— Rien, si ce n'est une ci-devant prière, citoyen lieutenant. La balle a choisi la meilleure place, comme une aristocrate qu'elle était ; elle est allée se loger dans le cœur. C'est une pitié, continua Bruidoux, s'adressant aux soldats qui l'entouraient, c'est une pitié que de voir une noisette de plomb, lancée par un lâche

coquin, entrer si facilement dans la poitrine d'un brave homme. Je donnerais mon œil gauche pour tenir deux minutes en tête à tête la guenon de lavandière qui a mis son doigt de carogne sur la détente !... Inutile de vous dire, citoyens, qu'il n'est pas question de laisser notre camarade étendu là comme une vieille guêtre. Il aura son lit de six pieds, tout comme s'il était né duc et pair sous l'ancien régime. Hem ! hem ! j'aimais ce garçon, mes enfants ; c'était un brave. Il n'avait pas plus que moi-même l'étoffe d'un général en chef; mais, autour de la marmite comme en face d'une ligne ennemie, il y avait du plaisir à lui serrer le coude : c'était un compagnon d'une tenue irréprochable... Hem! hem! citoyens, une larme peut tomber sur une moustache grise sans la déshonorer, quand il s'agit de dire adieu à un ami..... Pauvre diable de Robert! citoyens..... le voilà flambé !

Ainsi conclut, en passant sa manche sur ses yeux, le peu académique Bruidoux. La solennité de l'heure et du lieu, la présence du cadavre, aux traits duquel le reflet vacillant des torches semblait prêter une vie fantastique, enfin le caractère respecté de l'orateur, avaient puissamment secondé l'effet moral de sa funèbre improvisation : les grenadiers qui formaient le naïf auditoire de Bruidoux se regardèrent en hochant la tête d'un air satisfait, comme pour se dire qu'un

soldat ne pouvait souhaiter à sa mémoire un panégyriste plus disert que leur vieux sergent.

Pendant ce temps, Francis était parvenu à rappeler son ami à la vie; mais la faiblesse de Hervé ne lui permettait pas encore de répondre aux questions empressées du jeune lieutenant. Quelques soldats, sous la direction de Bruidoux, s'occupèrent de creuser, avec leurs sabres, une fosse, dans laquelle furent ensevelis les restes de leur malheureux camarade. D'autres, formant avec leurs fusils une sorte de brancard, se mirent en devoir de transporter leur commandant jusqu'au château. Ils étaient environ aux deux tiers du chemin, quand le bruit assez rapproché d'une nouvelle détonation les arrêta subitement. Hervé fit un mouvement pour se relever; mais il retomba aussitôt, épuisé par cet inutile effort. Francis, laissant près de lui deux grenadiers, s'élança avec le reste de la troupe dans la direction du donjon, derrière lequel le coup de feu semblait être parti.

La sentinelle, placée à cet endroit des ruines, fut trouvée à son poste, rechargeant son fusil. Interrogée par Francis sur les motifs de cette alerte, elle répondit qu'elle avait vu sortir tout à coup du bas de l'escarpement sur lequel le donjon était assis de ce côté, une procession de fantômes blancs et noirs; qu'après leur avoir crié : Qui vive ! sans recevoir de réponse, elle avait

fait feu. Le soldat ajouta, avec une légère émotion dans la voix, qu'ils avaient disparu aussitôt, comme si la terre se fût refermée sur eux. Un épais brouillard, s'élevant d'une petite rivière qui coulait au pied du donjon, expliquait plus naturellement à Francis la nouvelle disparition de leur insaisissable ennemi. Il ne put retenir un mouvement d'amer dépit; puis, recommandant à la sentinelle une active vigilance, il courut retrouver Pelven, qui, tout à fait remis de son étourdissement, venait lui-même à sa rencontre. Les deux jeunes gens, après s'être mis réciproquement au courant des événements dont ils avaient été témoins, permirent aux grenadiers d'aller reprendre leur sommeil interrompu.

— Je ne doute pas, dit Hervé quand il fut seul avec son ami, que tout ceci ne soit arrivé à l'insu de ma sœur ; car elle m'assurait ce soir même qu'à sa connaissance nous ne courions aucun danger, et je la sais incapable d'un mensonge. Ce qu'il me paraît le plus raisonnable d'imaginer, c'est que nous avons troublé une bande de chouans dans sa retraite. Nous ne pouvons malheureusement songer à les poursuivre à travers cette brume.

— Et Robert vous a laissé entendre qu'il supposait une sorte de complicité entre nos voyageuses et les avocats du souterrain ?

— Le pauvre garçon semblait le croire, reprit Hervé, et le ménagement, un peu brutal toutefois, dont on a usé envers moi me le persuaderait. Il y a de la chanoinesse là dedans; mais il faut que ma sœur soit trompée elle-même.

— J'en jurerais, dit Francis.

— C'est inutile, reprit Hervé ; mais, en vérité, ma tête me fait plus de mal que je ne voudrais. J'ai grand besoin de repos et je m'étends là. Tâchez de dormir de votre côté.

Les deux jeunes gens se séparèrent après être convenus de laisser ignorer aux femmes, et surtout à Andrée, les événements de la nuit, afin d'épargner aux unes de l'inquiétude, et de ne pas donner aux autres le prétexte d'un triomphe secret.

Comme Francis, après avoir quitté le commandant, passait devant la façade du manoir, il ne put s'empêcher de remarquer avec surprise le calme absolu qui continuait de régner dans cette partie privilégiée du château. Que les coups de feu et le tumulte auquel ils avaient donné lieu eussent respecté le sommeil des jeunes filles, cela s'expliquait par l'opiniâtreté du sommeil qui est une des douces fortunes de leur âge ; mais ni la chanoinesse ni le garde-chasse ne pouvaient invoquer, pour absoudre leur surdité, une aussi agréable excuse : leur insensibilité équivoque, en redoublant

les vagues soupçons du jeune lieutenant, lui inspira une idée vengeresse qu'il saisit aussitôt avec une joie enfantine. Il ramassa un fragment de moellon ; et, s'étant assuré qu'on ne l'observait pas, il prit la pose de David devant Goliath, et lança la pierre résolûment dans la fenêtre de la chanoinesse, après quoi il courut se pelotonner derrière un mur, en riant tout bas de ce fou rire qui est plus familier aux écoliers qu'aux empereurs. Au bruit de vitraux brisés qui annonça le succès complet du divertissement de Francis, quelques soldats, couchés çà et là dans les ruines, levèrent la tête avec inquiétude ; mais le silence profond qui succédait à cette effraction leur fit croire qu'ils avaient été dupes d'une des mille plaisanteries que les démons de la nuit inventent pour torturer les mortels, et ils se rendormirent aussitôt. Au même instant, Francis voyait une ombre s'approcher avec précaution de la fenêtre endommagée, et il croyait reconnaître la silhouette effilée de celle qu'il avait eu principalement pour but de désobliger. L'ombre de la chanoinesse parut appliquer quelque chose comme un nez à l'une des vitres intactes. Francis se pencha vivement et ramassa une seconde pierre : cet âge est sans pitié. L'ombre alors, soit qu'elle eût terminé ses investigations, soit qu'elle fût guidée par un de ces pressentiments salutaires que le ciel, dans sa miséricorde infi-

nie, envoie aux vieilles filles comme aux autres créatures, l'ombre se retira et l'affaire n'eut pas d'autres suites.

Environ trois heures après la conclusion innocente de cet épisode, tous les soldats étaient debout, étirant au soleil leurs bras engourdis. Le garde-chasse Kado s'occupait de seller les chevaux avec sa gravité habituelle, tandis que Hervé et Francis, retirés un peu à l'écart, semblaient engagés dans une vive discussion. Le sergent Bruidoux ôta sa pipe de sa bouche, s'approcha avec modestie des deux officiers, et, portant la main à son chapeau : — Salut et fraternité, citoyens, dit-il. Vous voilà frais comme une pomme ce matin, commandant. Je vois avec charme que ce coup de poing numéro un n'a pas produit sur votre teint plus d'effet moral qu'une caresse physique de jeune fille... Et est-ce votre avis, citoyens, que nous quittions la baraque avant de savoir au juste comment est fait le ci-devant boudoir de ces dames lavandières ?

— C'est précisément, répliqua Hervé, ce que je disais au lieutenant. Bien que nous ayons tout lieu de croire que les drôles ont déguerpi, il est bon d'examiner leur gîte. Le plus léger indice peut nous révéler le but de leur réunion.

— Très-bien ! s'écria Francis. Qui vous dit le contraire ? Seulement allons-y tous. Il n'est pas juste

que vous couriez seul la chance d'être pris au piége.

— Et où diable voyez-vous un piége ? reprit Hervé. Ne vous ai-je pas montré, au bas du donjon, la porte par laquelle ils sont sortis ? Ils l'ont laissée toute grande ouverte. Si c'est un piége, il est bien fin. Allumez-moi une torche, Bruidoux. Je ne veux pas, encore un coup, lieutenant, qu'un seul de nos hommes hasarde un cheveu dans cette affaire. C'est assez, c'est beaucoup trop, que j'aie à me reprocher déjà la mort de Robert.

— Permettez-moi, dit Bruidoux, qui revenait avec une torche allumée à la main et deux autres sous le bras, permettez-moi, citoyens, de vous mettre d'accord. Allons-y tous trois ; s'il y a des dames, eh bien ! elles n'en auront que plus sujet de se réjouir.

Hervé, malgré le désir qu'il éprouvait de visiter seul le souterrain suspect, consentit à cet arrangement, dans la crainte d'éveiller par de plus longs refus la défiance du loyal sergent. Tous trois alors, ayant tourné le donjon, commencèrent à descendre laborieusement le mamelon abrupt qui lui servait de base, en s'aidant des arbustes rabougris qui croissaient entre les fentes du rocher ; ils se trouvèrent bientôt à quelques pieds au-dessus du fond d'un ravin, devant la petite porte que le commandant Hervé avait découverte d'en haut, et qui était ménagée de façon à ne

pouvoir être aperçue facilement du côté de la plaine. Cette porte, adaptée au rocher, fermait l'entrée d'une espèce de caverne étroite et obscure. Hervé, sa torche à la main, y pénétra en se courbant, suivi de près par ses deux compagnons. Au bout de quelques pas, ce couloir les conduisit dans une vaste salle voûtée, à laquelle des arceaux parfaitement intacts prêtaient un caractère de sombre élégance architecturale. Des torches fumaient encore sur le sol humide : c'était du reste la seule trace qui pût faire deviner le séjour récent d'êtres vivants dans cette retraite. La cave principale communiquait par des portes cintrées avec des chambres plus petites, dans lesquelles les deux jeunes gens et le sergent continuèrent leurs perquisitions; Hervé s'engagea dans la partie des souterrains qui devait correspondre à l'aile du manoir occupée durant la la nuit par la chanoinesse. Dans l'angle d'un caveau, la lumière rouge de sa torche éclaira tout à coup les degrés d'un escalier en vis qui s'enfonçait sous la voûte. Hervé s'élança précipitamment sur les degrés ; mais, à la hauteur de la voûte, l'escalier était rompu ; cinq ou six marches avaient été arrachées et gisaient sur les degrés inférieurs, laissant un intervalle qu'il était impossible de franchir. Après un examen minutieux de ces débris, Hervé demeura convaincu qu'ils dataient de la nuit, et ses soupçons contre la politique chanoinesse

furent fortifiés par cette découverte. Une visite attentive dans l'appartement de la vieille dame n'eût pas manqué d'éclairer à cet égard les conjectures du jeune commandant; mais telle avait été son éducation, que la pensée de violer la chambre à coucher d'une femme, cette femme eût-elle cent ans, devait être écartée avec répugnance par les habitudes de son esprit.

Hervé rejoignit le petit aide de camp dans un caveau éloigné, au moment où celui-ci venait de mettre la main sur un énorme verrou qui fermait une sorte de trappe ou de porte basse et large, pratiquée dans le mur, et à laquelle on parvenait par une rampe en terre d'une pente rapide. En réunissant leurs efforts, les deux jeunes gens enlevèrent la barre du verrou; aussitôt la porte s'abaissa comme un pont-levis, et la clarté du jour pénétrant à flots dans le souterrain leur fit reconnaître que le hasard les avait amenés à l'ouverture mystérieuse qui la veille avait englouti les lavandières si à propos, et qui avait donné passage au meurtrier de Robert. La porte était formée de fortes planches de chêne, recouverte en dedans de plaques de fer, et revêtue à l'extérieur d'une légère maçonnerie qui cadrait hermétiquement avec celle du reste de la muraille. Les jeunes gens profitèrent de cette issue pour sortir du souterrain; mais, comme ils mettaient le pied sur la terre ferme, ils entendirent de

grands cris dans les caveaux, et ils allaient s'y précipiter de nouveau, quand Bruidoux apparut triomphalement à l'ouverture, traînant par l'oreille un captif d'une espèce inattendue.

Aux cris du vieux sergent, les grenadiers, le garde-chasse et la brillante troupe des émigrées étaient accourus au pied de la muraille. Le prisonnier, au milieu du cercle curieux qui l'entourait, s'occupait tranquillement de se frotter les yeux, pour dissiper l'éblouissement que lui avait causé la lumière subite du soleil. C'était un enfant d'une dizaine d'années, aux yeux bleus et à la physionomie gracieuse; ses cheveux noirs étaient coupés carrément sur le front et flottaient par derrière sur ses épaules : il portait une veste longue de laine brune et des culottes bouffantes. Au premier coup d'œil que Hervé jeta sur l'enfant, il le reconnut, et regarda aussitôt Kado avec une expression mêlée de reproche et de pitié, à laquelle le guide répondit par un signe imperceptible de douleur. En même temps, les femmes avaient échangé à la dérobée des regards de confusion craintive.

— Imaginez-vous, commandant, dit Bruidoux, que ce double fils de lavandière dormait comme un loir sur un tas de paille. Sa maman l'aura oublié dans la bagarre. Je lui ai adressé, tant par gestes qu'autrement, deux ou trois questions de politesse; mais le

petit muscadin paraît étranger aux usages des salons, et il est muet comme un poisson.

Pendant que le sergent parlait, l'enfant avait promené autour de lui des yeux ébahis ; puis, croisant ses bras sur son dos, il dit avec une naïveté parfaitement jouée, si elle l'était : — Oh ! oh ! que voilà de beaux messieurs donc, et de belles dames aussi ! Bonjour, la société. Ah çà, qu'est-ce que vous venez faire dans le pays, vous autres ?

— Mais qu'est-ce que tu y fais toi-même, galopin ? s'écria Bruidoux. Ne va-t-il pas nous demander nos papiers, à présent ?

Tous les doutes que Hervé pouvait conserver encore sur la duplicité dont on usait envers lui s'étaient à peu près évanouis devant les traits bien connus de l'enfant captif; mais le jeune officier, ému de l'angoisse qui se lisait sur les lèvres pâles et contractées de Kado, hésitait à profiter rigoureusement de ses avantages.

— Mon petit ami, dit-il à l'enfant, tu as la mine bien éveillée pour jouer un rôle de niais. Il faut nous dire la vérité, ou ton âge même ne pourra te garantir d'un châtiment sévère. Tu as passé la nuit avec des gens que nous avons plus d'une raison de tenir pour nos ennemis.

— Je crois bien ! murmura Bruidoux ; quand ce ne serait que le ci-devant coup de poing...

— Silence ! sergent, reprit Hervé. Voyons, petit, qui est-ce qui t'a conduit ici?

— C'est la Groac'h, dit l'enfant, la Groac'h de la vallée.

— La Groac'h ! interrompit Bruidoux ; je m'en vais t'en donner, des Groac'h ! Est-ce aussi ta calotine de Groac'h qui a lâché la détente?...

— Citoyen sergent, dit vivement Hervé, finissons-en. Cette tâche n'est pas la nôtre ; nous ne perdrons pas plus de temps à l'interroger : fouillez-le seulement. Cet enfant appartient à la loi ; elle a frappé des têtes plus jeunes, bien qu'il m'en coûte de le rappeler ; mais c'est à quoi auraient dû songer les gens de peu de cœur qui ont sacrifié la pauvre créature.

— Oui ! oui ! dit en riant le petit garçon, allez votre train ! la fée me sauvera bien. — Entre nous, messieurs, je vous dirai que c'est ma femme.

— Et voilà probablement son cadeau de noces, reprit Bruidoux en tirant de la poche du jeune prisonnier une toupie avec sa corde. Tu aurais mieux fait, mon bon homme, de t'en tenir à ce jeu-ci, qui, comme vous savez, citoyens, n'est pas un divertissement de potentat, mais tout simplement une récréation honnête et démocratique. Quand j'avais l'âge de ce marmot, je passais le dimanche et le reste de la semaine avec une citoyenne de ce calibre sous le porche de l'église. C'est

ce qui faisait dire à notre curé que je finirais par où j'avais commencé, c'est à savoir par la corde ; tout ça parce qu'un jour je lui avais planté mon clou dans ses souliers à boucles, histoire de faire plaisir à mon père qui était cordonnier dans notre endroit.

Ce disant, le vieux sergent avait roulé industrieusement la corde autour de la toupie, après quoi il la lança sur le sol, observa un moment ses rapides évolutions avec un sourire paternel ; puis, se baissant soudain, il la cueillit, selon son expression, dans le creux de sa main droite, et continua d'applaudir par une douce hilarité aux rotations infinies de la *citoyenne*.

Cependant les femmes venaient de monter à cheval ; Kado s'étant approché pour tenir l'étrier au commandant Hervé, celui-ci se pencha à l'oreille du Breton, et lui dit à demi-voix : — Vous êtes sévèrement puni de m'avoir trompé, Kado, et je le suis, moi, d'avoir cru à votre bonne foi. — Le vieux garde-chasse tressaillit et répondit, les yeux baissés vers la terre : — Oui, oui, Monsieur, l'épreuve est dure ; elle pouvait être pire si vous l'aviez voulu, je le sais... Vous avez eu pitié de l'enfant... Est-ce que vous emmènerez le pauvre petit gars ?

— Si je faisais mon devoir, Kado, j'emmènerais le père avec le fils.

— L'enfant est bien faible, mon maître... J'aimais à le regarder, car sa défunte mère et lui c'est tout un... On dit qu'Alix me ressemble ; mais le petit, c'est sa mère toute vivante. Il est bien faible, Monsieur ; et s'il y a de la prison au bout de tout cela, de la prison, ou bien...

Le garde-chasse s'interrompit en portant la main à sa gorge, comme s'il eût été suffoqué par la violence de son émotion.

— Maître Kado, reprit Hervé, je n'ai que trop cédé à d'anciens sentiments dont vous autres paraissez faire si peu de cas. Pouvez-vous et voulez-vous m'avouer tout haut, devant ces hommes, ce qui se passe et ce que l'on médite?

Le Breton, après avoir regardé autour de lui avec un air d'indécision douloureuse, leva une main vers le ciel, et dit d'un ton ferme : — L'enfant est entre les mains de Dieu.

— Prenez vos rangs, et en marche ! cria Hervé.

— Commandant, dit Bruidoux, amenant par le collet le fils du garde-chasse, le petit singe ne voulait-il pas jouer des jambes pour aller retrouver son épouse?

— Je le mets sous votre garde, sergent ; vous m'en répondez.

— En ce cas, approche, mon garçon, reprit Bruidoux en saisissant une longue et forte courroie qui

avait servi à attacher des paquets. Il passa un bout de la courroie autour de sa ceinture, lia fortement l'autre bout au corps du jeune captif, et rejoignit, en cet équipage, le détachement, qui descendait la colline des ruines, au milieu des dernières vapeurs du matin.

V

Sire, ne chevauche plus avant;
retourne, car tu es trahi.
(*Ancienne chronique.*)

Ce terrible fardeau de la vie ne semble-t-il pas léger à porter quand, au soleil du matin, sous un ciel profond et pur, on se met en marche, à pied ou à cheval, le long des haies fleuries, ou en vue d'horizons bleuâtres, la poitrine pleine d'un air frais comme la rosée?

Dans ce premier instant de rajeunissement et de bien-être, avec toute la vivacité des organes reposés, on éprouve comme une révélation lumineuse du bienfait de l'existence; on s'étonne de l'avoir méconnu, en contemplant le cadre enchanteur dans lequel Dieu l'a placé; on se réjouit d'être né. Passe un homme qui vous parle du cours de la rente ou des élections, le charme est rompu; la création divine est gâtée.

La sérénité de ces sensations irréfléchies se peignait sur le visage de nos voyageurs. Hervé et le vieux

garde-chasse avaient seuls le front soucieux. Hervé marchait quelques pas en avant, cherchant à mettre un peu d'ordre dans sa conscience émue et dans son esprit tourmenté. Après ce qui s'était passé, il ne pouvait plus lui rester de doute que sur la nature de la perfidie dont il était le jouet. Son droit, son devoir même était de refuser une plus longue protection à celles qui abusaient si clairement de sa bonne foi; chaque pas qu'il faisait le rendait complice d'une trahison inconnue, mais certaine. D'un autre côté, interroger, avec la rigueur d'un juge et d'un ennemi, ces femmes envers qui le liaient des souvenirs si puissants, c'était une tâche pour laquelle il manquait de courage; c'était d'ailleurs ouvrir les yeux aux soldats sur une duplicité dont un de leurs camarades avait péri victime; c'était abandonner sans réserve les émigrées à des lois effrayantes : Andrée elle-même pouvait se trouver enveloppée dans des périls encourus à son insu; c'était enfin livrer des femmes, livrer son propre sang; et Hervé, malgré la sévérité de ses principes, n'était pas assez stoïque pour charger sa mémoire d'un de ces traits que les exagérations passagères d'une politique peuvent vanter, mais que les lois éternelles gravées dans le cœur de l'homme réprouvent et jugent infâmes. Pour échapper à ces anxiétés, Hervé prit la résolution de continuer le voyage jusqu'à

Kergant, espérant qu'une occasion se présenterait de réparer cet oubli momentané de son devoir absolu, et se promettant, en tout cas, de se mettre, aussitôt arrivé, à la disposition du général, en lui avouant franchement ses torts.

Plus libre alors, la pensée de Hervé se reporta sur un objet plus léger, mais à peine moins délicat, c'est-à-dire sur la plume blanche envolée de la fenêtre de mademoiselle de Kergant, et dont le sens précis était difficile à pénétrer. Et d'abord la plume était-elle bien celle de Bellah? Un prompt regard de Hervé l'assura que le feutre élégant de la jeune fille n'était plus orné de son panache. Cela semblait décisif; mais en même temps il put reconnaître, et ce fut avec ennui, que le chapeau de la petite Andrée avait également perdu sa flottante parure, ce qui remettait tout en question. Andrée, qui était aux aguets depuis le moment du départ, n'avait eu garde de laisser passer, sans le remarquer, le double regard de son frère. Elle donna aussitôt un coup de cravache à son cheval, qui vint toucher celui du jeune homme : — Eh bien! mon frère, dit-elle, voilà une matinée délicieuse... Vous avez là un singulier chapeau, commandant!

A ce mot de chapeau, Hervé qui se méfiait déjà passablement de sa petite sœur, sentit croître son trouble et se mit à siffloter, en gourmandant son cheval,

pour avoir un prétexte de ne pas répondre ; mais Andrée n'était point femme à se laisser dépister si aisément : — Commandant, reprit-elle, vous avez un singulier chapeau. Un singulier chapeau vous avez, commandant.

— Et en quoi singulier ? dit enfin Hervé, voyant qu'on ne pouvait l'éviter.

— En quoi ? mais il me paraît plat, ce chapeau... Pourquoi n'y mettez-vous pas un panache ?

Panache était de tous les mots de la langue celui qui était le mieux fait en cet instant pour importuner Hervé. — Panache ! répéta-t-il machinalement et à demi-voix.

— Panache, dit Andrée en dansant sur sa selle.

— Avez-vous bien dormi cette nuit ? demanda Hervé.

— Mais pas mal, pas mal, commandant, si ce n'est que j'ai eu un panache, je veux dire un rêve, de toutes couleurs, autrement dit panaché.

— Sur quel panache avez-vous marché ce matin, petite sœur ? Et, à propos, qu'avez-vous fait du vôtre ?

— Comment ! est-ce que je ne l'ai plus ? Ah ! mon Dieu ! j'oubliais que le vent l'avait emporté cette nuit.

— Et le vent, à ce qu'il paraît, n'a pas eu plus d'égards pour votre amie ?

— Ah ! ah ! s'écria en riant la jeune fille, nous y voilà ! Non, le vent n'en a emporté qu'un ; mais lo-

quel? C'est précisément, citoyen, ce que j'ai promis de ne pas vous dire, parce que, si je vous le disais, vous seriez trop heureux, et c'est pourquoi, bref, je ne vous le dis pas.. — En achevant ces mots, Andrée fit faire une volte à son cheval, et retourna au petit galop vers ses compagnes.

Pendant que le commandant Hervé oubliait dans des méditations plus heureuses les chagrins de son équivoque situation, le lieutenant Francis étudiait du coin de l'œil, avec une complaisance peu dissimulée, les traits et les façons de la charmante sœur de son ami. Le jeune garçon semblait trouver dans cette étude un intérêt si particulier, et s'y livrait d'ailleurs avec une telle assiduité, que mademoiselle de Pelven n'eût pu manquer d'y prendre garde, quand elle n'eût pas été douée d'une merveilleuse vivacité de perception. Il est rare qu'une femme se sache mauvais gré d'attirer l'attention d'un homme d'un maintien convenable, et tout aussi rare qu'elle sache mauvais gré à l'homme qui la juge digne de cette attention. On peut ajouter que si l'observateur se trouve classé, pour quelque raison de politique ou de coterie, parmi les ennemis de la dame, cette circonstance a pour effet ordinaire de prêter au régal une saveur plus piquante. La svelte tournure de Francis, sa mine turbulente, la coquetterie d'adolescent qui retroussait sa moustache nais-

sante et plantait son chapeau de côté sur sa tête bouclée, lui composaient une vraie physionomie de page à la fois naïve, impudente et gracieuse. Mademoiselle Andrée n'avait donc aucune bonne raison pour se formaliser outre mesure de ce qui lui arrivait. Seulement, comme toute jeune fille qui se sent observée avec une curiosité spéciale, tantôt elle demeurait plus silencieuse et plus calme que de coutume; tantôt, fort au contraire, elle paraissait possédée d'un démon loquace et mobile, qui communiquait à sa langue et à toute sa personne une activité prodigieuse. Francis, qui croyait déjà être amoureux depuis plusieurs siècles, jugea qu'il passerait pour un sot s'il ne se déclarait pas sans retard d'une manière significative. Il éperonna tout à coup son cheval, passa et repassa devant Hervé comme pour exercer sa monture, disparut une minute dans un fourré, et revint au galop, en cachant avec précaution un petit bouquet de primevères, de jonquilles et de fleurs de bruyères, sur lesquelles il avait entendu Andrée s'extasier un instant auparavant. Par bonheur, Andrée précédait alors la chanoinesse de quelques pas; Francis s'arrêta brusquement devant elle : — Mademoiselle, lui dit-il en lui présentant son bouquet, c'est de la part de votre frère.

Le mensonge était flagrant. Si Andrée eût seulement eu le temps de prévoir l'événement et d'y réfléchir,

le jeune homme était perdu; mais l'ignorance du danger et la témérité admirable qu'elle donne aux amoureux de l'âge de Francis leur assurent le bénéfice souvent considérable de la surprise. Andrée, ne sachant trop ce qu'elle faisait, prit les fleurs et s'inclina en balbutiant un remerciment.

On pense bien qu'une telle scène n'était point de celles que la chanoinesse pouvait contempler d'un œil insoucieux. Elle prit aussitôt un trot saccadé qui sema l'air sur son passage d'un nuage de poudre parfumée, de sorte qu'on eût pu la suivre à la trace comme une déesse antique; et, fixant sur le visage ému d'Andrée des yeux où s'annonçait un orage : — Qu'est-ce ? dit-elle : que vous chantait ce troubadour patriote ?

— Il me priait, Madame, reprit Andrée, de vous offrir ce bouquet, n'osant le faire lui-même à cause du respect que lui inspire votre physionomie... Comment disait-il ?... altière... oui, altière... extraordinairement altière.

Pendant ce discours, les fleurs avaient passé de la main fine et rose d'Andrée dans la paume flétrie de la chanoinesse. Francis enfonça ses éperons avec force dans le ventre de son cheval, qui rua, se cabra et faillit le désarçonner.

— Hé ! m'sieu ! jeune homme ! dit la vieille dame :

comment appelle-t-on ces gens-là? mon ami! lieutenant!

— Citoyen, Madame, dit Andrée.

— M'sieu le citoyen! cria la chanoinesse; puis, voyant de plus près les traits agréables du jeune officier, qui s'était enfin rapproché : Mon enfant, reprit-elle, où avez-vous appris à avoir du respect pour les femmes?

— Chez ma mère, Madame, répondit sèchement Francis.

— C'est bien dit, répliqua la chanoinesse, et je garde votre bouquet. Vous vous êtes égaré de bonne heure dans une triste route, mon enfant.

— Triste, non, Madame, dit le jeune garçon en souriant, puisque j'ai l'honneur de vous y rencontrer.

— Voilà du singulier! reprit madame de Kergant. Et comment se fait-il qu'un jeune homme bien né, comme vous paraissez l'être, se soit voué au service de ces malappris féroces, de ces rustauds sanguinaires.....

— De la Convention nationale! interrompit Francis. Madame, j'aime naturellement la bataille, et naturellement aussi j'aime mieux batailler pour mon pays que pour l'étranger.

— Malheureux enfant! s'écria la chanoinesse, on vous a faussé le jugement par de grands mots dont

vous ne pouviez comprendre le sens ; mais comment votre mère, puisque vous en parliez... ?

— J'en parlais ; mais n'en parlons plus, Madame, je vous prie, dit vivement Francis. En même temps ses paupières, frangées de longs cils comme celles d'une femme, s'abaissèrent avec hâte comme pour arrêter deux larmes qui avaient jailli sur ses joues.

Un instant de silence suivi cette expression involontaire d'une douleur mystérieuse. Puis Andrée, reprenant tout à coup la parole avec une insouciance apparente que démentait l'humidité de ses yeux : — Voyons, ma tante, dit-elle, est-ce que cela sent quelque chose, ces jonquilles ! Et tout en parlant, la petite fille enlevait des mains de la chanoinesse deux ou trois fleurs, qu'elle eut soin de garder après les avoir respirées. Francis répondit à ce procédé par un regard dont la tendre reconnaissance couvrit de rougeur le front de sa délicate consolatrice. En cet endroit, une nouvelle disposition du terrain força le jeune officier à se séparer des deux dames, et Andrée n'en fut pas fâchée.

Le pays que traversait le détachement avait peu à peu changé d'aspect. La vue n'était plus attristée par l'âpre nudité des cimes ; l'horizon se rétrécissait : les chemins se régularisaient entre des haies vives, exhaussées comme des retranchements naturels et soutenues à des intervalles rapprochés par de gros arbres char-

gés de feuilles; ces haies servaient de clôture à des champs ou à des prairies plantés de pommiers aux fleurs blanches et roses. Au bruit des chevaux, de grands bœufs avançaient à travers les taillis leurs têtes méditatives et contemplaient les voyageurs d'un air abstrait. Çà et là apparaissaient parmi les arbres de basses chaumières, revêtues d'une enveloppe de lichens et de mousse. Les chênes des haies et les pommiers des champs, se rapprochant et se massant à une certaine distance, semblaient couvrir toute la campagne d'une épaisse forêt, au milieu de laquelle la pointe frêle des clochers indiquait de temps en temps la place d'un village.

Mais les sentiments de paix et de bonheur qu'éveillait ce paysage champêtre cédaient aux souvenirs récents et désastreux marqués presque à chaque pas par des ruines, des débris incendiés, ou de longs tertres tumulaires. La vivace nature de ce sol s'empressait en vain, comme par une pudeur maternelle, de recouvrir de fleurs et de douces images les traces des crimes et des malheurs des hommes: les champs étaient en friche ; ceux qui auraient dû les cultiver engraissaient de leurs dépouilles les sillons inutiles. De temps à autre, les voyageurs entendaient un sanglot ou le sourd murmure d'une voix derrière un buisson; ils apercevaient des femmes ou des enfants agenouillés et priant, effi-

gies vivantes, sur des tombeaux ignorés. Des troncs d'arbres rompus, des branches hachées, des trouées sinistres dans les haies, les empreintes encore fraîches de piétinements désespérés, la couleur étrange de la boue des fossés, dénonçaient de place en place le théâtre d'un de ces combats où la gloire du vainqueur, quel qu'il fût, se perdait dans la faute du fratricide.

— Il faut avouer, commandant, dit tout à coup Francis, rompant le silence sous lequel il avait dissimulé jusque-là, comme tout le reste de la troupe, les pensées que soulevaient les tristes vestiges, il faut avouer que la guerre civile est une détestable horreur.

— Dites la guerre, Francis, civile ou non. Pensez-vous que ce qui est un malheur ici n'en soit pas un là ? Le crime, s'il y a crime, s'arrête-t-il juste au poteau qui marque nos frontières ? Croyez-vous que les douleurs et les malédictions soient moins amères ou moins légitimes, parce qu'elles s'expriment dans une langue qui n'est pas la vôtre ? Il faut des siècles à l'esprit humain pour généraliser l'idée la plus simple ; il ne conçoit les vérités que peu à peu, et il n'en saisit d'abord que les détails qui le touchent de plus près. On commence à appeler le duel d'homme à homme un absurde préjugé, et le duel de peuple à peuple, qui n'est qu'une application en grand du même principe, est regardé comme raisonnable. Qu'appelons-nous guerre

civile, nous, fils de cette philosophie chrétienne aux yeux de qui l'humanité n'est qu'une famille? Si la terre n'est qu'une partie commune, dont tous les hommes sont citoyens, toute guerre est une guerre civile, toute guerre est une barbare extravagance.

— Et vous êtes soldat? dit Francis en regardant Hervé avec un peu de surprise.

— Le moment où une vérité se fait jour n'est pas celui où elle est applicable, répondit le jeune commandant. On peut penser autrement que son temps, mais il faut agir comme lui.

— Mais au moins, monsieur Hervé, cette épouvantable guerre intestine est finie?

— Oui, pour quelques jours, pour quelques heures peut-être, répondit Hervé avec mélancolie.

Il n'est pas inutile de dire ici sur quelle apparence se fondait cette opinion du jeune commandant, qui était partagée secrètement par les chefs des deux partis, et que l'événement était si près de justifier. Les traités de la Jaunaye, de la Mabilaye et de Saint-Florent, signés successivement par Charette, par Cormatin et par Stofflet, semblaient, il est vrai, avoir embrassé dans la pacification tous les pays insurgés, l'Anjou, la Bretagne et la haute Vendée; mais les représentants et les généraux républicains connaissaient trop bien les intrigues persévérantes des agences royalistes de

Paris et de Londres, pour avoir eu, en proposant cet armistice, un autre but que d'augmenter les divisions dans les rangs des rebelles et de détacher les paysans de la guerre par l'habitude, reprise peu à peu, de leurs paisibles travaux. D'un autre côté, l'excès même des avantages faits aux royalistes dans les clauses patentes ou secrètes de ces traités aurait suffi à éveiller la méfiance des chefs de ce parti, quand même ils auraient apporté aux conférences une sincérité que les documents les moins cachés de l'histoire ne permettent pas de leur supposer. L'amnistie avait pu sans doute être proposée et acceptée avec une bonne foi réciproque ; mais il n'en pouvait être de même des articles qui, organisant en gardes territoriales, sous le commandement des généraux royalistes, les Vendéens et les chouans les mieux aguerris, laissaient subsister un État dans l'État, un foyer permanent de rébellion au sein de la république. Il n'en pouvait être de même surtout de ces concessions secrètes et inouïes, parmi lesquelles on comptait l'engagement de rendre le jeune Louis XVII aux chefs armés en son nom, et dont l'authenticité n'a pu être accréditée que par un témoignage impérial. La crédulité des diplomates vendéens en face de ces invraisemblances politiques ne se concevrait pas, si l'on ne savait que, tout en feignant de les prendre au mot, ils prouvaient par leurs menées

qu'ils en appréciaient exactement la valeur. Cette paix enfin n'était, au moins dans la conviction de ceux qui l'avaient conclue, qu'une suspension d'armes dans laquelle chacun des deux partis avait cru également trouver son intérêt. Toutefois il est permis de penser que quelques chefs royalistes avaient pu regarder comme sérieuses les obligations les plus incroyables de ces traités volontairement suspects.

Il était nécessaire de rappeler ce détail de l'histoire du temps pour faire comprendre la suite de ce récit mais on ne voudra pas conclure de cette digression superficielle que ce roman ait la moindre prétention historique : c'est un titre qu'il ne peut soutenir d'aucune façon, et qui nous engagerait bien au delà de nos connaissances et de nos forces. Un conte doit s'efforcer sans doute de ne pas choquer d'une manière inconvenante les vraisemblances de l'époque et des mœurs dont il affiche les couleurs ; mais sa frivolité avouée nous paraît le dispenser d'un scrupule plus sérieux.

La caravane fit halte dans un village, et prit une heure de repos tout en dînant ; puis le voyage continua jusqu'au soir, sans autre incident que la rencontre de quelques cantonnements républicains, avec lesquels on échangeait un mot d'ordre. Le crépuscule commençait à accuser plus nettement sur le ciel les contours des horizons, quand le timide Colibri adressa

cette question au circonspect Bruidoux : — Suis-je dans mon tort, sergent, quand je me figure que l'Amérique est un pays où la plupart des hommes sont des singes ?

Le sergent haussa les épaules par un brusque mouvement dont le contre-coup fit tressaillir le petit captif à cheveux longs qu'il traînait à sa remorque. — Marche donc, jeune houspin ! dit Bruidoux. — Je te dirai d'abord, Colibri, et par forme de préambule, que ce petit fédéraliste commence à me scier le dos d'une façon bizarre. Quant à l'idée que tu te formes de l'Amérique et de ses habitants, que tu prends pour des singes, elle te ferait prendre toi-même pour un âne dans toute société distinguée... Marcheras-tu, moitié de coquin ? Avise-toi de tirer encore sur la corde, et tu vas connaître la configuration de mon pied... Il n'y a pas de singes, Colibri : c'est une bête inventée par les prêtres et par les tyrans pour humilier l'homme libre. L'Amérique, Colibri... — Tu tires sur la corde, gamin ! apprête tes flûtes... je vais en jouer !... L'Amérique, mon garçon, est précisément faite comme je te le disais.. Hue ? dia ! petit Cobourg... Et tu pourras en causer maintenant avec aisance et... Très-bien, mon poulet ! tu ne pèses pas une plume à cette heure... Avec aisance et facilité, Colibri, mon ami..... Hé ! vingt mille calottes ! où est le fils du

chouan ? Mort du diable ! il a coupé la corde ! Arrêtez ! arrêtez le prisonnier !... Dans le champ, à droite !

L'enfant venait, en effet, de profiter des premières ombres du soir pour accomplir une évasion dont il avait sans doute trouvé les moyens à la halte du dîner. Il courait alors à perte d'haleine dans un champ labouré, que l'étroite douve d'un fossé séparait du chemin. Bruidoux enjamba la douve et s'élança sur les pas du fugitif : les soldats le suivirent en poussant de grands cris ; mais ils n'étaient pas au milieu du champ, que l'enfant avait escaladé la haie qui en barrait l'autre extrémité, et qui était contiguë à un bois épais. Il se retourna quand il se vit maître de cette position, et fit un signe de la main, comme s'il voulait parler. Une dizaine de fusils s'abaissèrent dans la direction du petit gars. — Qu'est-ce que c'est ? s'écria Bruidoux d'une voix haletante, le premier qui fait feu, je le crosse ! Est-ce que nous avons des tueurs d'enfants ici ? Parle, mon bijou.

— Ayez bien soin de ma toupie, cria le captif envolé. Puis il sauta dans le bois et disparut.

— Eh bien, dit Bruidoux en regagnant le chemin au milieu des rires mal contenus de ses camarades, ne vous gênez pas, mes enfants. Est-ce que personne ne viendra me chatouiller un peu le dessous du nez !... Ta toupie, petit clampin ! ajouta le vieux sergent entre

ses dents. Que je vive assez pour te retrouver avec de la barbe au menton; et si je ne te la fais pas avaler, ta toupie, avec la corde et le clou, et la chèvre et le chou...

— Eh bien, sergent, interrompit Hervé, dissimulant à peine la satisfaction qu'il éprouvait du résultat de l'aventure, vous voilà donc passé aux royalistes!

— Ma foi, citoyen commandant, répondit Bruidoux avec un peu d'humeur, si vous voulez dire qu'il fallait laisser fusiller le mioche, qu'on me loge cinq billes dans la tête et n'en parlons plus. Ce n'est pas ma manière de voir.

— Ni la mienne, vieux Bruidoux, dit Hervé. Je sais ce que vous valez en face d'un homme. Quant aux femmes et aux enfants, laissons-les aux geôliers et aux bourreaux qui déshonorent la république.

Le brave sergent, complétement réhabilité aux yeux de ses inférieurs par les paroles du jeune commandant, détacha la courroie inutile qui ceignait ses reins, et s'en servit pour informer les plus rieurs de la troupe qu'il n'avait pas oublié leurs indiscrètes gaietés. Il fut interrompu dans cette récréation par le garde-chasse Kado, qui lui tendit sa gourde avec cordialité en lui disant :

— Nous ne pensons peut-être pas de même sur bien des choses, camarade; mais tout ce que je pos-

sède est au service de l'homme qui a de la pitié dans le cœur pour les créatures faibles.

Le sergent parut surpris plus que fâché de cette ouverture ; il se recueillit un instant en accolant la gourde jusqu'à ce qu'il se sentît près d'être suffoqué. La rendant alors au Breton : — Tous les braves, dit-il gravement, ont les mêmes idées sur certains articles.

On avait repris la marche, et, sous l'influence de la fatigue et de la nuit, le silence se fut bientôt rétabli dans les rangs de la colonne. Hervé, ayant remarqué plus d'une fois qu'Andrée chancelait sur sa selle, comme si elle ne résistait qu'avec peine au sommeil, s'était placé à ses côtés et s'y maintenait avec sollicitude. La jeune fille, sous cette protection, s'abandonna avec une confiance naïve à un assoupissement que berçait l'allure tranquille de son cheval. Elle ne se réveilla qu'aux sons distincts, quoique éloignés encore, d'une petite cloche qui tintait onze heures. Andrée l'écouta attentivement, et, poussant soudain un cri de joie : — A moi, Bellah ! dit-elle, c'est notre Kergant ! c'est la cloche de la chapelle ! Pardon, mon frère... je vais devant ; vous permettez ?... Et, sans attendre la réponse, la gracieuse enfant s'élança au galop dans une large et sombre avenue, au bout de laquelle étincelaient entre les arbres des lumières pareilles à des vers luisants dans l'herbe.

Le manoir seigneurial de Kergant était une construction d'un aspect austère et presque claustral. Il présentait la forme d'un triangle à peu près régulier, dont chaque côté était fermé par une haute tourelle à toit pointu. Les fondements plongeaient dans des fossés pleins d'eau; mais un pont permanent remplaçait le pont-levis et donnait accès sous la porte principale. La petite chapelle dont la cloche venait de retentir s'élevait, à droite du château, sur un monticule dont les pentes étaient tapissées de gazon. Plusieurs bâtiments, servant de fermes et d'écuries, contribuaient avec la chapelle à encadrer l'espace qui s'étendait devant la façade du manoir et qui tenait lieu de cour. Au milieu de cet espace, des domestiques portant des flambeaux écoutaient avec respect les ordres que leur donnait un homme dont l'âge avait blanchi les cheveux sans pouvoir fléchir sa haute taille, sans détendre les muscles de son mâle et rigide visage. Le marquis de Kergant était vêtu uniformément de noir; il avait le bras enveloppé d'un crêpe, et un pareil symbole de deuil était attaché à la poignée du couteau de chasse qui pendait à son côté. Andrée et Bellah descendirent de cheval en même temps, et le marquis les serra toutes deux à la fois sur son cœur. La chanoinesse s'approcha ensuite et se jeta dans les bras de son frère, puis elle lui parla un instant à voix basse. Le vieux

seigneur s'avança alors vers la soubrette écossaise et lui montra le château de la main en s'inclinant avec une politesse cérémonieuse. La fille des Mac-Grégor prit le bras de la chanoinesse et se dirigea vers l'entrée du château. — Suivez-les, mes filles, dit le marquis; vous devez être mortes de fatigues!

— Pardon, mon père, interrompit Andrée d'un ton suppliant, mais nous ne sommes pas venues seules; il y a quelqu'un... mon Dieu !... quelqu'un...

— Allez, mon enfant, reprit le marquis. La chambre de votre frère est prête.

Andrée porta vivement à ses lèvres la main de son père adoptif, la mouilla de ses larmes et se retira avec son amie. M. de Kergant suivit les jeunes filles jusqu'au pont qui était jeté sur les fossés. Là il s'arrêta, fit ranger ses gens derrière lui et attendit.

En ce moment, le détachement républicain entrait dans la cour du château. Hervé mit pied à terre et s'avança vers le marquis avec une émotion dont il avait peine à se rendre maître. Francis et les soldats l'accompagnaient à une petite distance. Arrivé devant la porte, il se découvrit et salua profondément le vieillard.

— Monsieur, dit le marquis de Kergant en lui rendant son salut, recevez mes remercîments.

— Je souhaite, monsieur, répliqua Hervé, qu'ils me

soient adressés d'aussi bon cœur que je voudrais les mériter.

— Soyez sûr, citoyen commandant, puisque c'est votre titre, reprit le marquis, que je ne suis pas de ceux dont la bouche dit oui quand le cœur dit non. Permettez-moi d'offrir au comte de Pelven l'hospitalité pour la nuit.

Hervé fut surpris et offensé de l'accent amer et hautain qui marquait ces paroles.

— Monsieur, dit-il, j'ai à vous demander la même faveur pour mon lieutenant et pour mes soldats.

— Et ces messieurs sauront la prendre, n'est-ce pas, en cas de refus?

— De grâce, monsieur...

— C'est au reste, interrompit le marquis en haussant le ton, ce que je suis curieux de voir. J'ai fait serment de ne jamais laisser pénétrer sous mon toit, moi vivant, aucun des égorgeurs de votre prétendue république, et c'est assez que je manque à mon serment pour le fils de votre père.

A cette déclaration provocante, un murmure de colère éclata dans les rangs des grenadiers. Hervé leur imposa silence de la main, et se retournant vers le marquis :

— Et puis-je vous demander, monsieur, dit-il, si vous avez fait ce serment le jour même où vous avez

signé un traité avec nos représentants et accepté l'amnistie de notre prétendue république ?

— Non ! s'écria avec force M. de Kergant ; mais je l'ai fait le jour où vous avez teint vos drapeaux dans le sang de votre roi, et je l'ai renouvelé le jour où j'ai su l'état qu'on devait faire de votre parole, — hier même, en apprenant que vous aviez lâchement étouffé dans sa prison le fils du martyr ! Il n'y a plus de traité, il n'y a plus de paix. Assez. Entrez, citoyen Hervé, et ne craignez rien ; mais ne m'en demandez pas plus.

— Vous ne pouvez sérieusement me croire capable de subir une pareille hospitalité, dit Hervé avec un sourire dont la tranquille politesse fit monter la rougeur au front du vieux gentilhomme. Puisque je suis sur une terre ennemie, je sais comment un soldat y passe la nuit. Venez, mes enfants, nous bivouaquerons ensemble.

Les grenadiers répondirent par une acclamation et suivirent le jeune homme, qui s'éloignait du château à pas précipités. — Mon commandant, dit Bruidoux, il ne serait pas si fier s'il n'avait dans ses caves quelques douzaines de chouans. C'est égal, dites-un mot, et nous verrons qui couchera dehors cette nuit.

— Non, répondit Hervé ; ils diraient encore que nous violons les traités. Je ne suis pas fâché d'ailleurs de la réception ; elle m'épargne... Mais qui donc nous

suit là ? Ah ! c'est vous, Kado ? Eh bien, mon ami, faites-moi un plaisir : prenez soin de nos chevaux. Je suppose que les pauvres bêtes ne sont pas comprises dans le serment.

— Cela sera fait, monsieur. Ne voulez-vous rien de plus ?

— Ces braves gens ont le ventre creux, mon bon Kado. Allez jusqu'au village, apportez-leur à souper. Vous nous retrouverez sur la lande aux Pierres. Voici ma bourse.

— Mais, monsieur Hervé...

— Prenez ma bourse, vous dis-je, et, sur votre vie, payez tout, quand vous devriez mettre de l'argent dans la main de ce vieillard.

VI

> Ta voix m'est agréable, enfant de la nuit:
> Car les fantômes n'effraient point mon âme.
> Ta voix est charmante à mon cœur.
> (*Chants ossianiques*)

Guidé par les souvenirs encore vivants de son enfance, le commandant Hervé entra avec sa troupe dans un dédale de sentiers qui les conduisit, après quelques minutes de marche, au pied d'une lande escarpée et déserte. A part quelques touffes d'ajoncs, l'unique végétation qui germât sur le sol ingrat de cette montagne était une herbe fine et rase comme de la mousse, qui la recouvrait depuis la base jusqu'au sommet, et sur laquelle le pied avait peine à se fixer. Du reste, on n'apercevait ni un roc ni même le plus petit caillou qui pût justifier le nom de la lande aux Pierres que lui avait donné Hervé. Les soldats s'arrêtèrent, hésitant à gravir cette aride pente tristement balayée par le vent de la nuit, et qui semblait, de tous les lieux du monde, le moins propre à leur prêter un abri.

— Patience, mes amis, dit le jeune homme, je vous ménage une surprise là-haut. Les soldats montèrent alors résolument par le premier chemin qui se présenta. Hervé les suivait, quand les sons d'une voix haletante qui l'appelait par son nom l'arrêtèrent soudain. — C'est votre sœur, dit Francis... — Oui, oui, cela devait être, murmura Hervé. Conduisez-les, mon ami ; je vous rejoindrai bientôt. — Le jeune lieutenant s'éloigna, et, au même instant, Andrée tombait éperdue et hors d'haleine dans les bras de son frère.

— Voyons, mon enfant, voyons, dit Hervé, nous devions nous y attendre. Pas d'attendrissement, je vous en prie.

Andrée releva la tête pour répondre, mais une explosion de douleur la rejeta suffoquée et palpitante sur la poitrine du jeune homme. — Pauvre petite ! allons, un peu de courage, murmura Hervé. — Puis, dressant vers le ciel, par un geste subit de désespoir, son front contracté, tandis qu'Andrée continuait de sangloter comme si son cœur était près de se briser sur le cœur de son frère : — O Dieu! dit-il, mon Dieu! elle prie pour la paix ! Écoutez-la ! elle vous conjure pour la fin de nos discordes. Dieu de bonté, exaucez-la !

— Emmène-moi, emmène-moi d'ici ! s'écria Andrée.

Hervé la fit asseoir près de lui et lui prit la main :

— T'emmener, chère enfant ? Où ? Dans un camp ? dans une prison ?

— N'importe, mon frère ; je ne puis rester sous un toit, d'où l'on vous a repoussé avec insulte.

— Mais vous vous trompez ; on m'a simplement traité en ennemi, comme je le suis en effet. Il est naturel que le bruit, vrai ou faux, de la mort du jeune prétendant ait exaspéré M. de Kergant jusqu'à lui faire oublier toute dignité.

— Vous ne voulez pas m'emmener, Hervé ? dit Andrée d'une voix tendre comme une caresse.

— Tant que je n'ai pas un asile sûr et honorable à vous offrir, mon enfant, je dois vous laisser dans celui que notre père vous a choisi. — Hervé se leva en achevant ces mots. — Il faut nous séparer, ajouta-t-il ; je ne veux pas laisser le temps à nos soldats de concevoir la pensée que je les abandonne.

— Nous séparer ! répéta Andrée.... Ne nous sommes-nous revus que pour nous séparer sitôt et de cette manière?...

— Je vous promets, Andrée, de ne point partir demain sans vous avoir revue.

Andrée lui fit répéter cette promesse ; et Hervé, après l'avoir serrée sur son cœur, se détourna brusquement et se mit à gravir la lande en courant.

La pente de la lande était trop roide et l'herbe qui la recouvrait trop glissante pour qu'il fût prudent de l'escalader en ligne droite. Même dans les agiles excursions de son enfance, Hervé avait coutume de suivre, pour arriver sur le haut, un petit sentier dont les détours couraient entre d'étroites gorges d'un plateau à un autre; mais les obstacles et les périls qui arrêtent le voyageur de sang-froid sont ignorés ou dédaignés de celui qu'agitent de violents sentiments ou de fortes préoccupations d'esprit ; ils lui offrent même l'avantage d'une âpre distraction, qui, réveillant l'inquiétude des instincts naturels, donne à l'âme l'illusion momentanée du repos par la différence du tourment. Hervé, le cœur torturé, s'était élancé avec frénésie sur la rampe la plus âpre de la colline; vers le milieu de son ascension, ses pieds ne pouvant plus mordre sur l'herbe desséchée, il se mit à genoux et continua de monter en rampant, contraint souvent, pour ne pas rouler au bas de la lande, de saisir des touffes d'ajoncs épineux qui ensanglantaient ses mains. Francis, attiré sur le revers de la croupe par le bruit de l'escalade et par la respiration haletante d'Hervé, s'imagina que son ami était en butte à une poursuite acharnée : — Courage ! cria-t-il, vous êtes arrivé... Avons-nous encore des lavandières ? Au nom du ciel, qu'y a-t-il ? — Il n'y a rien, si ce n'est que j'en perdrai l'esprit, je crois,

dit Hervé en tombant épuisé, et le front ruisselant de sueur, aux pieds du lieutenant.

Le sommet de la lande formait un vaste plateau uni comme une pelouse, et dont les bords s'affaissaient doucement vers des pentes abruptes ; son aspect singulièrement sauvage n'avait d'autres bornes qu'un ciel orageux, où la lumière intermittente de la lune échancrait les nuages en bizarres déchirures. Vers le centre du plateau, un large espace était semé de blocs de pierre, qui de loin ne présentaient à l'œil qu'un chaos confus pareil aux énormes éclats d'une carrière granitique ; mais, en s'approchant, on reconnaissait qu'un certain ordre mystérieux présidait à l'irrégularité de ces entassements. Ces pierres étaient de toutes formes et de toutes dimensions ; les unes se dressaient isolément comme des aiguilles colossales, ou s'alignaient symétriquement sur de longues lignes parallèles, comme des processions de fantômes pétrifiés dans leurs manteaux grisâtres ; d'autres étaient superposées, imitant grossièrement une table longue et étroite montée sur un pied unique ; un grand nombre reposaient horizontalement sur deux assises, par ce principe élémentaire d'architecture que les enfants mettent en pratique dans la base de leurs châteaux de cartes. Enfin, le même principe avait combiné des séries de blocs massifs et de pierres plates, de manière à

former des galeries basses et couvertes qui étaient closes à l'une de leurs extrémités. Là semblait s'être arrêté, comme au point culminant de l'art, l'édificateur inconnu de ces informes monuments.

Les soldats s'étaient groupés avec curiosité autour des débris; aucune pointe de rocher ne perçait la surface de la lande; aucune excoriation du sol n'indiquait la place d'où avaient été tirés ces matériaux gigantesques. Il fallait donc qu'ils eussent été transportés sur cette cime du fond des vallées. Par quels moyens et dans quel but ? C'était une question contre laquelle venaient se briser la sagacité et l'expérience de Bruidoux lui-même. Toutefois, un des axiomes favoris du sergent était qu'un chef militaire ne doit jamais se mettre dans le cas d'être taxé d'ignorance par ses subalternes. Aussi ne se fit-il aucun scrupule de certifier hautement à Colibri que, dans un temps assez reculé, le fils d'un certain aristocrate de géant s'était amusé à placer ces cailloux les uns sur les autres, au lieu d'aller tranquillement à l'école, comme c'était son devoir; car, ajouta le sergent, on doit obéir à son père, quand ce père serait un ogre, et le fils de Pitt et Cobourg lui-même doit obéir à Pitt et Cobourg, si étrange que cela puisse paraître.

Ces moralités furent interrompues par l'arrivée de Kado, qui chassait devant lui un petit cheval accablé

sous une provision de vivres et de bois sec, à laquelle les soldats firent aussitôt leurs politesses. Le vieux garde-chasse leur offrit son aide pour allumer du feu, échangea une poignée de main avec le sergent, et se retira en promettant à Hervé et à Francis de leur amener leurs montures au bas de la lande, le lendemain dès la pointe du jour.

Après le souper, les grenadiers se choisirent leurs couches à l'abri des voûtes druidiques, et chacun s'endormit en paix sous ces pierres où la rouille des siècles recouvrait une rouille de sang humain. Francis lui-même céda tout doucement au sommeil à l'entrée d'une de ces grossières galeries dont nous avons parlé, pendant que Hervé lui contait qu'il avait vu autrefois des vieillards prier traditionnellement sur ces reliques du culte de leurs ancêtres. Le jeune commandant sourit en voyant qu'il avait perdu son public ; il arrangea avec un soin paternel les plis du manteau que Francis avait laissé ouvert dans la surprise de son sommeil, et s'éloigna en donnant un soupir de regret à l'âge où les paupières se ferment par ces enchantements imprévus.

Après avoir fait quelques pas autour de l'enceinte autrefois sacrée, Hervé s'assit sur une des tables qui s'élevaient çà et là. Ce lieu gardait encore dans la mémoire des habitants du pays un vague reflet de son ca-

ractère antique. L'incertitude de la crainte ou du respect tantôt les éloignait de la lande comme d'une place maudite, tantôt les prosternait, les douces prières de l'Évangile sur les lèvres, au pied de ces autels impitoyables. Ce sentiment de curiosité superstitieuse qui a tant de pouvoir sur l'enfance, et dont l'esprit de l'homme ne s'affranchit jamais tout à fait, avait marqué ce lieu parmi les souvenirs les plus vifs des premières années de Hervé. Tout enfant, l'esprit imbu des légendes du coin du feu, il avait été attiré sur la lande aux Pierres par cette volupté de la peur que nous recherchons comme les émanations enivrantes de certains poisons dont une trop forte dose nous devient mortelle. Il se souvenait de s'être engagé un soir sous la sombre voûte d'une galerie ouverte ; comme la nuit était tombée sans qu'il fût rentré au château, on se mit en quête et on le trouva évanoui au milieu de la galerie, comme s'il eût rencontré tout à coup, face à face, l'horreur du Dieu que les anciens prêtres allaient chercher en rampant au fond de ces temples, faits comme des repaires.

La jeune Bellah, dont le naturel songeur et le penchant d'esprit devaient être vivement sollicités par l'attrait de ce site romanesque, accompagnait souvent Hervé sur la montagne druidique. Quand la nuit venait peupler d'ombres douteuses cette morne cité de

pierres, la jeune fille alarmée faisait appel à l'âge et à l'expérience de son frère adoptif, et ce charme de la protection donnée et reçue avait été pour eux comme le pressentiment d'une affection plus tendre et le premier anneau d'une chaîne plus étroite. C'était là que leurs jeunes imaginations aimaient à évoquer les traditions gracieuses ou terribles de la contrée natale, tantôt réveillant sur la mousse des cavernes les danseuses de minuit, tantôt recherchant dans les sinistres ouvertures des autels la trace des rites sanguinaires. C'était là enfin que les deux enfants avaient éprouvé les premières palpitations d'un danger partagé, les premières joies d'un échange de rêves et d'illusions. Ces souvenirs se pressaient dans la tête de Hervé : exténué de fatigue et ne pouvant dormir, il s'était à demi couché sur la table de pierre, dans l'attitude d'une statue penchée sur un tombeau, et il regardait passer ses jeunes années. Tout à coup il tressaillit : au milieu des quartiers du roc, la forme blanche d'une femme s'abaissant et s'élevant sans bruit semblait glisser d'une pierre à l'autre et s'avancer vers lui. Hervé se leva brusquement, en portant la main à son front, avec l'émotion violente d'un homme qui doute de sa raison ; mais déjà la blanche apparition le touchait, et il reconnutBellah.

— Vous ! vous en ce moment ! vous, ma sœur ! s'écria-t-il en saisissant la main de la jeune fille.

Mademoiselle de Kergant retira sa main : — Le commandant Hervé, dit-elle d'un ton froid, peut-il m'accorder quelques minutes d'entretien ?

Hervé, rappelé à la réalité du présent, s'inclina et se découvrit; puis, voyant que les yeux inquiets de Bellah cherchaient à percer les ténèbres autour d'elle : — Mademoiselle de Kergant peut parler sans crainte, dit-il ; mes hommes dorment là-bas, auprès de ces feux.

La jeune fille s'accouda sur la pierre près de laquelle Hervé se tenait debout, et se recueillit un instant en silence.

— Monsieur, dit-elle enfin, votre gouvernement a brisé, par un nouveau crime, les traités qui nous liaient à lui.

— C'est ce que j'ignore, mademoiselle, dit Hervé.

— Je vous le dis, reprit mademoiselle de Kergant. — Hervé salua. — Monsieur, poursuivit-elle, vous faites-vous une telle idée du devoir, que vous vous jugiez engagé d'honneur vis-à-vis d'un gouvernement parjure ? Êtes-vous résolu à vous charger des plus odieuses complicités qu'il plaira à votre république de vous imposer ?

— Mademoiselle de Kergant, répondit Hervé, me permettra de répudier la complicité dans laquelle elle m'enveloppe. Je ne réponds que de moi, mais j'en ré-

ponds. Je ne sers point des hommes, je sers des idées. Ces idées, je déplore les vertiges qu'elles donnent, je voudrais les punir; je plains les martyrs qu'elles font et je voudrais les sauver; mais, jusque dans la poussière des ruines et dans le sang dont on les obscurcit, ces principes restent purs, ils restent dignes de la fidélité que je leur ai vouée. C'est un langage qu'il me coûte de parler à une femme, mais j'y suis réduit. Quant à ce nouveau crime, mademoiselle de Kergant souffrira qu'avant de le juger j'aie appris à le connaître d'une bouche impartiale.

— Doutez-vous de ma parole, monsieur? dit Bellah avec l'accent d'un amer dédain.

— Je doute de votre parole, oui! s'écria Hervé dans un transport subit de colère qui touchait à la violence, je doute de votre parole! je doute de votre voix même... je doute de ces lèvres glacées et des mots étranges qu'elles prononcent! Qui êtes-vous? que voulez-vous? qu'êtes-vous venue faire ici? qui vous a envoyée? Ici, à cette place même! avoir choisi cette place pour m'accabler! Par le ciel! c'est un courage inouï! c'est une cruauté qui dépasse la pensée d'un homme! Retirez-vous!

A l'éclat soudain de cet orage, la résolution de la jeune fille parut s'être brisée, et ce fut d'une voix faible et basse, comme celle d'un enfant soumis,

qu'elle répondit : — Mon Dieu ! Hervé, je m'en vais. — Mais, au lieu de s'éloigner, elle s'appuya sur l'autel de pierre et posa ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Bellah ! reprit Hervé avec douceur, pardonnez-moi ; mais vous avez comblé la mesure de mes chagrins. Daignez vous retirer. Vous laisserez ici un homme dont l'âme ne peut contenir une douleur de plus. Votre tâche est faite, adieu.

— Oh ! pas encore, pas ainsi, Hervé ! Je suis venue... j'espérais... oui, j'espérais être protégée en ce lieu, au moins par vos souvenirs. Quelles qu'aient été pour vous les deux longues années qui nous en séparent...

— Elles ont été telles, interrompit Hervé, que je les donnerais, et toutes celles qui suivront, pour une heure du temps passé.

— Oh ! que Dieu soit mille fois béni, s'il en est ainsi ! Ce temps peut revenir, Hervé. Vous pouvez rentrer dans cette famille qui est la nôtre à tous deux, retrouver un père, des sœurs, nous retrouver tous, mon frère ! Vous le pouvez. Le voulez-vous ?

— Si j'espérais seulement que cela devînt possible un jour ! dit le jeune homme en secouant tristement la tête.

— Ce jour est venu, reprit vivement Bellah. Écou-

tez, Hervé, la guerre va recommencer; je pourrais vous dire... j'aurais des raisons positives pour vous affirmer que notre cause triomphera... Mais peu vous importe, je le sais... Cette cause est celle de vos pères, des malheureux; c'est la cause de Dieu! Vous avez pu vous y tromper, Hervé... mais maintenant vos yeux sont ouverts... Il est impossible qu'ils ne le soient pas... Oh! comme nous vous aimerons, Hervé!... C'est notre rêve, à tous. Mon père a déjà ses projets ambitieux pour vous. Il veut que l'on rende justice à vos talents et à votre courage; et cette justice, vous l'obtiendrez parmi nous, n'en doutez pas. S'il vous en faut des preuves, Hervé, tenez. — En prononçant ces mots, elle tira de son sein un pli qu'elle mit dans la main du jeune homme; mais celui-ci, le jetant aussitôt à ses pieds: — La justice que je mériterais, dit-il, ce serait le mépris de mes amis, le mépris de mes ennemis et le vôtre, Bellah!

— Le mien! Vous vous trompez! Je ne mépriserai jamais l'homme qui répare noblement ses torts!

— Vous la première, Bellah, et vous feriez bien. Pas un mot de plus là-dessus, je vous en supplie.

— Oh! Dieu!... Et si je vous disais, Hervé, que vous ne pouvez retourner chez les républicains... que la mort vous y attend?...

— C'est une chance familière dans le métier que

je fais. Chaque instant de ma vie m'y rend plus résigné.

— Oui, reprit la jeune fille sur un ton de conviction incompréhensible, vous êtes prêt à mourir en soldat... mais le supplice, la mort ignominieuse, la mort d'un traître, en voulez-vous, dites?

— D'un traître? répéta Hervé; c'est impossible.

— Vous serez accusé... vous le serez! Au nom du ciel, n'en doutez pas!

— Mais encore de quelle trahison? puis-je le savoir?

— Hélas! quand il s'agirait de la vie de mon père, comme il s'agit de la vôtre, c'est ce que je ne pourrais vous dire.

— Soit. Mes juges me l'apprendront.

— Hervé! votre cœur s'est endurci parmi ces hommes de sang... Vous sacrifiez votre vie, sans songer qu'elle n'appartient pas à vous seul. La pauvre Andrée...

— S'il m'arrivait malheur, dit Hervé en détournant la tête, je sais quel cœur je laisse près du sien.

Bellah saisit, par un mouvement brusque et violent, le bras du jeune homme, et, tendant vers lui ses grands yeux humides : — Et moi? dit-elle.

Le geste désespéré de Bellah, son accent bas et confus prêtaient à ce mot une telle expression, que Hervé se sentit pénétré jusqu'au fond du cœur, comme

si les lèvres de celle qu'il aimait eussent touché les siennes. Il prit d'une main tremblante celle que mademoiselle de Kergant lui abandonnait; et, regardant avec passion la jeune fille, qui se tenait droite, les paupières abaissées et le sein haletant :

— Bellah, dit-il, je vous aime ardemment. Ma vie, depuis deux ans, ne compte pas une seule minute où la trace de cet amour ne soit imprimée. Tout le reste ne sert que d'inutile distraction à cette pensée; mais, que je m'abuse ou non, je ne vois pas d'honneur hors du devoir que je me suis fait, et je ne saurais vivre déshonoré... même près de vous... surtout près de vous.

Comme il achevait ces mots, mademoiselle de Kergant laissa tomber avec accablement sa tête sur son sein : — Mon Dieu! murmura-t-elle, je n'ai pourtant rien de plus à dire, rien!... Hervé, poursuivit-elle d'une voix brisée, je comprends que cela est irrévocable; c'est donc un adieu suprême, éternel, et c'est ici que vous me le faites!... Nous ne nous verrons plus nulle part... tout est fini... tout est fini! Que Dieu me pardonne de vous avoir parlé en mon nom... J'ai mêlé l'intérêt d'un misérable cœur de femme... J'ai cru bien faire... malheureuse! parce que rien au monde ne m'eût autant coûté... J'ai cru bien faire... et ce n'est qu'une honte...

— Bellah! chère Bellah! vous me déchirez le cœur... Adieu!...

— Adieu donc! s'écria la jeune fille en paraissant invoquer tout son courage. Adieu, homme sans mémoire, sans âme, sans pitié! Mon devoir sera implacable comme le vôtre... Adieu!...

Et elle s'éloigna à la hâte, mais d'un pas si léger, que son depart, comme sa venue, semblait être la vision silencieuse d'un rêve.

Dès qu'elle eut disparu dans un des sentiers qui tournaient sur le flanc de la lande, Pelven se rapprocha avec empressement des bords du plateau, afin de recueillir les derniers murmures de ce bonheur qui lui échappait à jamais... Il crut entendre une voix d'homme se mêler à la voix de Bellah. L'idée que la tentative de mademoiselle de Kergant avait eu un confident et qu'une sorte de concert diplomatique avait présidé à sa démarche se présenta aussitôt à l'esprit de Hervé sous les couleurs les plus vives et les plus fâcheuses. Prenant un sentier plus direct, il descendit quelques pas avec précaution, et il put apercevoir, à côté de Bellah, un homme à la taille élégante, au pas élastique, au geste vif et jeune. Mademoiselle de Kergant semblait interrompre de temps à autre, par de courtes objections, la parole animée de son compagnon, qui tantôt s'élevait jusqu'aux modulations les

plus sonores, et tantôt s'abaissait au ton de la plus intime confidence. Quand ils furent arrivés au bas de la lande, Hervé, grâce à la connaissance minutieuse qu'il avait du pays, put continuer de les suivre à travers champs sans être découvert. Il essayait d'appliquer à la tournure gracieuse de l'inconnu, au timbre particulier de sa voix, quelque souvenir de sa vie passée qui, du moins, fixât une partie de ses doutes, et livrât un nom à ses angoisses, un homme à sa haine : c'était en vain.

Comme ils n'étaient plus qu'à deux cents pas du château, l'inconnu s'arrêta brusquement, prononça quelques paroles véhémentes, et saisit avec vivacité le bras et la main de mademoiselle de Kergant. Hervé, laissant échapper une sourde exclamation de rage, sauta en bas de la haie où il se tenait caché, et il se précipitait déjà vers la place où se passait cette scène suspecte, quand un incident inattendu le retint immobile : mademoiselle de Kergant avait dégagé son bras ; elle prit à son tour la main de son hardi cavalier et y posa ses lèvres en s'inclinant jusque dans la poussière du chemin. Après quoi elle se dirigea à grands pas vers le château, suivie lentement par celui qui venait d'être l'objet de cette faveur extraordinaire.

Hervé, quittant alors tout mystère et dominé par une colère irrésistible, s'avança rapidement : — Eh ! mon-

sieur, s'il vous plaît! cria-t-il d'une voix contenue, mais très-distincte.

L'inconnu se retourna : — Qui va là? qui m'appelle? dit-il.

— Moi, monsieur. Veuillez avoir patience deux secondes, je vous prie, répondit le jeune commandant en pressant le pas.

— Allons! c'est ce diable d'officier, murmura l'inconnu. Là-dessus, il haussa les épaules avec humeur, et accéléra sa marche de telle sorte que Hervé ne pouvant le suivre dans l'enceinte même du château, dut renoncer à un entretien plus satisfaisant.

— Non, se disait le jeune homme en regagnant la lande, jamais les fantaisies les plus inouïes d'une nuit de délire ne m'ont fait passer devant l'esprit de telles images! Bellah, la fière, la chaste fille, à genoux devant un homme, recevant... que dis-je? prévenant ses caresses... et cela quand ses lèvres frémissaient encore de l'aveu fait à un autre! Bellah essuyant des larmes de comédienne avec une main de courtisane! Au moins, Dieu merci, me voilà tranquille... Et la main convulsive du jeune homme, fouillant sa poitrine, en retirait la plume blanche, souvenir importun d'un moment plus fortuné, la froissait avec fureur et en semait sur le sol les légers fragments.

Après cette exécution en effigie, le commandant

Hervé se rapprocha des feux à demi éteints du bivouac et se coucha à quelques pas de Francis. L'accablement de cette journée de fatigue et de soucis finit par dominer son agitation d'esprit, et il fallut, aux premières lueurs du jour, que la main du ponctuel Bruidoux l'arrachât à un profond sommeil.

Peu de moments après, la petite Andrée arrivait tout essoufflée sur le sommet de la lande; elle parcourut le plateau d'un regard, et, le voyant désert, elle poussa un cri de douleur navrant; puis, se laissant tomber sur le sol, elle sanglota longtemps, la tête dans ses mains.

VII

La république, madame, ne le peut perdre, quelque négligente qu'elle soit à le conserver.
(*Lettres de* Voiture.)

Le principal corps de l'armée républicaine avait alors ses quartiers à Vitré, sur la limite de l'Ile-et-Vilaine et de la Mayenne. Le général en chef occupait, entre Rennes et Vitré, une habitation de modeste apparence, tenant le milieu entre le manoir et la ferme, et qui n'avait d'autres titres à l'honneur d'un tel hôte que sa situation agreste et retirée. C'est dans la cour de cette résidence que nous prions le lecteur de se transporter, en le prévenant qu'il s'est écoulé quatre jours entre les dernières scènes de notre récit et celles qui vont suivre.

Il était une heure de l'après-midi : au milieu du terrain enclos de murs qui s'étendait devant le principal corps de logis, des soldats aux uniformes divers

jouaient ou causaient avec une liberté mêlée d'une certaine réserve qui décelait la présence du maître; les plus actifs s'occupaient de fourbir au soleil des armes ou des mors de chevaux; les plus mélancoliques, couchés sur le sol dans des attitudes variées et souvent opposées, paraissaient les uns suivre les nuages dans leurs combinaisons mobiles, les autres se livrer à des études botaniques. Un coin caractéristique de ce tableau était formé par deux grenadiers à moustaches grisonnantes, qui, ayant posé une longue planche en équilibre sur un tronc d'arbre abattu, se balançaient avec une gravité silencieuse, comme si le salut de leur âme eût dépendu de cette affaire. Ce fut vers ce groupe que se dirigea un jeune officier qui traversait la cour en ce moment, des papiers à la main et une plume entre les dents: — Eh bien, Mayençais, dit-il, est-ce que le commandant Pelven n'est pas encore revenu? — Pas encore, répondit Mayençais, qui était alors au plus haut degré de son ascension. — N'en a-t-on aucune nouvelle? — Aucune, dit Mayençais redescendant majestueusement vers l'abîme. — Prends garde de choir, vieux porc-épic, reprit le jeune homme, un peu offensé du laconisme de son interlocuteur et poussant du pied le fragile théâtre des jeux de Mayençais. La planche, cédant à cette impulsion, pivota d'abord sur elle-même, et finit par

glisser sur le gazon avec ses adhérents, à la vive satisfaction du public.

Pendant que les deux vieux jouteurs appliquaient tous leurs soins et leur sérieux imperturbable à replacer leur marotte sur son point d'équilibre, la sentinelle, postée extérieurement près d'une grande porte cintrée qui ouvrait sur la campagne, fit entendre un Qui vive! auquel répondit une voix rude et brève : la sentinelle présenta les armes ; l'instant d'après cinq cavaliers, les vêtements en désordre et souillés de taches d'écume, entraient bruyamment dans la cour. Quatre d'entre eux avaient l'uniforme des hussards de la république ; le cinquième, celui qui était entré le premier, paraissait étranger à l'armée : il ne portait d'autres signes distinctifs qu'une ceinture et un panache tricolores. Le silence soudain qui succéda dans la cour du manoir au tumulte d'une récréation militaire et l'espèce de timidité avec laquelle on se murmura le nom du nouveau venu témoignèrent qu'il était pour le plus grand nombre des assistants une ancienne connaissance, et une connaissance qu'on revoyait avec plus de respect que de plaisir. Celui qui venait de recevoir l'hommage équivoque de cet accueil le justifiait suffisamment, quelques droits qu'il pût y avoir d'ailleurs, par la sévérité ascétique de ses traits et l'expression de son regard, doué d'une fixité particu-

lière et comme implacable. Laissant aux mains d'un soldat les rênes de son cheval, il franchit rapidement l'espace qui le séparait de l'entrée du manoir, monta l'escalier intérieur, et parvint bientôt dans une antichambre où veillaient deux sentinelles : écartant de la main, avec un geste d'extrême préoccupation, un des soldats qui, tout en lui faisant le salut militaire, semblait hésiter à lui livrer passage, il ouvrit une double porte, pénétra dans la pièce contiguë, et parut avoir trouvé enfin ce qu'il cherchait avec tant de hâte et si peu de cérémonie.

Deux personnes occupaient le salon où venait d'avoir lieu cette invasion discourtoise. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, l'une d'elles, une jeune fille blonde, svelte et mignonne comme un enfant, avait quitté brusquement le coin d'un canapé sur lequel elle était assise ou plutôt blottie à la turque ; en apercevant le visage austère qui se présentait, elle poussa un cri, glissa deux ou trois pas sur le parquet, et disparut derrière la tapisserie d'une portière. Cette fuite rapide laissait l'indiscret visiteur en tête-à-tête avec un homme d'une taille élevée et élégante, et dont les traits rayonnaient d'une mâle beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Ce personnage portait l'habit militaire, brodé de feuilles de chêne d'or au collet et aux parements : devant lui, une écharpe tricolore et un

sabre étaient posés sur l'angle d'une table, à quelques pas du canapé où une place venait de rester vide. En voyant le trouble singulier dont son arrivée était l'occasion, l'individu à mine peu prévenante, qui nous a fait pénétrer à sa suite dans cette scène intime, s'arrêta court, le sourcil froncé et la bouche plissée d'une ride dédaigneuse : une légère rougeur nuança les joues de celui à qui s'adressait ce reproche muet ; il se souleva à demi ; puis, se rasseyant avec une nonchalance un peu hautaine : — Citoyen représentant, dit-il sèchement, tu me traites en ami.

— C'est une fâcheuse habitude que j'ai, citoyen général, de négliger, vis-à-vis des autres, des précautions d'étiquette dont je n'ai jamais senti le besoin pour moi-même. S'il le faut cependant, je m'en excuse ; je m'en excuse, dis-je, ne voulant pas invoquer pour si peu les droits illimités dont nous arment le pouvoir de la Convention et l'intérêt de la république.

— Vos droits ! la république ! interrompit avec impétuosité le jeune général. Il n'y a qu'une république au monde, et c'est la république masquée de Venise, qui ait jamais conféré des droits pareils à ceux que vous vous arrogez ! Je dois te rappeler, citoyen commissaire, qu'il y a un point où la surveillance la plus légitime dépasse son but et change de nom.

— En sommes-nous déjà là ? dit le représentant

d'une voix creuse et lente : explique-toi, citoyen ; si tu n'as voulu que me faire une offense personnelle, je ne suis pas de ceux qu'elles peuvent détourner de leur devoir public ; mais si c'est au pouvoir de la Convention que tu prétends assigner des bornes, dis-le : si c'est à la Convention que s'adressent l'insulte et la menace, encore une fois, dis-le ; il est bon que je le sache, avant d'ajouter une parole.

Le front contracté du général, le frémissement passager qui agita ses lèvres indiquèrent qu'il ne subissait pas sans un effort pénible le joug qu'appesantissait sur sa tête victorieuse la lourde main du conventionnel. Il se leva enfin, et reprit avec un sourire contraint : — J'aimerais assez, je l'avoue, à être comme le charbonnier, maître dans ma maison. Au reste, si un premier mouvement, excusable peut-être, m'a fait oublier le respect que je dois à la Convention et à tous ceux qui sont marqués de son caractère souverain, je le regrette. — Tu sembles avoir fait une longue route, citoyen ; m'apportes-tu des ordres ?

— Non, mais des nouvelles.

— Et de quelle nature ?

— Je dirais qu'elles sont bonnes, si je les jugeais au point de vue étroit de mon orgueil, car elles confirment toutes mes prévisions, elles justifient tous mes avertissements mal écoutés. Tu as de grands talents,

citoyen général ; mais tu es jeune. Les époques révolutionnaires ne sont pas celles des illusions chevaleresques. Les couronnes civiques ne sont point tressées par la main des femmes. Ton âme est grande, je le répète, mais elle est trop sensible aux flatteries d'une popularité trompeuse. Celui qui met la main à la besogne révolutionnaire doit se résigner à voir son nom maudit, pourvu que son œuvre soit bonne. Tu n'as pas voulu m'entendre ; tu as voulu traiter où il fallait combattre, guérir où il fallait couper ; je t'ai dit alors que toutes tes paroles de conciliation, toutes tes concessions et toutes tes grâces n'étaient que des semences d'ingratitude et de trahison : aujourd'hui je t'annonce que la moisson est levée.

— C'est-à-dire, je suppose, répondit le jeune général, qui avait paru réprimer avec peine son impatience pendant la tirade du sombre républicain, c'est-à-dire que la pacification est rompue.

— Ouvertement et audacieusement.

— Et est-ce moi qu'on en accuse, citoyen représentant ? Ose-t-on s'en prendre au système de modération et d'humanité que j'ai voulu introduire dans cette malheureuse guerre ? Ai-je été secondé ? ai-je été même obéi ? Est-ce moi qui ai fait assassiner, au mépris de mes traités, les ci-devant comtes de Geslin et de Tristan ? Est-ce moi qui ai fait promener la tête

de Boishardy à travers les campagnes, pour leur montrer quels effets devaient suivre mes paroles de paix ? Ces crimes, malgré mes instances, sont encore impunis. Eh bien, les brigands, comme nous disons, ont du sang dans les veines, et ils le prouvent ! — Ainsi nous avons des chouans en armes, disais-tu ?

— Le pays est en feu depuis le bas Maine jusqu'au fond de la Bretagne : Pluvigner est aux mains des brigands. Ils ont surpris et capturé dans les eaux de Vannes une de nos corvettes. Duhesme a été battu devant Plélan, Humbert à Camors. Nos magasins de Pont-de-Buis, dans le Finistère, sont pris ; nos cantonnements dans tout le Morbihan forcés et détruits.

— Est-ce tout ? dit le général, qui affectait d'écouter le récit de tous ces désastres avec autant d'indifférence que le représentant mettait de complaisance à les énumérer.

— Non, ce n'est pas tout : un Bourbon est à la tête des rebelles.

— Que dis-tu ? c'est impossible ! s'écria le jeune chef républicain, perdant tout à coup l'air d'insouciance dont il avait couvert jusque-là sa fierté blessée. Ce serait terrible !... ajouta-t-il d'une voix plus basse.

— Cela est certain. Duhesme et Humbert l'ont vu ; Humbert même lui a parlé pendant le combat. C'est, dit-on, le ci-devant comte d'Artois, un frère de Capet.

— Le comte d'Artois ! Impossible ! dit encore le général, dont les gestes animés trahissaient une profonde agitation d'esprit. Il n'y a qu'un instant, quand tu es entré justement, on m'apprenait l'arrivée de son aide de camp, le ci-devant marquis de Rivière, au quartier de Charette ; mais du prince, rien ; il n'avait pas quitté le sol anglais... Et par où ? — comment ? — à quelle minute fatale aurait-il pu mettre le pied en Bretagne ?

— C'est sur cette question précisément, citoyen général, que je désire prendre ton avis. La surveillance active pratiquée sur tous les points de la côte donne à l'apparition du ci-devant prince un tel caractère, qu'on ne peut l'expliquer sans de fâcheuses conjectures. Le mot de trahison a été prononcé.

Le général, sortant de son attitude pensive, se redressa avec vivacité ; et croisant son regard de feu avec l'œil dur et froid du conventionnel, il répéta, d'une voix qui faisait trembler : — Le mot de trahison a été prononcé ? — Contre qui ?

— C'est te méprendre à plaisir sur la portée de mes paroles, citoyen général, personne ne songe à te soupçonner.

— Et pourquoi non ? répliqua le jeune homme avec amertume. N'ai-je pas dû m'y attendre du jour où j'ai voulu rendre cette guerre plus digne d'un siècle

et d'une nation civilisés ? Il fallait, continua-t-il en faisant quelques pas précipités à travers la chambre, il fallait combattre, — couper, — détruire ! Est-ce donc une armée ou une ville que j'ai devant moi ? C'est un peuple. Jetez-le dans l'Océan, si vous le pouvez, et passez la charrue sur la moitié de la France ! Je ne tenterai pas, quant à moi, cette atroce folie. Si c'est là de la trahison, soit. Qu'on me soupçonne, qu'on me dénonce : peu m'importe. Je suis las aussi bien de cette guerre de sauvages où je dois périr ignominieusement un de ces matins, au coin de quelque hallier, comme un chef de bandits. Qu'on m'ôte cette épée, j'y consens ; je le demande ! Qu'on m'envoie regagner un à un tous mes grades sur de vrais champs de bataille, où l'on n'achève pas les blessés, où l'on ne mutile pas les morts !

— Tu perds ton calme, citoyen général, et tu en auras besoin cependant pour écouter ce qu'il me reste à t'apprendre. Je t'ai dit qu'aucun soupçon ne s'élevait contre toi : cela est vrai ; mais on te reproche de placer ta confiance avec trop de facilité, de laisser ton amitié s'égarer sur des suspects. Je parle d'un de tes officiers, de celui à qui tu accordes la plus large part dans ton intimité, du ci-devant comte de Pelven.

— Le commandant Pelven, citoyen représentant, a fait à la république plus de sacrifices que toi et moi.

En le laissant depuis deux ans dans l'humble grade qu'il occupe, on a commis une injustice criante que je ne tarderai pas à réparer.

— Hâte-toi donc, si tu ne veux pas être prévenu ; car le Bourbon, s'il n'est pas un ingrat, doit une haute récompense au pur patriote qui est allé le recevoir à son débarquement, et qui lui a fait cortége jusqu'au milieu de l'armée des brigands.

— As-tu des preuves de ce que tu avances, citoyen commissaire ?

— Voici, dit le conventionnel, tirant une lettre des plis de son portefeuille, voici ce que m'écrit un de nos agents d'Angleterre ; tu jugeras toi-même si ces renseignements, rapprochés des faits que tu connais déjà, constituent des preuves suffisantes. Cette lettre, par malheur, m'est arrivée deux jours après l'événement qu'elle était destinée à parer. Écoute : « La frégate anglaise *Loyalty* va jeter en Bretagne un Bourbon qu'on dit être le duc d'Enghien, fils de Condé, ou le comte d'Artois : ce dernier est plus probable. Il voyage sous un déguisement de femme, à la suite de la sœur et de la fille du ci-devant Kergant, qui ont obtenu un permis de séjour par l'entremise du ci-devant Pelven, officier républicain fort avant dans la faveur du général en chef. On compte sur la connivence de Pelven pour protéger le débarquement, qui s'ef-

fectuera un des jours de la prochaine décade sur la côte sud du Finistère ; l'Ouest, y compris cette fois la Normandie, n'attend que ce chef tant de fois promis pour se soulever en masse. »

Le général, pendant cette lecture, était demeuré immobile, tous ses traits exprimant la stupeur. — Est-ce vrai ? est-ce clair ? ajouta le représentant en lui montrant la lettre. — Le jeune homme la parcourut rapidement ; une sorte de gémissement s'échappa de sa poitrine ; il se laissa tomber sur le canapé et resta quelque temps le front dans sa main, absorbé dans de douloureuses pensées.

L'unique témoin de cette angoisse n'était pas d'un caractère qui pût faire espérer quelque sympathie pour une faiblesse humaine, si généreuse qu'en fût la source : on pouvait même soupçonner un secret sentiment de triomphe dans le regard douteux avec lequel il contemplait l'accablement du jeune général républicain.

— Ce qui te surprendra, reprit-il, c'est le degré d'audace où s'aventure ton ci-devant ami. Au lieu de rester sagement près de celui qu'il a si bien servi, on m'assure qu'il revient près de toi pour continuer par l'espionnage ce qu'il a commencé par la trahison.

— Espion ! Pelven ! murmura le général, comme à

l'accouplement de ces deux mots eût présenté à son esprit une énigme indéchiffrable.

— Il faut avant tout, citoyen général, continua le conventionnel, que justice soit faite.

Le général fit attendre quelques instants sa réponse ; puis enfin, relevant la tête, et comme sortant d'une profonde méditation, il dit : — C'est bien, citoyen représentant du peuple, elle le sera.

— Je vais attendre le retour de ce Pelven ; tu me donneras une escorte suffisante pour le conduire à Rennes, où je veux l'interroger devant mes collègues. — Après quoi, il sera jugé révolutionnairement.

— Je te dis, citoyen, que justice sera faite, tu m'entends ?

— Nullement, répondit le représentant avec l'air d'une vive surprise. Dois-je comprendre que tu refuses de livrer ce grand coupable à la vindicte de la nation ?

— Je tiens de la nation tout le pouvoir qu'il faut pour la servir et la venger ! je n'ai besoin d'en emprunter à personne.

Le général parlait avec un accent réfléchi et une décision tranquille qui réussirent à troubler le sang-froid du conventionnel.

— Jeune homme, s'écria-t-il avec violence, j'ai beaucoup souffert de toi, beaucoup plus que mon caractère et mon devoir ne pouvaient le faire attendre ;

voilà qui dépasse toute mesure et toute patience ! Oublies-tu qui je suis ? oublies-tu que si j'ouvre cette fenêtre, si je prononce deux paroles, je te fais arracher tes épaulettes par tes propres soldats ?

— Essaye, dit le général, qui, ayant pris une fois sa résolution, paraissait se complaire dans sa récente et dangereuse indépendance.

— C'est de la démence ! murmura le représentant, tout près de voir, en effet, un acte dénué de toute raison dans ce défi jeté à son terrible pouvoir.

— C'est simplement, reprit le général sur le même ton de calme extraordinaire, c'est simplement une épreuve que je tente. L'un de nous deux, citoyen, est de trop dans la confiance de la nation. Il s'agit de savoir lequel. L'occasion s'en présente, et je la saisis. Puisque cette guerre immense, effrayante, s'allume de nouveau, ce n'est pas moi qui essayerai de l'éteindre, si l'on ne m'ôte du pied d'abord cette chaîne de fer que vous y attachez, si je dois voir encore tous mes mouvements contrôlés par une outrageante inquisition, mes intentions suspectées par le fanatisme, mes plans contrariés par l'ignorance.

— Est-ce ainsi ? reprit le conventionnel. Eh bien donc, malheur à toi, ou sinon, — sinon, malheur à à la république !

— La république ! répondit le jeune homme, dont

un éclair d'enthousiasme illumina le front superbe, elle est ma mère : je lui dois tout, je l'aime avec passion, je l'ai prouvé, et je le prouverais encore, s'il plaît à Dieu : mais cette république n'est pas la vôtre. L'image que j'en porte gravée dans le cœur n'est pas celle que vous avez intronisée face à face avec l'échafaud sur nos places terrifiées. Je voudrais, au prix de ma vie, arracher de l'histoire la page de deuil, la page de sang que vous y avez cousue sous ce titre sacré. Les générations futures ne vous pardonneront pas d'avoir rendu néfaste, dans la mémoire du monde, ce grand nom de république, le dernier mot de leurs espérances. Elles vous accuseront d'avoir légué, par vos fureurs, un éternel prétexte aux lâches, une excuse éternelle aux tyrans. — Laisse-moi achever. Aussi bien, tu n'as rien à m'apprendre ; je sais de quels arguments vous avez coutume de soutenir vos effrayants vertiges. Je ne prétends pas discuter avec toi, interroge seulement mes soldats ; demande-leur s'ils avaient besoin pour vaincre d'entendre derrière eux les bruits sinistres dont vous emplissiez la patrie. Et quant aux ennemis de l'intérieur, avant que vos cruautés en eussent centuplé le nombre, le contrecoup de nos victoires eût suffi à leur courber la tête. L'inhumanité n'est point la force, la haine n'est point la justice, la république n'est pas la terreur ! J'ai con-

fessé ma foi sous la hache de tes amis tout-puissants; j'ai été l'hôte de leurs cachots. Si je n'en suis sorti que pour subir la férule du dernier d'entre eux, il est temps de m'en rouvrir les portes. — Pars maintenant, va me dénoncer: le comité jugera entre nous; mais, crois-moi, citoyen, pas d'épreuve imprudente de ton pouvoir; tu peux comprendre que ma patience est à bout comme la tienne, et personne, sous mes yeux, ne provoquera impunément mon armée à l'indiscipline. Adieu.

Pendant cette explosion impétueuse d'un orage longtemps amassé et péniblement contenu dans l'âme du jeune général en chef, le visage du conventionnel s'était soudainement couvert d'une teinte de pourpre presque aussitôt remplacée par une pâleur livide. Ses lèvres agitées parurent se refuser à l'expression de la colère qui soulevait sa potrine. Il ne put répondre que par une sourde exclamation à l'adieu menaçant de son rival, et quitta brusquement la chambre, en faisant de la main un geste d'implacable ressentiment.

Mais déjà le temps n'était plus où le signe d'une telle main pouvait imprimer la mort au front de toute gloire et de toute puissance, comme de toute beauté: et, dans la balance du comité de salut public, les talents et les services du vainqueur de Wissembourg devaient avoir plus de poids que le puritanisme farou-

che et les vertus barbares du survivant de thermidor.

Plus d'une fois, même avant cette période de l'époque révolutionnaire, la tente des généraux de la république avait été le théâtre de scènes analogues à celle que nous avons essayé de mettre sous les yeux du lecteur ; mais c'était plus fréquemment dans l'intimité de leur état-major que les chefs militaires donnaient un libre cours aux sentiments d'amer découragement qu'engendrait au fond de leur cœur la présence ombrageuse des représentants en mission. L'unité et la dignité du commandement compromises, la science de la guerre ou l'inspiration du champ de bataille discutées et entravées par les froides objections d'hommes étrangers au métier des armes : tels étaient les textes avoués de ces plaintes et de ces discordes souvent fatales, souvent mortelles. Il y fallait joindre la jalousie du pouvoir partagé, l'orgueil toujours exclusif de l'uniforme, et les effets sans nombre des passions mesquines qui trouvent à se loger même dans les âmes héroïques. L'histoire a enregistré quelques-uns des faits d'ignorance et de présomption dont les généraux républicains s'armaient à bon droit contre leurs collègues civils ; mais, pour être juste, elle n'a pas dû oublier que, parmi ces avocats et ces législateurs à cheval, plus d'un releva fièrement notre drapeau sous les balles et ramena des vétérans à l'ennemi.

Après la réaction thermidorienne, la plupart des représentants en mission aux frontières ou dans l'Ouest, ne se sentant plus soutenus au même degré par l'autorité centrale, avaient assoupli leur rôle aux circonstances, et laissé se détendre entre leurs mains les liens affaiblis de leur souveraineté. Quelques-uns seulement, soit par défaut de sagacité, soit par une résistance calculée au nouveau cours des choses, continuaient obstinément l'anachronisme de leurs allures proconsulaires. Parmi ces derniers figurait au premier rang l'homme que nous avons introduit dans cet épisode : il avait dû à sa réputation de courage et à sa moralité privée d'être respecté par les mesures d'épuration qui suivirent le triomphe du parti modéré ; mais l'aigreur de ses relations avec le jeune général en chef, que gênaient les traditions impérieuses, les préjugés impitoyables, et parfois même les vertus du sectaire, s'était envenimée de jour en jour jusqu'à la haine. Nous venons de voir dans quelle occasion et par quel éclat décisif le jeune général avait cru pouvoir enfin payer à son redoutable adversaire toute sa dette arriérée.

VIII

Cette gloire était due aux mânes d'un tel homme
D'emporter avec eux la liberté de Rome !

(*Cinna.*)

Nous devons nous excuser d'avoir placé dans le coin d'un tableau frivole une des figures les plus brillantes, et la plus pure peut-être, dont nos annales révolutionnaires aient gardé l'empreinte. — Lazare Hoche, alors général en chef de l'armée des côtes de Brest, et qui devait bientôt réunir sous son commandement toutes les forces de la république en Bretagne et en Vendée, n'avait pas encore atteint vingt-sept ans. La fleur de la jeunesse s'épanouissait sur la maturité de son génie. Sa haute stature, la beauté singulière de ses traits, sa physionomie ouverte et martiale, la gravité modeste de son maintien, tout en lui était marqué du cachet de la force, de l'intelligence et de la droiture : il imposait le respect et attirait la con-

…cune gloire et aucune fortune ne parais- …placées sur ce front que la nature avait fait pou… …ommander et pour séduire. Comme l'ambassadeur romain, le jeune héros de la nouvelle république portait à la fois dans son regard toutes les menaces de la guerre et toutes les clémentes promesses de la paix. Seul, par les rares qualités d'un génie flexible et complet, il fut capable de reconquérir à la nationalité française ces provinces braves et malheureuses qu'en séparaient de sanglants abîmes ; seul peut-être, à ce débordement de passions anarchiques et d'ambitions gigantesques où périt notre première république, il eût opposé avec succès la personnalité puissante et désintéressée d'un Washington. On lui a fait du moins l'honneur d'une rivalité posthume avec celui qui mit trop de gloire à la place de trop de liberté.

Mais la Providence avait marqué d'étroites bornes à cette existence d'élite. L'illustre républicain écrivait à grands traits son nom dans l'histoire, comme si sa main eût été hâtée par un triste pressentiment. Sur ce fier visage et à travers ce sourire, on pouvait lire par instants ce caractère fatal de mélancolie qui prête encore, après des siècles, une grâce touchante au souvenir de Germanicus, et qui manquait à César.

C'est une des misères, sinon un des crimes du romancier, que de réduire aux proportions puériles de

son cadre les géants de l'histoire. Il peut, à la vérité, invoquer pour excuse l'espèce d'intérêt particulier avec lequel on voit toujours ces demi-dieux descendre de leur piédestal sur le terrain commun de l'humanité ; mais les gens chagrins n'en ont pas moins le droit de le comparer à un enfant qui prétendrait utiliser dans ses jeux les formidables machines de la guerre et de l'industrie. Quoi qu'il en soit, convaincu que les torts avoués sont à moitié pardonnés, nous reprenons avec une conscience plus légère le fil de notre récit.

Le général, délivré de la présence du conventionnel, demeura quelques minutes à la même place, la tête penchée et l'œil rêveur. Puis, faisant tout à coup le geste d'un homme qui s'abandonne résolûment à toutes les conséquences d'une action irréparable et qui passe à un autre ordre d'idées, il se leva et s'approcha d'une fenêtre qui donnait sur la cour. Il ne parut pas y voir ce qu'il cherchait, et commença à travers la chambre une promenade impatiente qu'il interrompait souvent par de courtes stations près de la fenêtre ou vis-à-vis d'une pendule placée sur une console. Par intervalles, les pensées dont son esprit était agité s'échappaient comme involontairement de sa bouche distraite. — Quelle déception ! murmurait-il. Ce sont les hommes ! Rude leçon, et inattendue... Sa dupe...

c'est le mot... Son jouet... si longtemps... si franchement ! Et quels malheurs il va causer !... Que de sang! Insulte à moi... Crime public... Tout... Misérable !...

Le bruit d'une main qui heurtait légèrement à la porte interrompit le général. Après qu'il eut dit qu'on pouvait entrer, la porte s'ouvrit, et la personne distinguée et délicate du commandant Hervé de Pelven se présenta aux yeux de Hoche.

Le général s'avança lentement vers celui qu'une heure auparavant il appelait son ami, et se mit à le considérer avec une singulière curiosité, comme s'il cherchait à démêler dans ses traits bien connus quelque signe secret, quelque trace hideuse jusqu'alors inaperçue. Terminant tout à coup son examen par un mouvement d'épaules expressif, il s'assit à demi sur l'angle de la table où son sabre était posé, et, sans cesser d'étudier du regard le visage de Pelven :

— Où est Francis? dit-il.

Cette question ne put faire sortir Hervé du muet étonnement où l'avait plongé l'accueil inexplicable du général en chef.

— Je vous demande où est Francis, répéta celui-ci en élevant la voix : qu'en avez-vous fait ?

— Mon général, dit le jeune commandant, Francis est en bas dans la cour. Nous arrivons ensemble.

— Ah ? — Eh bien, dites-moi, monsieur de Pelven,

vous avez réussi selon vos souhaits, n'est-ce pas ?

— Oui, général, répondit sèchement Hervé, dont l'orgueil s'alarmait peu à peu de ces procédés et de ce langage, si différents de la familiarité cordiale à laquelle il était habitué.

— C'est fort heureux pour vous comme pour moi, monsieur.

— J'ai le regret de ne pas vous comprendre, général.

— Ah !... Eh ! dites-moi, la graine de chouans pousse-t-elle dans le pays ?

— Tout ce que j'ai vu, citoyen général, est menaçant et annonce une levée d'armes prochaine. Nous avons même cru entendre le canon hier et cette nuit.

— Vraiment ! Vous avez fait là, en effet, une dangereuse campagne, et qui ne restera pas sans récompense, s'il y a encore quelque justice dans le monde. Mais il faut d'abord, je suppose, vous féliciter de votre merveilleux talent dans la spécialité que vous avez eu le bon goût de choisir, monsieur de Pelven : jamais masque d'infamie ne ressembla si bien, je l'avoue, à un visage d'honnête homme.

Une vive rougeur colora subitement les joues et le front du jeune commandant.

— Je n'en suis pas à m'apercevoir, dit-il, que je me

trouve ici sur un banc d'accusé : on me l'avait prédit; mais je croyais pouvoir attendre du général Hoche que l'explication précéderait l'outrage.

Bien que l'hypocrisie qui se sent dévoilée trouve quelquefois dans l'inspiration du péril des attitudes et des accents d'une déplorable vérité, la contenance de Hervé, la fermeté de sa voix ébranlèrent la conviction du général; mais, avant qu'il eût pu lui répondre, son attention fut attirée dans la cour par un bruit de chevaux, suivi d'un tumulte de voix. Peu d'instants après, le lieutenant Francis entrait dans la chambre d'un air effaré, tenant à la main un paquet de lettres.

— Pardon, mon général, dit-il, ce sont des dépêches qu'apportent deux dragons des divisions Humbert et Duhesme. Il paraît que le four chauffe par là-bas.

Le général, qui avait touché amicalement l'épaule du petit lieutenant, ouvrit les dépêches avec vivacité et en commença une lecture rapide, qu'il interrompit fréquemment par des exclamations réitérées ; puis, jetant tout à coup avec violence les lettres sur le parquet, et s'adressant à Francis d'un ton qui indiquait une fureur difficilement maîtrisée : — Vous allez faire en une minute, mon enfant, lui dit-il, un grand pas dans l'expérience de la vie. Voici M. de Pelven, notre ami commun : regardez-le bien, et souvenez-vous le

reste de vos jours que, sous cette physionomie loyale entre toutes, se cachait l'âme d'un espion et d'un traître.

— On vous a menti, général, dit froidement Hervé, tandis qu'un cri de surprise et d'incrédulité sortait des lèvres du jeune lieutenant.

— Tant que la lumière ne m'a pas crevé les yeux, j'ai douté, reprit Hoche ; mais il y a véritablement une négligence impardonnable, monsieur de Pelven, quand il est connu que nous avons aussi nos espions, à laisser traîner derrière vous des pièces aussi capitales que celle-ci. — En même temps, il mettait sous les yeux des deux officiers un papier froissé et taché de boue, sur lequel était écrite cette ligne : « Sauf-conduit au comte Hervé de Pelven, maréchal de camp dans l'armée catholique et royale. — Signé : Charette. »

Hervé regarda le petit lieutenant et murmura le nom de Bellah.

— Ce sauf-conduit, ajouta le général, a été trouvé par un de nos agents secrets sur la lande de Kergant, où vous avez passé une nuit. Il ne manque pas d'autres preuves, mais celle-ci me suffit. Maintenant, je dois vous demander, monsieur, si vous avez quelque chose à dire pour défendre votre vie, car je vous avertis qu'elle est en danger. Désarmez-vous, s'il vous plaît.

Hervé détacha les agrafes de son sabre et le remit à Francis, qui le prit d'une main tremblante.

— Général, dit alors le ieune commandant, devant Dieu et sur mon honneur, je ne suis pas coupable. Je succombe sous des apparences auxquelles je ne puis opposer que ma parole. Ce sauf-conduit est authentique, mais je ne l'ai jamais accepté. Je peux encore ajouter que ces hommes qu'on fait mes amis attentaient à ma vie il n'y a pas cinq jours.

— Vous ont-ils blessé? demanda Hoche avec empressement. Pouvez-vous me montrer la trace d'une blessure ?

— Aucune, malheureusement.

— Mais, général, s'écria Francis, j'y étais, je l'ai vu : ils ont assommé le commandant !

— Avec égards, à ce qu'il paraît, dit le général, qui avait repris son calme inquiétant. Assez, Francis. Vous n'êtes pas un enfant, vous, monsieur de Pelven, et vous savez assez quelle peut être la conclusion d'une pareille affaire. Désirez-vous que tout se termine ici entre nous deux, ou dois-je assembler un conseil ?

— Je ne souhaite aucun autre juge que vous, général.

— Certes, vous n'en pouviez avoir un plus prévenu en votre faveur. Vous m'avez étrangement trompé, Pelven, cruellement, puis-je dire. Après tout, il peut y avoir

une espèce de grandeur dans ce rôle, mais elle n'est pas de celles que j'aurais ambitionnées. Assurément, monsieur, continua-t-il avec une inflexion de voix plus douce et presque attendrie, j'étais loin de m'imaginer que nos relations d'estime, d'amitié, aboutiraient à un moment semblable : ce n'est pas sans une douleur profonde... Le général, distrait par le bruit des sanglots que le pauvre Francis n'avait plus la force d'étouffer, se tut subitement. Il ouvrit la porte, et appelant un des soldats qui veillaient dans l'antichambre : — Le citoyen Pelven, lui dit-il, est votre prisonnier ; vous m'en répondez. Lieutenant Francis, allez m'attendre là.

Le jeune lieutenant jeta sur son protecteur un regard suppliant ; un nouveau signe impérieux lui répondit, et l'enfant se réfugia dans la pièce voisine avec une hâte désespérée.

— Monsieur Pelven, reprit alors le général, on voulait vous conduire dans les prisons, et de là vous savez où. J'ai cru que, malgré tout, vous aimeriez mieux avoir la fin d'un soldat.

— Merci, général, dit Hervé.

— Vous avez un quart d'heure, monsieur. — Hoche se détourna brusquement en achevant cette phrase, et, fermant la porte derrière lui, il rejoignit Francis dans l'antichambre. Un vieux sous-officier se tenait

près d'eux, la main respectueusement ouverte à la hauteur du bonnet de police; le général l'appela : — Tu vas prendre avec toi quinze grenadiers, lui dit-il; conduis-les dans le champ qui est à gauche de la ferme, fais charger les armes et attends l'homme que je t'enverrai. — Puis, entraînant par le bras son jeune aide de camp tout éperdu, il le fit entrer à sa suite dans une chambre qui s'ouvrait sur l'autre face de l'escalier.

On a pu remarquer avec surprise qu'entre le juge et l'accusé il n'y avait eu aucune explication suffisante pour faire connaître à celui-ci la nature et l'étendue du crime qu'on lui imputait : mais, d'une part, le général ne croyait rien avoir à lui apprendre sur ce point; de l'autre, Pelven avait vu dans ce qui lui arrivait la conséquence logique des manœuvres qui avaient eu pour but de l'attacher à la cause royaliste en le rendant suspect à son parti. C'était plus qu'il n'en fallait, au temps où vivait Pelven, pour motiver une condamnation capitale. Ainsi se vérifiaient d'ailleurs et la prédiction que lui avait faite mademoiselle de Kergant sur la lande aux Pierres, et toutes les vagues appréhensions que les souvenirs de sa malheureuse expédition avaient laissées dans son esprit.

Cependant Hervé, demeuré seul sous la garde de la sentinelle, cherchait à se rendre maître des révoltes instinctives, du chaos d'idées et de sentiments que sou-

lève dans tout être humain la perspective prochaine et réfléchie de sa dissolution. Ses regards se portèrent malgré lui sur l'aiguille de la pendule : quelque chose comme le souffle de la vision biblique sembla glisser devant sa face et la couvrit d'un nuage blanchâtre. Passant à plusieurs reprises la main sur son front, le jeune homme fit quelques pas rapides dans le salon, après quoi il s'arrêta, et respira longuement avec une sorte de satisfaction, comme se sentant vainqueur dans la lutte suprême qu'il venait de soutenir. Il s'assit alors devant la table, et traça précipitamment quelques lignes destinées à sa sœur. Dix minutes s'écoulèrent, et il était encore plongé dans l'amertume de cette dernière effusion, quand un léger bruit lui fit retourner la tête du côté de la porte. Son regard rencontra celui de Hoche.

— Pardon, monsieur, si je vous trouble, dit le général tenant attentivement ses yeux fixés sur ceux du jeune homme ; mais, dans l'état où sont les choses, il doit vous être indifférent de me dire, et moi, je désire connaître exactement le nom du Bourbon qui a débarqué sous un déguisement de femme, à la suite de vos parentes, et par vos bons soins.

A cette question détaillée, une telle expression d'inintelligence pétrifia l'œil ordinairement pénétrant de Hervé, un hébétement si sincère se peignit sur ses lè-

vres entr'ouvertes, que le général ne put réprimer un faible sourire

— J'en étais sûr, mon général! j'aurais parié vingt fois ma tête!... A bas les jacobins et les dénonciateurs! s'écria Francis en s'élançant follement dans la chambre.

— Allez-vous-en, vous, dit Hoche avec une impatience à laquelle son petit aide de camp ne jugea pas nécessaire d'obéir. — A ce qu'il me paraît, monsieur Pelven, continua le général, vous ne me croyiez pas si bien instruit!

— Il est innocent comme le bon Dieu, général! reprit Francis avec une exaltation croissante.

— Véritablement, général, balbutia Hervé, je ne sais pas du tout... Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

Un nouveau sourire plus franc et plus distinct éclaira les beaux traits du jeune général en chef.

— Vive la république! cria Francis, en sautant au cou de Hervé dans un accès d'affectueux enthousiasme.

— Vous voyez, commandant, dit Hoche, que M. Francis vous a rendu son estime. Vous voudrez bien m'excuser de ne pas me montrer aussi prompt. A mes yeux, vous êtes toujours coupable, au moins d'une excessive imprudence. La vérité est que nous avons, grâce à vous, un Bourbon sur les épaules. Je n'ai pas

besoin de vous énumérer les malheurs qu'une telle complication porte en soi ; mais comment puis-je concevoir que les incidents suspects de votre voyage n'aient pas éveillé plus sérieusement votre défiance?

Un seul point mis en lumière dans une trame dont nous avions été la dupe suffit souvent à nous en faire aussitôt saisir tous les fils. Ce fut ainsi que la mémoire de Hervé rassembla instantanément, de manière à en former un corps de délit complet, toutes les circonstances équivoques de sa campagne, la réserve extrême de l'Écossaise, les scènes du château de la Groac'h, le langage et l'insistance étrange de Bellah sur la lande aux Pierres, et enfin le caractère mystérieux de l'individu qui avait suivi mademoiselle de Kergant dans son excursion nocturne. Ce dernier souvenir pénétra plus profondément que tous les autres dans le cœur ulcéré du jeune homme.

— Mon général, dit-il, j'ai été joué et bafoué indignement. Ma sœur est une enfant qui a cru se prêter à une excellente plaisanterie Quant aux autres... Le commandant Pelven acheva sa pensée par un signe de tête lent et prolongé qui indiquait un amer ressentiment.

Le général s'était approché d'une fenêtre : il demeura quelques instants les yeux fixes dans le vide et les sourcils contractés, comme en proie à une pénible irréso-

lution; puis, se retournant soudain : — Je suppose, reprit-il, que je prenne sur moi de vous rendre votre liberté, quel usage en feriez-vous ? car je ne puis songer à vous employer, quant à présent du moins. — Voyons, que feriez-vous ?

— J'irais droit aux chouans, droit au quartier du prince, puisque prince il y a.

— Êtes-vous fou ?

— Je reprendrais mon nom et mon titre, continua le jeune homme avec chaleur ; car j'ai besoin du privilége qu'ils me donnent pour dire au héros de cette comédie jouée à mes dépens : Monsieur ou monseigneur, peu m'importe, voici un gentilhomme comme vous qui vous demande compte du péril où vous avez mis, par un calcul déloyal, non sa vie, mais son honneur.

— Et ses amours ! ajouta le général en riant et en levant le bras par un mouvement charmant de jeunesse. Par ma foi ! Hervé, si c'est une folie, elle me plaît. Je ne suis pas né gentilhomme, bien loin de là, comme vous savez ; mais j'ose dire que je le serais devenu dans le temps où il ne fallait pour cela que le goût des aventures et deux grains d'audace dans le cœur. Toutefois ce projet est absolument déraisonnable, et je ne puis rien dire à l'appui, si ce n'est que je ferais de même à votre place. Quoi qu'il en soit, s'il

vous arrivait malheur, vous laissez ici des compagnons qui courront sus au malandrin pour vous délivrer ou vous venger. N'est-il pas vrai, Francis?

— Je pars avec lui, moi, dit Francis, pour voir les dames de la cour.

— Vous voudrez bien m'attendre, monsieur. — Pelven, reprenez votre épée; mais je vous conseille de quitter l'uniforme. Il faut aussi vous munir de ce malheureux sauf-conduit. Autrement il vous serait impossible de pénétrer chez ces messieurs, qui sont en force et sur le pied de guerre dans toute la contrée. — Et attendez, poursuivit le général, en écrivant deux lignes à la hâte sur un carré de papier, cachez cela dans la doublure de vos habits, afin d'être également en mesure vis-à-vis de la république.

— Mon général, votre bonté me rend confus.

— Je voudrais vous faire oublier ce mauvais quart d'heure, Pelven. Allez maintenant à la garde de Dieu. J'espère que vous me quittez sans rancune.

Hervé prit de ses deux mains la main que le général lui offrait, et la serra avec émotion. — Adieu, général, dit-il, je vais acheter le droit de vous revoir et de continuer à vous servir.

— Non pas moi, Pelven, jamais moi; mais la France, mais la république, la république forte, patiente et généreuse.

— C'est comme je l'entends, dit Hervé. Il s'inclina avec une courtoisie affectueuse, et sortit accompagné de Francis.

Quelques instants plus tard, Pelven et le petit lieutenant galopaient dans la direction de Rennes; mais, au bout de deux lieues, Hervé dut prendre un chemin de traverse, afin d'éviter la ville, qui pouvait être dangereuse pour lui. Ce fut là que les deux jeunes amis se séparèrent, deux heures environ avant le coucher du soleil, l'un pour retourner près du général en chef, l'autre pour courir les nouveaux hasards où le poussaient, contre tous les conseils de la prudence, les sentiments fougueux de l'homme outragé et de l'amant jaloux.

IX

Bois ton sang, Beaumanoir : ta soif se passera.
(*Ancienne Ballade.*)

Le lendemain, à la même heure avancée du jour, le commandant Pelven, en petite tenue militaire, parcourait la route de Plélan à Ploërmel, et il essayait, en pressant le pas de son cheval, de gagner cette dernière ville avant que l'orage qui menaçait dans le ciel eût éclaté. Une nuée sombre, s'étendant jusqu'à l'horizon, s'abaissait peu à peu vers la cime des grands arbres au feuillage immobile. Par intervalles, la poussière du chemin se mouchetait de larges gouttes d'eau. Aux alentours, dans la campagne, régnait ce silence inquiet, ce calme solennel où la nature tout entière semble se recueillir à l'approche du danger. Soudain un éclair déchira profondément les flancs du nuage; une double détonation éclatante fit trembler le sol; en même temps, un déluge de grêle et de pluie se préci-

pitait du ciel entr'ouvert, obscurcissant le jour d'une brume épaisse. Le cheval du voyageur, ébloui par la foudre, aveuglé par la pluie, fit un bond de côté, s'arrêta court, puis repartit tout à coup au galop avec un emportement impétueux que son maître ne put réussir à dompter.

Pelven avait fini par s'abandonner sans résistance, et non sans une sorte de sensation agréable, à cette course furieuse à travers les éléments déchaînés, quand, à un détour de la route, il faillit être renversé par le choc d'une dizaine de cavaliers qui venaient à sa rencontre, et qui passèrent, comme un tourbillon, à ses côtés. Hervé n'eut que le temps de reconnaître des dragons de la république et de leur demander ce qui les pressait si fort; mais la rapidité avec laquelle il continuait d'être entraîné et les bruits formidables de la tempête ne lui permirent pas d'entendre la réponse. Il vit seulement un des soldats se retourner en lui faisant un geste de la main comme pour l'engager à ne pas poursuivre son chemin. A une demi-lieue de là, Pelven aperçut une nouvelle troupe de cavaliers qui accourait sur lui avec la même apparence de hâte et de désordre. Le jeune commandant, qui s'était enfin rendu maître de son cheval, se plaça au travers de la route et fit signe aux fuyards, — car ces gens n'avaient guère la mine de marcher à l'ennemi, — qu'ils eussent

à s'arrêter. Le torrent d'hommes et de chevaux n'essaya pas de lutter contre la faible digue qui lui était opposée; il se divisa humblement en deux courants qui, laissant Hervé maître absolu de sa position, se furent bientôt rejoints derrière lui : — Bandits ! cria le jeune homme indigné. En même temps, il lançait son cheval sur les traces de la colonne; et, saisissant un dragon par le ceinturon, il lui dit avec une colère que la figure éplorée du captif changea aussitôt en une forte envie de rire : — Où vas-tu si vite, drôle ?

— A Plélan, mon officier, au premier cantonnement républicain.

— Est-ce que vous êtes poursuivis ?

— Je n'en sais rien, mon officier. On disait à Ploërmel que les chouans arrivaient. Je ne le crois pas; mais j'ai suivi les camarades.

— Et d'où diable venez-vous?

— Nous sommes de la division Humbert, qui doit être à Quimper maintenant; mais nous avons été coupés de notre brigade dans la déroute...

— Comment ! la déroute, coquin !

— Ah! dame, mon officier, çà y est! Je ne vous conseille pas d'aller vous promener, pour votre agrément, passé Ploërmel. Il y a là un bout de pays que c'est comme dans le tropique, — qui s'y frotte s'y pique.

— Et qui est-ce qui commande les chouans?

— Ah! c'est un solide, et qui n'a pas peur de se démancher le poignet. Joli comme un amour avec ça!

— Mais qui est-il, animal?

— Eh! c'est le ci-devant prince, leur dieu, leur idole, quoi! On dit que c'est un officier des nôtres qui l'a aidé à se débarquer. Mon compliment à celui-là!

— Et dis-moi, interrompit Hervé avec une certaine vivacité, où avons-nous été battus?

— A Pluvigner, et puis plus haut, à Camors, mais sans faire honte au drapeau, mon officier; il leur venait des recrues de partout... Camors, où c'est une enfilade de bois, le général nous avait démontés pour faire le coup de feu; nous avons tenu douze heures d'arbre en arbre... même que leur prince était là... j'ai eu la chance de le dévisager tout à mon aise... — Eh! général, a-t-il dit au citoyen Humbert de derrière son arbre, où il mangeait tranquillement un morceau sur le pouce, en attendant qu'on reprît la danse... Eh! général, dit-il... vu qu'on était convenu de cesser le feu pendant une demi-heure pour faire visite à la cantine...

— Et finalement, qu'est-ce qu'il lui dit? demanda Hervé, secouant son manteau, qui ruisselait de pluie.

— Eh! général, dit-il, sans compliment, vous avez là les plus braves grenadiers, dragons et autres que

j'aie jamais vus en ligne. — J'en ai autant à vous offrir, monsieur que je ne connais pas, a répondu le citoyen Humbert; vous avez vous-même des gars soignés, et vous n'en êtes pas le plus dédaigneux.

— C'était bien parler de part et d'autre, dit gravement Hervé ; mais où est l'armée des bleus dans ce moment-ci ?

— Ah ! où elle est ? voilà ! reprit le dragon. Imaginez-vous, mon officier, que tout a disparu : infanterie, cavalerie, les canons qu'ils nous ont pris, les munitions, tout est rentré sous terre. Ni vu ni connu. On n'en a pas de nouvelles. Le pays a l'air tranquille comme Baptiste, d'autant qu'il n'y a plus personne ; mais ça sonne creux sous le pied, comme si on marchait sur un caveau. Est-ce que vous ne revenez pas avec nous, mon officier ?

— Non, dit Hervé. Va, mon ami, va te sécher.

Le dragon, portant une main à son casque, prit de l'autre la rareté que lui offrait Pelven sous la forme d'une pièce d'argent, et repartit au galop.

Une demi-heure après, le jeune commandant descendait de cheval devant le seuil d'une auberge qui présentait sur le bord du chemin, à une portée de fusil de Ploërmel, sa façade modeste, embellie toutefois par le bouchon traditionnel de gui de pommier. Confiant sa monture à un petit gars en sabots qui le con-

templait avec un air de timidité défiante, Pelven entra dans la cuisine de l'auberge, où trois paysans, assis dans l'intérieur d'une vaste cheminée, causaient à demi-voix avec l'apparence d'une vive animation. Ils se levèrent aussitôt comme par respect, et cessèrent de parler : puis, se rapprochant de la porte par une série d'évolutions savantes, tandis que Hervé adressait quelques questions indifférentes à l'hôtesse, ils disparurent l'un après l'autre en jetant sur l'uniforme du républicain un regard qui n'avait rien d'amical. L'hôtesse, femme d'une quarantaine d'années, fortement bâtie et haute en couleur, n'avait pas semblé au premier abord voir d'un œil beaucoup plus bienveillant l'honorable pratique que le ciel et l'orage lui envoyaient; mais, frappée de la bonne mine du jeune homme et de la politesse avec laquelle il s'exprimait, elle laissa peu à peu les lignes de son visage circonspect se détendre jusqu'au sourire, et répondit qu'assurément elle ferait son possible pour que le jeune gentilhomme, — elle voulait dire le digne citoyen, — ne regrettât point d'être entré chez elle.

Pendant que cette femme lui préparait à souper, Hervé prit place sur un des bancs qui meublaient le réduit de la cheminée, et, tout en faisant sécher ses bottes et son manteau à la chaleur d'une attisée d'ajonc, il s'informa de ce qui se disait dans le pays; à

quoi la discrète matrone répondit qu'il ne s'y disait rien de bien neuf ni qui valût la peine d'être répété, que chacun savait d'ailleurs ce qu'il avait à dire ou à faire, que trop gratter cuit et trop parler nuit ; que, quant à elle, le bon Dieu aidant, on n'ignorait pas qu'elle avait toujours eu plus de propension à se coudre la bouche qu'à se dépendre la langue. — Se gardant bien de lui contester ce point, contestable pourtant, Hervé répliqua qu'il la priait de voir en lui un simple voyageur qui était loin de prétendre lui arracher ses secrets, qu'il désirait seulement savoir s'il était question de l'arrivée des bandes royalistes à Ploërmel. A en croire l'hôtesse, il n'y avait rien de semblable dans l'air, et les cavaliers républicains, qu'il avait sans doute rencontrés, s'étaient alarmés de leur ombre ; ce que le jeune commandant n'eut pas de peine à se persuader, ayant vu souvent les meilleurs soldats céder à ces paniques inexplicables.

Pendant qu'il soupait, Hervé essaya de renouer l'entretien avec sa prudente hôtesse ; il commença par la complimenter sur son mérite culinaire et sur la propreté du service, après quoi il se jugea en assez bonne posture auprès d'elle pour lui demander des détails plus explicites sur l'état du pays et les chances qu'il pouvait avoir d'y voyager avec sécurité. L'hôtesse lui riposta que, Dieu merci, elle n'avait point coutume

d'empoisonner les gens qui mangeaient chez elle; et que si le jeune gentilhomme, — elle voulait dire le citoyen officier, — restait à coucher dans son auberge, il verrait que les draps étaient aussi propres que la nappe et la vaisselle, en quoi elle ne disait que la stricte vérité, comme Hervé eut l'ennui de s'en convaincre un peu plus tard. La bonne femme ajouta que pour ce qui était de l'état du pays au delà de Ploërmel, n'y ayant point mis les pieds depuis une dizaine d'années, elle n'en pouvait rien dire avec certitude, sinon qu'il avait pu s'y passer bien des choses qu'elle ignorait : que, du reste, le jeune gentilhomme, — elle entendait dire le noble officier, — ne pourrait manquer de savoir pertinemment à quoi s'en tenir, s'il continuait son voyage, ce qu'elle ne lui conseillait pas, bien qu'elle n'eût aucune raison de l'en détourner.

Hervé dut se contenter de ces renseignements, dont nous n'avons donné au lecteur que la substance; il se leva de table, et, voyant que la nuit était tout à fait tombée, il dit à l'hôtesse qu'il allait faire un tour à la ville et qu'il désirait trouver sa chambre prête à son retour. Une heure après, il rentra, portant sous son bras un assez gros paquet enveloppé de serge; il paya sa dépense en annonçant qu'il comptait partir le lendemain de bonne heure, et se retira dans sa chambre, dont l'hôtesse lui détailla minutieusement tous les

agréments, laissant à l'expérience le soin de l'édifier sur le reste.

Le lendemain, comme le riant soleil d'une matinée de juin faisait étinceler à l'extrémité des feuilles les diamants liquides qu'avait semés l'orage de la veille, un voyageur solitaire suivait au petit trot de son cheval la route qui s'étend à l'ouest de Ploërmel. C'était un homme au printemps de la vie : un chapeau à larges bords voilait en partie des traits d'une distinction peu commune, qui formaient un contraste peut-être trop frappant avec la rude étoffe de laine, la chemise de toile grossière et les lourdes guêtres dont se composait le reste de son costume. Sa main était armée, en guise de cravache, d'un bâton de houx à cordon de cuir. En somme, l'extérieur du cavalier, sauf quelques détails dont un observateur particulièrement méfiant se fût seul préoccupé, était celui d'un maquignon campagnard en tournée.

A la sortie de Ploërmel, le maquignon avait fait la rencontre de quelques paysannes qui allaient porter du lait à la ville et qui s'étaient retournées après lui avoir rendu son bonjour, pour le considérer avec un air d'étonnement naïf; mais, depuis qu'il avait dépassé une lande plate, célèbre dans les souvenirs héroïques du pays, aucun être vivant ne s'était trouvé sur son chemin : le petit nombre d'habitations qu'il aperce-

vait étaient closes et muettes, comme si la peste en eût muré les portes. Dans cette solitude étrange, au milieu d'une nature qui montrait partout l'empreinte de la main des hommes, le voyageur éprouvait quelque chose de l'impression triste et solennelle que l'on ressent en parcourant un cimetière. A ce sentiment se mêlait un peu d'alarme ; car de temps à autre le jeune homme se soulevait sur ses étriers pour plonger un regard dans les champs, au-dessus des bouquets d'ajoncs aux fleurs jaunes qui hérissaient le revers des fossés. Cependant, bien qu'une ou deux fois il eût cru voir des formes humaines se glisser entre des buissons éloignés, il avait toujours reconnu que son œil était dupe des illusions de l'habitude.

Sa surprise s'accrut et lui serra le cœur d'une étreinte plus glaciale lorsqu'en entrant dans une petite ville, assise sur les bords d'une rivière, il la trouva déserte. Les maisons étaient debout et intactes; mais aucune trace de fumée au-dessus des toits, aucun visage aux fenêtres, aucun bruit dans l'intérieur des habitations. Le voyageur n'entendait que le retentissement sonore du fer de son cheval sur le mauvais pavé des rues. Il se demandait où étaient les malades, les vieillards, les enfans, et il songeait en frémissant à la terrible énergie des convictions ou des sentiments qui avaient commandé et obtenu un sacrifice si violent

et si unanime ; ses yeux interrogeaient avec une curiosité douloureuse, à travers les portes béantes, tous ces foyers désolés, ces magasins et ces ateliers silencieux, le berceau de l'enfant vide à côté du siége de l'aïeule et du rouet abandonné, tous les doux symboles de la paix du ménage détruite, toutes les traces du bonheur domestique anéanti. Il lui semblait qu'il était le jouet d'un rêve sinistre, ou qu'il traversait une de ces cités prises toutes vivantes par la mort, et dont, après des siècles, le linceul de cendres vient d'être soulevé.

Le cavalier s'empressa de quitter la ville veuve ; il franchit le pont, dont un des parapets portait une croix de pierre, dernier signe d'espérance qui console toutes les ruines. Il ne mit pied à terre que lorsqu'il eut perdu de vue les tours antiques d'un château dont le charme pittoresque l'eût sans doute arrêté en des temps meilleurs. Débarrassant son cheval de la bride, il le laissa paître en liberté le gazon humide et frais qui tapissait le bord du chemin, sous un bouquet de chênes touffus; puis, s'asseyant près d'une source vive qui courait sur la lisière du petit bois, le jeune maquignon tira de son portemanteau quelques provisions, et commença un repas d'écolier, qu'il interrompit souvent pour prêter l'oreille aux confuses rumeurs de la solitude. Une demi-heure après, il se remit en

selle, et, jetant tour à tour ses regards sur deux chemins qui se croisaient en face du petit bois, il demeura quelques instants comme incertain de la direction qu'il devait prendre. Enfin, il poussa son cheval dans le chemin qui conduisait vers le sud.

Environ deux lieues plus loin, le voyageur aperçut sur sa droite les ruines d'un village incendié : remarquant un nuage épais de fumée qui s'élevait d'un champ voisin, il s'en approcha, malgré la résistance opiniâtre de son cheval ; et, écartant du bout de son bâton les branches d'une haie d'épines chargées de fleurs, il vit, sous un amas de paille à demi consumée, un hideux entassement de cadavres d'hommes et de chevaux. Ce spectacle lui arracha une exclamation d'horreur et de dégoût et il s'éloigna avec hâte de ce lieu funeste.

Cependant les heures s'écoulaient ; le soleil était déjà haut dans le ciel et la chaleur devenait accablante. En quittant les odieux vestiges qui attestaient le voisinage de l'homme, le voyageur avait d'abord marché avec plus de précaution, s'arrêtant même par intervalles pour écouter ; mais, autour de lui, le silence n'était troublé que par les vagues bruissements des plantes et des insectes sur les landes desséchées, ou quelquefois par les tristes coassements qui s'élevaient d'un marécage. S'habituant par degrés à la singularité

presque fantastique de cet isolement prolongé au milieu d'une contrée civilisée, il cessa de s'en préoccuper et tomba peu à peu dans une profonde rêverie. Comme il achevait de gravir une côte longue et rapide, un bruit pareil au craquement d'une branche le tira brusquement de sa distraction et attira ses yeux du côté d'un groupe de grands hêtres qui dominait la hauteur et qu'il venait de dépasser. Ne voyant rien de suspect sous ces arbres ni dans la masse de verdure que formaient leurs branches rapprochées, il reprit tranquillement sa marche; mais, au bout d'une dizaine de pas, un mouvement à peine réfléchi lui ayant fait de nouveau retourner la tête, il aperçut quelque chose de surprenant : c'était, dans un encadrement de feuillage, le visage d'un homme, un œil fermé et l'autre luisant d'un éclat farouche ; puis, au-dessous, le canon d'un fusil braqué entre deux branches, avec une précision effrayante. — Eh! le gars! cria vivement le cavalier, est-ce qu'on fusille les Vendéens par ici?

— Ah! ah! c'est différent, dit l'homme du hêtre, relevant un peu son fusil et rouvrant à demi son œil; et, s'il vous plaît, quelle heure est-il?

Cette question, toute simple qu'elle était, ne parut pas embarrasser médiocrement l'aventureux maquignon : il croyait comprendre, en effet, qu'on lui de-

mandait un mot d'ordre qu'il n'avait point; et ce soupçon se changea en une affligeante certitude, quand il vit, après ce moment d'hésitation, l'œil du questionneur se refermer et le fusil reprendre sa position horizontale.

— Tu vas faire un malheur, mon gars, dit-il alors avec cette froide intrépidité que l'extrême péril donne aux âmes généreuses, et un malheur dont tu te repentiras dans cette vie et dans l'autre. Je viens de l'Anjou: comment veux-tu que j'aie votre passe? Allons! poursuivit-il d'un ton d'autorité, descends, et je te vais montrer une passe qui vaut bien la tienne. — En achevant ces mots, il tirait d'une poche de sa veste un morceau de papier qu'il agita d'un geste impérieux.

Le mystérieux habitant du hêtre se rendit à cette invitation avec un empressement tempéré par la prudence. Il se dégagea du fourré de verdure où il était tapi, et, montrant au voyageur le costume d'un paysan breton en tenue de guerre, il se laissa glisser en bas de l'arbre; puis, après avoir de nouveau armé son fusil, qu'il avait mis en bandoulière pour opérer sa descente, il s'approcha du cavalier et prit à distance le papier que celui-ci lui présentait. Il lut avec attention, et non sans quelque difficulté apparente, les deux lignes qui y étaient tracées. L'expression de sauvage

défiance qui n'avait pas cessé d'assombrir ses traits fit place aussitôt à une sorte de joyeuse grimace ; il cligna de l'œil d'un air d'intelligence en rendant le papier au maquignon, ôta son chapeau, et dit en pliant les genoux plusieurs fois coup sur coup : — Et il va bien, M. Charette, mon maître ?

— Le mieux du monde, mon enfant. Tu me prenais pour un espion des bleus, pas vrai ?

— En bonne foi de Dieu, oui.

— Et qu'est-ce que tu fais sur ton arbre, toi ?

Le paysan branla la tête ; un sourire d'astuce dilata sa bouche jusqu'aux oreilles, et il répondit à demi-voix : — Hé ! je les guette venir.

— Mais les bleus sont bien loin, mon garçon : je les ai laissés à Vitré avant-hier.

— Ils en sont partis, mon maître, et ils arrivent grand train. Ceux de là-bas, — le paysan étendit la main vers le nord, — ont appris ça hier, et ils ont déménagé dans la nuit. Et où va le gentilhomme, sans lui commander ? à Vannes ?

— Non, à Pluvigner ; je compte y trouver les chefs à qui j'apporte un message du général.

— Quels chefs donc ?

— Mais... lui..., répondit le maquignon en posant affectueusement une main sur l'épaule du chouan.

— Fleur-de-Lis ?

— Sans doute.

— Ah ben, joliment ! Vous lui tournez le dos.

— Est-ce qu'il est à Kergant, Fleur-de-Lis? reprit le voyageur en retirant sa main avec vivacité.

— Eh oui, et M. George aussi, et tous nos messieurs, tantôt l'un, tantôt l'autre.

— Il faut alors que je retourne sur mes pas. On m'avait dit que vous aviez occupé Pluvigner.

— Oui, d'abord ; mais c'est changé, et ça vaut mieux comme ça est, répliqua le paysan en plissant son front d'un air entendu. On vous contera tout ça là-bas.

— Et vous en êtes contents, de Fleur-de-Lis, hé ! les gars ?

— Sainte Vierge ! dit le Breton, qui éleva son chapeau au-dessus de sa tête par un élan d'enthousiasme naïf, si nous en sommes contents ! C'est un ange du ciel ! Vous le verrez, mon maître : il ressemble au saint George qui est au-dessus du maître-autel de notre paroisse. Mon Dieu ! qu'il est donc brave ! Les balles des bleus n'y peuvent rien. Il les cueille avec sa main comme des fleurs de haie. Il y a aussi son grand cheval noir qui mange de la poudre comme les autres de l'avoine. Quand les bleus le voient venir, blanc sur noir, comme ils disent, ils crient : Voilà le diable qui arrive ! parce que c'est comme ça qu'ils

appellent le bon Dieu. Et puis il faut les voir courir : il en est encore passé une cinquantaine par ici hier matin ; et même, ajouta le paysan avec un sourire d'une expression sinistre, il y en a sept ou huit qui se reposent dans le champ de Marie Brech, à une lieue d'ici. Le gentilhomme a peut-être senti le rôti en passant ?

A cette question, le voyageur tressaillit ; un éclair jaillit de ses yeux, et ses doigts serrèrent convulsivement la poignée de son bâton. Ces signes équivoques n'échappèrent pas au chouan, qui, reculant aussitôt de deux pas, attacha un regard de soupçon sur le visage ému du cavalier.

— Tu me donnes des regrets, mon garçon, reprit aussitôt celui-ci. J'aurais voulu être là pour dire deux mots de plus à ces vauriens. Tu ne peux croire combien j'aurais eu de plaisir à jouer du sabre pour la bonne cause.

— Ah ! mon maître, là où vous allez, vous le trouverez sous peu, le plaisir, répliqua le paysan en riant.

— C'est sur quoi je compte, mon enfant, et j'espère que nous nous reverrons. Allons, bonsoir, car je ne peux marcher vite avec un cheval éreinté, et je ne veux pas arriver trop tard à Kergant.

— Ah ! dame, vous n'y serez guère avant la nuit, et encore il faudra prendre à travers le pays. Après le

champ de Marie Brech, vous trouverez un petit chemin sur votre gauche, et puis vous n'aurez plus qu'à suivre tout droit.

— Merci, mon garçon. Je me souviendrai de ta figure, va.

— Et tenez, reprit le chouan en cassant le bout d'une branche de hêtre ; mettez ce brin de verdure-là à votre chapeau, car il y a dehors plus de fusils qu'on n'en voit.

Le maquignon obéit à cette prudente recommandation, remercia encore une fois son dangereux ami, et commença à redescendre la côte au haut de laquelle il avait fait cette rencontre, qui heureusement n'avait pas tenu tout ce qu'elle promettait. A l'angle du champ qui servait de tombeau aux malheureux dragons, il trouva en effet un chemin étroit, profondément encaissé entre deux fossés, et tellement propre aux embuscades qu'il eût fort hésité à s'y engager, si la branche de hêtre ne lui eût paru une sauvegarde suffisante contre les surprises de cette nature. Le reste de son voyage ne fut marqué par aucun incident particulier ; il traversa deux ou trois villages ruinés et abandonnés ; il entendit souvent, dans les buissons qui bordaient le chemin, des mouvements et des murmures de voix qui ne laissaient pas de lui causer un peu d'inquiétude, malgré le signe protecteur qui om-

brageait son chapeau ; enfin, deux fois il eut l'occasion d'adresser un salut amical à des paysans qui paraissaient s'occuper de travaux agricoles avec un intérêt auquel l'état de la terre ne répondait point ; mais, à part les difficultés d'une route à peine tracée, aucun obstacle n'entrava sa marche. Toutefois, le crépuscule faisait déjà place aux ténèbres lorsque le cavalier entra dans la longue avenue d'arbres séculaires qui servait d'accès au manoir de Kergant.

Vers le milieu de l'avenue, il mit pied à terre et attacha son cheval au poteau d'une barrière qui s'ouvrait sur une prairie. Il franchit ensuite la barrière, traversa la prairie dans une direction diagonale ; et, après avoir escaladé un fossé dont il paraissait parfaitement connaître le côté faible, il se trouva dans un vaste jardin qui s'étendait parallèlement à l'aile gauche du château. Plusieurs fenêtres éclairées projetaient une lueur assez vive sur les allées étroites que des bordures de buis dessinaient entre les plates-bandes. Le jeune homme s'arrêta et parut hésiter ; bientôt cependant il reprit sa marche, en ayant soin de se tenir en dehors de la zone lumineuse, mais son allure était plus lente : elle avait pris l'incertitude d'une promenade sans but. Ses regards semblaient percer l'obscurité et découvrir presque à chaque pas des objets dont ils avaient peine ensuite à se détacher : c'était

un arbre, un banc, le piédestal d'une statue, ou le socle d'un vase gigantesque ; il s'en approchait, il les touchait, et n'en retirait sa main que pour la porter à ses yeux. Il semblait que chaque coin lui fût un souvenir, et chaque souvenir un ami.

Une pente rapide le mena, à travers un dédale de charmilles, dans une partie du jardin qu'on appelait le bois, et où la nature avait été à peu près abandonnée à elle-même. De place en place cependant, des clairières menagées entre les masses noires des sapins laissaient pénétrer sur des pelouses la douteuse lumière d'une nuit étoilée. Cette retraite était animée par le murmure d'une eau courante, qui, tombant de cascade en cascade, s'allait perdre au pied du bois dans les grandes herbes d'un marais. Le jeune homme suivait depuis quelques instants un des sentiers qui serpentaient sous les voûtes de feuillage, et il venait de traverser un petit pont jeté sur le ruisseau, quand un bruit de voix arriva à son oreille, si distinct, si rapproché, que ceux qui parlaient ne devaient pas être à dix pas du promeneur. Il s'arrêta soudain ; puis, se courbant vers le taillis, il put apercevoir, sur un banc de gazon circulaire auquel le sentier aboutissait après un brusque détour, la silhouette élégante d'une femme enveloppée d'une mante à capuchon. Près d'elle, appuyé contre un arbre, se tenait un homme de petite

taille qui se penchait un peu en avant pour parler : — C'est de la déraison et de l'ingratitude, disait l'inconnu avec un accent d'une douceur caressante ; vous savez combien ma vie est occupée, et de quelle façon ; j'ai de grands, de terribles devoirs : si je les négligeais, vous seriez la première à me le reprocher, ou vous êtes bien changée... Et comment voulez-vous que je ne sois pas par instants distrait, avec de pareilles choses dans la tête ?...

— Oui, interrompit la jeune femme d'une voix étouffée par l'émotion ou par la prudence ; oui, mais il ne faut pas me tromper, n'est-ce pas ? Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que je souffre quand cette pensée me vient, et tout ce qui me passe alors par l'esprit...

— Voyons, reprit l'inconnu, ce sont là des misères, vraiment. Cela est sans motif... Je ne vous reconnais pas ; vous le cœur intrépide, l'âme vaillante, vous vous laissez abattre ainsi par des pressentiments puérils !

— Vous me reconnaîtriez, si vous me trompiez jamais, Fleur-de-Lis !

— A la bonne heure. C'est pour cela que je vous aime, ma fière enfant, que je vous aime tendrement.

Ces mots et le ton dont ils furent prononcés semblèrent avoir rendu un peu de confiance à la jeune

femme ; elle abandonna sa main à celui qu'elle avait appelé Fleur-de-Lis, et commença de lui parler avec une vivacité passionnée, mais d'un ton si bas, qu'elle ne pouvait être entendue que de lui. A un mouvement qui se fit dans le taillis, elle se leva brusquement, et, saisissant le bras de son compagnon, elle murmura d'une voix que la terreur rendait sifflante : — Mon père ! — Au même instant, un nouveau son frappa leurs oreilles attentives, c'était comme le bruit sec que fait le ressort d'une arme à feu. La jeune femme ne put retenir un nouveau geste d'alarme : elle éleva ses mains jointes devant son visage et ne respira plus.

Après quelques secondes de cette anxiété : — Venez, chère enfant, dit Fleur-de-Lis ; ce n'est rien. La nuit et les bois sont pleins de ces bruits inexplicables, — et, tout en parlant, il remontait avec la jeune femme les détours du sentier. — Dès qu'ils eurent passé le petit pont du ruisseau, l'étranger que le hasard avait fait assister à cette scène mystérieuse quitta le refuge qu'il avait cherché derrière le tronc colossal d'un sapin, et, remettant au repos la batterie d'un pistolet qu'il tenait à la main : — Ce n'est pas ma sœur ! dit-il. C'est elle ! — Il faut attendre.

X

Vite, une chaise et un couvert....
A la santé du commandeur !
(Molière, *le Festin de Pierre.*)

Dans la même soirée, la salle à manger du château de Kergant, vaste pièce lambrissée de chêne jusqu'au plafond, réunissait autour d'un souper somptueux une vingtaine de convives. Mademoiselle Andrée de Pelven occupait, avec plus de grâce que de majesté, la droite du marquis de Kergant, tandis que la chanoinesse tenait la gauche de son frère avec plus de majesté que de grâce. Mademoiselle Bellah de Kergant, sévère et souriante comme une jeune reine, était assise au centre de la table, en face du marquis, parcourant de l'œil avec une sollicitude discrète le cercle des convives, et résumant de temps à autre ses observations par des ordres jetés *sotto voce* à des laquais en livrée ponceau qui s'empressaient derrière elle.

Les laquais, aussi bien que leur livrée ponceau,

semibleront peut-être inattendus, sinon dérisoires, au milieu d'une guerre civile flagrante; mais la chanoinesse Éléonore était pour que l'on gardât jusqu'au bout sa qualité : elle avait beaucoup reproché à la malheureuse reine des écarts d'étiquette qui avaient été, suivant sa manière de voir, la cause principale de la révolution française; elle admirait fort les sénateurs romains attendant l'ennemi sur leurs chaises d'ivoire; et la livrée ponceau de ses laquais, obstinément conservée aux dépens de sa cassette particulière, lui paraissait devoir former une sorte de pendant honorable à ce beau trait des anciens. M. de Kergant, tout en reconnaissant ce qu'il pouvait y avoir de puéril dans cette fanfaronnade, y donnait les mains de bonne grâce à cause d'une certaine hauteur d'âme qui s'y montrait et à laquelle il était sensible. On remarquait dans le reste du service le même décorum et le même apprêt : la table, éclairée avec luxe, était couverte d'orfévrerie et de porcelaine précieuse; elle était servie avec cette abondance excessive qui était alors, comme aujourd'hui, particulière à la province.

Si le marquis et sa sœur étaient parvenus à flatter leurs souvenirs et à tromper leurs regrets par cet appareil emprunté à de meilleures années, leur succès s'arrêtait à la mise en scène matérielle du repas; les acteurs ne secondaient point l'illusion; plus d'un,

parmi eux, portait la veste grossière du paysan : des mains durcies à la charrue maniaient l'argenterie blasonnée. Le marquis appelait des héros, et il avait raison, ces hôtes rustiques, que peu d'années auparavant il reconnaissait à peine pour des hommes. Ainsi cette révolution que le vieux gentilhomme combattait au dehors avec désespoir, elle avait un pied sur son foyer domestique; il la traitait noblement à sa table de famille; elle y faisait régner le premier de ses bienfaits, la seule égalité sociale qui ne soit pas une chimère d'illuminé ou un rêve ignoble de l'envie, celle qui fait asseoir au même banquet d'honneur toutes les vertus, tous les talents et tous les courages. — La coiffe plébéienne d'Alix, la fille du garde-chasse, brillait à une des extrémités de la table et ajoutait un détail gracieux à tous ces contrastes. M. de Kergant, esprit généreux quand la passion n'en altérait point le naturel, avait voulu récompenser par cette faveur le dévouement que la jeune fille avait montré à ses compagnes d'exil. La pointilleuse chanoinesse ne pouvait se dissimuler tout ce qu'une semblable bigarrure de mœurs et de costumes avait de fatal pour les pures traditions classiques; elle sentait au fond du cœur le coup qu'une telle discordance portait à ses laquais ponceau, mais elle se consolait en prêtant à cette mortification une couleur religieuse : elle comparait ces

réunions mélangées aux repas libres des premiers chrétiens.

Le hasard nous procura, il y a peu d'années, l'avantage de connaître un des rares survivants de la grande chouannerie : par goût de jeunesse, à ce qu'il nous semblait, plutôt que par une bien forte conviction, il avait pris une part active aux intrigues comme aux guerres de la Bretagne royaliste ; il y avait même trouvé tant de plaisir qu'il était, je crois, tout prêt à recommencer quand il mourut, fort heureusement, le printemps dernier. Ce bon vieillard, qui avait tué beaucoup d'hommes autrefois, nous étonnait souvent en nous contant avec quel appétit il prenait ses repas et avec quelle tranquillité il suivait la routine de sa vie, au milieu des mortelles et incessantes appréhensions de la guerre civile. — Quand le péril, disait-il, nous assiége du matin au soir et du soir au matin, il a le sort d'une maîtresse maladroite, il perd sur nous son empire. Il ajoutait qu'à son avis Damoclès devait être un étrange poltron, pour ne point s'être habitué à une chose aussi simple que d'avoir une épée suspendue sur la tête. Il comprenait que cela fût gênant le premier jour ; mais il déclarait que, dès le second, il n'en aurait pas, quant à lui, perdu un coup de dent, et que l'épée en eût été pour ses frais. Il allait plus loin ; il se sentait capable, sous la menace de quelque péril

que ce pût être, pourvu qu'il fût un peu prolongé, de soutenir avec une entière liberté d'esprit la thèse la plus légère, sinon la plus galante. A l'appui de cette déclaration, il nous citait de véritables tours de force que nous avons le regret de ne pouvoir faire figurer dans cette histoire; mais l'obligeance, parfois un peu avantageuse peut-être, du vieux partisan, nous permet au moins de faire connaître au lecteur quelle espèce de conversation pouvait remplir les courts intermèdes d'un drame sanglant, quel sujet d'entretien pouvait défrayer un souper de chouans, entre deux de ces combats où l'on ne faisait point de prisonniers, et à huit jours de Quiberon.

— Ah çà! mais, véritablement, c'est un souper de noces, cela, mon cher hôte, et de noces royales, disait en riant un jeune homme qui occupait la place d'honneur à côté de mademoiselle de Kergant, et dont toutes les paroles étaient accueillies avec un respect extraordinaire : je vous soupçonne d'avoir ouvert un refuge dans votre château à tous les cuisiniers illustres que la révolution a cassés aux gages, et ce souper m'a tout l'air d'être le produit de la reconnaissance de ces messieurs. En tout cas, un tel souper vaut seul un long poëme, voilà ma façon de penser, d'autant plus qu'en fait de poëmes, les plus courts m'ont toujours paru les meilleurs... Ah! mon Dieu! mademoiselle

de Kergant a froncé le sourcil... J'ai eu le malheur de professer quelque hérésie !

— Vous vous êtes simplement enferré jusqu'à la garde vis-à-vis de mademoiselle Bellah, monsieur le Duc, dit un jeune abbé à l'œil fin et à la mine déliée, qui était placé près de la chanoinesse.

— Ma fille, monsieur le duc, ajouta M. de Kergant, a le travers d'aimer la poésie avec passion.

— Eh bien ! reprit celui qu'on appelait M. le duc, je n'ai pas dit de mal de la poésie, moi ; j'ai parlé des poëmes.

— Mais, Monsieur, demanda Bellah en souriant, qu'entendez-vous donc par poëme ?

— Par poëme, Mademoiselle, j'entends... mais dame ! j'entends *la Henriade*, que je n'ai jamais lue, mais qui est bien ennuyeuse.

— Outre que l'auteur était un polisson, fit observer la chanoinesse. Je n'ai jamais lu non plus sa *Henriade*, mais on dit que Jeanne Darc y est indignement traitée.

— Vous me l'apprenez, Madame, reprit le jeune duc, et j'ajoute ce grief à ceux que j'avais déjà contre cette épopée. Quant à la poésie, j'ai le bonheur de partager le goût passionné qu'elle inspire à mademoiselle de Kergant ; mais je suis loin d'honorer indifféremment sous ce titre toutes les lignes d'écriture d'i-

négale longueur. On n'est pas poëte, à mon avis, parce qu'on évite d'appeler les choses par leur nom et parce qu'on mesure des syllabes avec plus ou moins d'habileté, suivant un rhythme convenu. La naïveté, le naturel, la bonne foi, qui sont les caractères de la poésie telle que je l'entends, n'appartiennent qu'aux premiers âges des peuples comme aux premières années de l'homme. Les imaginations, les sentiments, les rêves d'un enfant sont de la poésie ; un jeune homme qui aime est encore un poëte ; mais, sous peine d'affectation et de ridicule, il faut renoncer, après la première moitié de la vie, à des formes de sensibilité et de langage qui cessent d'être sincères et touchantes. Vous avez, Mademoiselle, des trésors de vraie poésie dans vos vieilles ballades bretonnes... Ah ! je suis ravi de voir votre front s'éclaircir... C'est mon pardon, n'est-ce pas ? Eh bien, Messieurs, j'offense peut-être ici quelque barde inconnu, mais c'est mon sentiment : une civilisation qui commence est poétique, car l'enfant pleure, rit et chante avant de parler... Un peuple mûr, à plus forte raison un vieux peuple, n'est poëte que par artifice... C'est un barbon avec une guitare... un art poétique chez une nation signifie que l'ère de la poésie est close... Aussi depuis Boileau, et je dirais volontiers inclusivement, je ne vois pas un poëte en France... Vous souriez, Chevalier? Si vous en con-

naissez un, quand ce serait vous-même, je suis prêt à lui rendre hommage, sur des pièces probantes, s'entend.

Celui à qui le jeune duc adressait ces paroles était un homme d'une cinquantaine d'années, long de taille, sec et jaune de visage et poudré avec soin. Il était assis près de mademoiselle Andrée, à laquelle il paraissait conter, de l'air le plus sérieux du monde, des choses fort plaisantes, si l'on en jugeait par les éclats de rire de la jeune demoiselle.

— Votre théorie, monsieur le duc, dit-il avec gravité, me blesse, je vous l'avoue, dans mes plus chères affections. Elle refuse le titre de poëte à un homme qui fut mon ami et dont Apollon taillait la plume lui-même, à ce que je crois. Il sut d'ailleurs faire entrer dans la poésie un élément qui n'y figure point d'ordinaire, bien à tort selon moi, je veux dire l'utilité.

— Et le nom de ce beau génie ? demanda le duc.

— Son nom, monsieur le duc, est écrit au Parnasse, je n'en doute point, comme il l'est dans mon cœur; mais je confesse à regret que ses contemporains n'ont pas eu la curiosité de percer l'anonyme dont il aimait à voiler sa muse.

— Voyons ses vers, en ce cas.

Le chevalier médita un instant et passa la main sur son front; puis il reprit : — Je m'en rappelle fort heu-

reusement quelques-uns. Ce grand homme, Messieurs, n'était pas seulement mon ami, il était encore celui de l'humanité. Il se plaisait, tout en la charmant, à lui donner de salutaires avis. C'est ainsi qu'il a dit :

> Aux gens que pas à pas conduit vers le tombeau
> La phthisie ou la fièvre lente,
> Je conseille le lait de chèvre ou de chameau,
> Ou celui de jument, comme chose excellente.

Les convives n'entendirent point cette belle pièce sans donner des signes d'une vive gaieté ; Andrée surtout applaudit en battant des mains avec la folle joie d'un enfant. — Encore, chevalier ! encore, je vous en prie ! s'écria-t-elle.

— Volontiers, Mademoiselle, reprit l'imperturbable chevalier ; c'est encore mon ami qui a dit spirituellement de l'oie, considérée comme aliment :

> L'oie est un animal stupide,
> Qui doit être sans cesse en un séjour humide ;
> Il la faut abreuver ; l'axiome est certain :
> Vive, elle veut de l'eau ; morte, elle veut du vin.

C'est toujours mon ami, Messieurs, qui a révélé au monde un certain nombre de vérités neuves dans le goût de celle-ci :

> Laver ses mains est une propreté
> Qui contribue à la santé.

Quand l'admiration expansive que ne pouvaient manquer d'exciter de pareils chefs-d'œuvre se fut un peu calmée : — Ma foi ! Messieurs, dit M. de Kergant, ce sont là assurément de fortes platitudes ; mais je crois que je les préfère encore à ces madrigaux, à ces impromptus et à toutes les fadeurs pastorales dont nous inondaient, il y a vingt ans, une foule de petits vagabonds...

— Tout beau ! mon frère, interrompit la chanoinesse ; les poéticules dont vous parlez étaient, j'en conviens, des impertinents à fouetter en place publique ; mais ils avaient bien de l'esprit ! Vous n'avez pas toujours eu vous-même pour le genre de leurs productions le dédain que vous professez aujourd'hui. Je suis fâchée de rappeler publiquement des vers que fit, en l'an de grâce 1775, un certain marquis dont je me borne à taire le nom. Les voici, ajouta la chanoinesse en donnant à ses lèvres un tour précieux et enfantin : *A une dame qui avait un chien sur ses genoux...*

— Ma sœur !... dit vivement le marquis.

— Mon frère, je ne nomme personne, reprit la chanoinesse.

A UNE DAME QUI AVAIT UN CHIEN SUR SES GENOUX.

Grâce à vous, cruelle beauté,
Malgré leur peu de ressemblance

Nous voyons la fidélité
Sur les genoux de l'inconstance.

— Ah ! monsieur ! dit Bellah en jetant à son père un regard charmant de tendre reproche et de pudeur filiale.

— Eh bien, mais c'était fort joli, cela, marquis ! dit le brillant jeune homme, qui semblait être le roi de la fête. Je comprends, au reste, que madame la chanoinesse défende un genre littéraire qui a produit le gracieux rondeau que je vais vous dire, lequel, je pense, a été fait pour elle :

A UNE DAME QUI DEMANDAIT UN RONDEAU.

On n'en fait plus, ma chère Éléonore...

C'est votre nom, je crois, madame.

On ne fait plus de ces jolis rondeaux
Dont la cadence agréable et sonore
Droit au refrain marchait à pas égaux.
Dans ce siècle, plus sage ou plus froid que les autres,
Il faudrait que nos cœurs fussent toujours émus
Par des yeux aussi vifs, aussi beaux que les vôtres :
On n'en fait plus !

Les compliments sont le fard du poëte :
J'en ai fait mille, ils étaient superflus :
Mais, dès l'instant où l'on vous le répète,
On n'en fait plus !

— Dites donc que cela n'est pas adorable ! s'écria la chanoinesse ; et ceux-ci, monsieur le duc :

A ÉGLÉ.

Vous accusez l'Amour, l'Amour en rit tout bas ;
Car, en le décriant, vous augmentez sa gloire.
Quand vous niez ce dieu, vous nous forcez d'y croire,
Et vous le faites naître en disant qu'il n'est pas.

— Voilà qui est sans doute fort bien filé, dit le jeune abbé ; mais il me semble que je trouve dans ma mémoire quelque chose de plus vif encore. Jugez-en, madame.

— A ce bouquet charmant que pour toi l'on a fait,
Je vois, gentille Églé, qu'aujourd'hui c'est ta fête.
— Non, me repondit-elle avec un air honnête,
C'est moi qui l'ai cueilli pour orner mon corset.
— C'est donc, lui dis-je alors, la fête du bouquet.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le duc avec un air d'enthousiasme exagéré, que celui-là me plaît ! Véritablement, mesdames, c'est comme qui ferait une chute sur un lit de roses !...

— Moi, dit M. de Kergant, je voudrais qu'on nourrît les auteurs de ces choses-là avec de la pommade.

— Tenez, notre hôte, quand on a fait en personne un quatrain à une dame qui avait un chien sur ses genoux, on est mal venu...

— Permettez, monsieur le duc, interrompit en riant le vieux marquis, il faut savoir l'histoire de ce quatrain : je l'ai fait, c'est vrai...

— Ah ! ah ! dit le duc, nous vous tenons !

— Mais c'était un défi ; ma parole était engagée, il fallait le faire... ou mourir.

— Parbleu ! Marquis, vous teniez donc bien à la vie dans ce temps-là ?

M. de Kergant se préparait à répondre sur le même ton de légèreté, quand tout à coup il vit sa fille se lever, puis demeurer droite et immobile, les joues pâles et l'œil fixé, avec une expression de stupeur, vers l'angle de la salle où s'ouvrait la porte d'entrée. La moitié des convives avaient en même temps porté leurs regards dans cette direction avec un air d'extrême surprise et même d'alarme. M. de Kergant se retourna avec précipitation et aperçut près de la porte le commandant Hervé en uniforme républicain, la tête nue et sans épée. Le marquis se leva. Andrée avait poussé un cri.

— Monsieur le marquis, dit aussitôt Pelven, dont le visage doux et grave était un peu altéré par la fatigue et par l'émotion, je viens vous demander l'hospitalité. Pour des motifs qu'il vous est aisé de deviner, il n'y a plus de sûreté pour moi dans les rangs républicains. Averti à temps du sort qui m'attendait, j'ai cru qu'il y

aurait plus de folie que de courage à ne pas m'y soustraire. Puisque je suis un proscrit, je viens parmi les proscrits. Si j'ai trop compté, Monsieur, sur votre ancienne amitié, j'irai traîner ailleurs une vie malheureuse, dont ne veut plus cette cause terrible à laquelle j'avais tant sacrifié.

Tous les convives avaient écouté dans un silence morne les paroles du jeune officier ; tous les yeux étaient attachés sur le marquis, dont les traits avaient perdu leur expression passagère de bonhomie enjouée pour reprendre le caractère de noble sévérité qui leur était habituel. — Monsieur de Pelven..., dit-il en faisant un pas vers son hôte inattendu ; mais, au lieu de poursuivre la phrase solennelle que ce début annonçait, il saisit tout à coup le jeune homme par la main, et l'attirant brusquement sur sa poitrine : — Hervé ! s'écria-t-il d'une voix attendrie, mon fils, mon enfant, soyez le bienvenu !

Cet accueil, que Hervé n'avait pas espéré, le troubla jusqu'au fond du cœur. En recevant l'embrassement chaleureux du vieillard, il sentit passer dans ses veines un frisson glacial. La pensée du double rôle qu'il jouait pour la première fois de sa vie lui traversa l'esprit comme un remords, et, tandis qu'il balbutiait les mots de reconnaissance et de dévouement, une teinte plus vive nuança ses joues brunies ; mais, son

œil ayant rencontré soudain le regard étincelant du personnage que mademoiselle de Kergant avait à sa droite, il recouvra à l'instant toute la fermeté de sa résolution.

Cependant le marquis s'était retourné vers ses convives : — Messieurs, leur dit-il, voici le fils du comte de Pelven. Il a été entraîné aux idées révolutionnaires par l'enthousiasme de jeunesse qui égara nos plus grands noms à l'aurore trompeuse de ces jours de deuil. Je ne doute pas qu'il n'ait reconnu dès longtemps et déploré ses illusions. Des circonstances que vous connaissez viennent de briser les chaînes qu'un point d'honneur exagéré lui avait forgées. Je vous prie de l'accueillir comme un homme de cœur et comme le fils de mon affection.

Les convives répondirent par une vive acclamation accompagnée du choc bruyant des verres ; un seul, celui qui, malgré sa jeunesse, paraissait être le premier parmi eux, se contenta d'incliner la tête avec une gravité polie.

Hervé, sur l'invitation du marquis, avait pris place à côté d'Andrée, qui lui faisait fête par ses transports mêlés de rires et de larmes. Mademoiselle de Kergant, plus réservée ou plus pénétrante, n'avait accordé au compagnon de son enfance d'autre témoignage de bienvenue qu'un sourire triste et froid ; les regards

qu'elle jetait sur lui à la dérobée paraissaient empreints d'un sentiment de doute et d'inquiétude.

Un silence embarrassé succédait peu à peu au mouvement tumultueux dont l'arrivée du républicain avait été l'occasion. Le remarquable voisin de mademoiselle de Kergant avait seul conservé son air d'aisance supérieure ; il essayait, avec une sollicitude pleine de bon goût, de ranimer l'entretien que la présence d'un uniforme exécré semblait avoir glacé sur les lèvres des assistants. Le timbre de sa voix, d'une sonorité mélodieuse et doucement métallique, frappa Hervé comme un souvenir. Le jeune commandant ne doutait pas qu'il n'eût devant lui ce chef mystérieux, l'ennemi et le rival qu'il était venu chercher, le héros royaliste qui, en si peu de jours, avait porté si haut l'éclat de son nom de guerre. Il l'étudiait avec une curiosité émue et sombre. C'était un homme de la plus petite taille qui se puisse concilier avec la beauté mâle et avec la grâce : il pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans, des cheveux noirs encadraient son front élevé et large, sa bouche était dessinée avec une délicatesse un peu molle ; mais ce détail, d'un charme à peine digne d'un homme, était racheté par la fierté du front, par les lignes hardies d'un nez aquilin aux ailes un peu ouvertes, et surtout par le rayonnement presque insoutenable du regard.

Pelven crut retrouver dans la physionomie de l'inconnu quelques-uns des traits caractéristiques d'une famille illustre ; mais il devait à son éducation patricienne des renseignements trop précis et trop minutieux sur le personnel de la maison de Bourbon, pour ne pas reconnaître sur-le-champ qu'aucun des noms attribués par l'opinion publique au jeune chef qu'il avait devant les yeux ne lui appartenait réellement. Quel qu'il fût toutefois, son attitude et ses façons étaient souveraines : nul ne paraissait lui contester le droit d'agir en prince, et il en usait avec une assurance tempérée par la plus exquise politesse. Sa parole courait comme une flamme à travers le cercle des convives, rapide, affable, entraînante, pénétrant dans les esprits les plus rudes comme dans les plus cultivés, appropriant la plaisanterie ou l'éloge au goût et aux habitudes de chacun avec une flexibilité surprenante de ton et de langage. Toutes les séductions et tous les genres de victoire semblaient promis à cette nature comblée de tous les dons, qui alliait une sorte de grâce voluptueuse à l'attrait imposant de la force, et qui parlait avec la même éloquence aux soldats et aux femmes. Toutefois cette riche médaille ne pouvait manquer d'avoir son revers : un appréciateur délicat eût été choqué par l'éclat même de tant de ressources et de qualités jetées en dehors, pour ainsi dire, sans

réserve, et qui pouvaient faire douter s'il restait quelque chose au fond. Il paraissait plus naturel d'accepter ce jeune homme pour maître que de le prendre pour ami.

Hervé ne put s'empêcher de tressaillir quand il s'entendit nommer par celui qui était l'objet de son avide attention, et à qui nous donnerons désormais son surnom de Fleur-de-Lis : — Monsieur de Pelven, disait-il en le saluant de son verre, souffrirez-vous que je boive à l'heureux accident qui nous vaut l'avantage, très-apprécié par nous, de vous posséder ?

— Monsieur, répondit Hervé en s'efforçant de sourire, ou je me trompe fort, ou c'est vous qu'on en doit remercier, s'il y a lieu toutefois à des remercîments.

— Mon Dieu ! monsieur le comte, reprit Fleur-de-Lis avec un accent pénétré et affectueux, ou je me trompe fort moi-même, ou vous ne me pardonnez pas, mais là, bien chrétiennement, la liberté que j'ai prise de disposer de vos services à votre insu.

— Ma foi, monsieur, dit gaiement Hervé, je vous avoue que j'ai encore sur le cœur un certain coup d'assommoir...

— Ah ! Dieu merci ! je ne l'ai pas sur la conscience, moi. George, je vous en prie, mon ami, revendiquez vos actes... Je ne veux pas que votre poing reste entre M. de Pelven et moi... Voici l'assommeur,

mon cher comte, ajouta le jeune homme en montrant à Hervé une espèce de paysan aux épaules carrées, à la tête ronde, dont la cravate flottante laissait voir un cou d'Hercule... Vous pardonnerez à George quand vous l'aurez vu au feu, j'en suis sûr.

— Excusez, monsieur le comte, dit George en faisant entendre un gros rire, mais il s'agissait de nous sauver tous, et puis un coup de poing ne déshonore pas.

— Je ne dis pas qu'il m'ait déshonoré, mon ami, répliqua Hervé, mais il m'a fait mal. Je suppose, monsieur George, que vous étiez une des dames qui lavaient leur linge cette nuit-là dans la vallée de la Groac'h ? Puis-je vous demander sans indiscrétion le motif de cette mascarade, tout aimable d'ailleurs ?

— Ah ! ne m'en parlez pas ! dit Fleur-de-Lis ; ces Bretons sont si braves, qu'ils en sont fous ! Ils voulaient me faire accueil par cette drôlerie qui nous causa tout l'embarras du monde.

— Et ne puis-je savoir, monsieur George, reprit Hervé, en vertu de quelle sorcellerie vous avez pu essuyer notre feu impunément ?

— Ah ! monsieur, répondit George, c'est que mes gars ont de l'aplomb, voyez-vous ! Je les ai habitués à courir sur l'artillerie en se jetant à plat ventre de

temps en temps pour laisser passer la mitraille... Vous avez pu juger vous-même avec quelle précision ils font cette manœuvre.

Mademoiselle de Kergant se leva de table comme l'intrépide partisan achevait de parler ; elle prit la main que lui offrait Fleur-de-Lis, et tous les convives passèrent à leur suite dans un salon voisin, que décoraient des portraits de famille. Hervé, en revoyant ces graves figures d'ancêtres, témoins vénérés de son enfance, protecteurs domestiques de ses paisibles années, ne put se défendre d'un retour amer sur les chagrins et les agitations de l'heure présente. Tandis que la société, dispersée par groupes dans le salon, se livrait à une de ces conversations expansives auxquelles dispose un bon repas, il se retira dans l'embrasure profonde d'une fenêtre. Il y était à peine, qu'il vit Bellah s'approcher avec une apparence souriante et distraite, en lançant quelques mots derrière elle aux personnes voisines ; puis, changeant de ton et de visage dès qu'elle fut tout près de lui : — Hervé, que venez-vous faire ici ? dit-elle rapidement et à demi-voix.

— Dieu m'est témoin, répondit le jeune homme, que j'aurais souffert la mort la plus ignominieuse plutôt que d'y mettre les pieds, si j'avais pu soupçonner ce que j'y devais voir, ce que j'y devais entendre.

— C'est une énigme, monsieur de Pelven ? de-

manda Bellah avec cette hauteur tranquille qui était une de ses grâces.

— J'étais, il y a une heure, dans le bois de sapins, Bellah.

— Dans le bois de sapins ? répéta mademoiselle de Kergant en répondant au coup d'œil accusateur de Hervé par un regard d'une limpidité virginale. La voix de son père qui l'appelait coupa court à cette explication ; la jeune fille haussa légèrement les épaules, leva ses beaux yeux vers le ciel, et s'éloigna d'un air pensif.

Quand on s'étonne de la facilité avec laquelle un homme d'esprit se laisse tromper par la femme qu'il aime, on oublie le penchant naturel de notre cœur à l'espérance. La perspective du malheureux est pleine d'illusions ; il est le complice empressé des ruses dans lesquelles on l'enveloppe : ce sont nos faibles mains qui présentent à une femme le voile dont elle nous aveugle. Un seul mot, un geste de surprise avaient suffi pour combattre et pour vaincre à demi dans l'esprit de Hervé des témoignages qui, l'instant d'auparavant, lui semblaient irrécusables. Il se rappelait l'âme fière et innocente de sa sœur d'adoption, il voyait encore briller la pure lumière de ses yeux, il oubliait la perfection d'hypocrisie qui peut ceindre un front pervers de cette auréole décevante, et il se reprochait déjà

d'avoir outragé, sur de vagues soupçons, une créature digne de son respect. Cependant cette scène du bois de sapins était bien réelle. Au moment où ce souvenir plongeait Hervé dans de nouvelles anxiétés, une femme frôla en passant le rideau derrière lequel il était à moitié caché ; il leva la tête et reconnut la figure pâle et énergique d'Alix. Quelque invraisemblable que put être l'idée qu'éveilla soudain cette vision dans l'esprit du jeune homme, il ne laissa pas de l'accueillir comme un renfort pour ses doutes et pour ses espérances ; mais, en reportant son attention vers un groupe animé où figuraient Bellah et Fleur-de-Lis, Hervé put se convaincre que le jeune héros royaliste, s'il n'avait pas encore à sa haine tous les titres qu'il lui avait supposés, ne négligeait rien du moins pour les obtenir. On voyait que la présence de Bellah l'élevait au-dessus de lui-même et qu'il prétendait lui plaire : c'était à elle que ses yeux dédiaient chacune de ses paroles ; il faisait étinceler devant elle toutes ses richesses, il l'environnait de tous ses prestiges, comme d'un cercle magique. Bellah, quelle que fût la profondeur de ses impressions, était évidemment sous le charme de cette fascination ; Hervé put même lire dans les yeux de la jeune fille une sorte d'admiration passionnée, qui fit aussitôt renaître tous ses doutes et toute sa colère. Se rappelant le but véritable de son

voyage à Kergant, il s'accusa de n'être pas encore sorti de son rôle emprunté et de garder son masque plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Il se rapprocha sans affectation de son redoutable rival, et, saisissant un moment où celui-ci cessait de parler : — Monsieur, lui dit-il, me serait-il permis de vous entretenir un instant avant de me lier pour jamais à la cause que vous représentez si bien ? Je ne suis pas, assurément, dans une situation à mettre un prix à mes services, mais mon caractère, parmi vous, a besoin d'être clairement défini, pour votre satisfaction comme pour la mienne, j'ajoute pour mon honneur. Je ne crois pas me tromper, Monsieur, en vous attribuant toute l'autorité qu'il faut pour prononcer sans appel dans tout ce qui me regarde.

L'œil perçant du jeune royaliste n'avait pas cessé, pendant ces paroles, d'étudier attentivement le visage de celui qui les prononçait ; un sourire d'une expression singulière apparut sur ses lèvres quand il répondit : — Je suis tout à vos ordres, monsieur de Pelven, et vous ne faites que prévenir mes vœux... La soirée est belle, je crois... une promenade au jardin vous agrée-t-elle ?... Nous causerons là tout à notre aise.— Hervé s'inclina. — Mais, mon Dieu ! mon cher hôte, reprit Fleur-de-Lis en s'adressant au marquis de Kergant, est-ce que nous traitons M. de Pelven en prison

nier ? Je remarque qu'il n'a point d'épée : c'est, pour un brave militaire comme lui, une mortification bien imméritée, qui ne se prolongera pas une minute de plus, si vous avez un peu d'égard à ma prière.

— Vous me faites souvenir, monsieur le duc, dit le marquis, que le moment est venu de restituer à Hervé une partie de son héritage, dont je l'ai frustré jusqu'ici. — Tout en parlant, le marquis s'était approché d'une console ; il prit une épée qui reposait sur un carreau de velours et la présenta à Hervé : — Mon cher enfant, reprit-il, ceci est à vous ; l'épée de votre père ne pouvait armer qu'une main fidèle. Je vous la remets avec la confiance qu'elle ne sera jamais tournée contre notre croix sainte ni contre nos saintes fleurs de lis.

A ces mots, le jeune duc sourit encore. — Je me porte garant pour M. de Pelven, dit-il, que cette confiance est bien placée... et qu'elle vient fort à point, ajouta-t-il plus bas, en tournant sur ses talons et en se dirigeant vers la porte. Pelven ceignit l'épée, en remerciant M. de Kergant avec cette réserve un peu froide qui avait marqué depuis son arrivée toute sa conduite vis-à-vis du gentilhomme, et que celui-ci expliquait par l'embarras naturel de ce retour obligé. Puis il suivit Fleur-de-Lis hors du salon.

Les deux jeunes gens traversèrent un vestibule pa-

voisé de vieilles armures, passèrent un pont jeté sur les fossés et se trouvèrent bientôt dans le jardin du château. Par un accord tacite, ils continuèrent de marcher rapidement, comme s'ils ne trouvaient pas de lieu assez solitaire pour l'explication qui se préparait, et dont chacun d'eux semblait également avoir mesuré la portée. Comme ils approchaient du bois de sapins, un bruit de pas précipités se fit entendre derrière eux. Ils s'arrêtèrent; l'instant d'après, mademoiselle de Kergant les rejoignit. — Pardon, messieurs, dit-elle d'une voix haletante; monsieur Hervé, il faut que je vous parle.

Hervé ne put réprimer un geste de violent dépit. — Mademoiselle, veuillez m'excuser, dit-il; mais vous avez entendu la requête que j'ai adressée à monsieur... à monsieur le duc; il a bien voulu me l'accorder, et il serait en droit d'accuser ma courtoisie, si je différais...

— Monsieur le duc, interrompit Bellah avec vivacité, est trop courtois lui-même pour ne pas me céder son tour d'audience.

— Assurément, dit Fleur-de-Lis sur un ton contraint qui ne lui était pas ordinaire, mademoiselle de Kergant ne peut attendre de moi qu'une absolue soumission à ses moindres désirs; mais monsieur de Pelven serait injuste envers moi s'il croyait être le seul que ce délai afflige. — S'inclinant profondément sur ces

paroles, le jeune chef quitta la place et disparut dans l'épaisseur du bois.

Mademoiselle de Kergant remonta de quelques pas dans le jardin, jusqu'à ce qu'elle fût certaine de n'être entendue que de celui à qui elle s'adressait : — Hervé, dit-elle alors en s'arrêtant et en lui touchant le bras, cela ne sera pas... cela ne peut pas être !

— Que voulez-vous dire ? répliqua Hervé ; vous vous méprenez certainement sur mes desseins.

— Pas plus qu'il ne s'y est trompé lui-même : mais cela ne sera pas, non ! quand je devrais aller chercher mon père et lui dire tout. Hervé, ne me réduisez pas à cette extrémité horrible, je vous en supplie.

— Cette extrémité est bien inutile, puisqu'il vous suffit d'un mot pour m'ôter tout désir et tout prétexte raisonnable de pousser plus loin cette affaire ; mais écoutez-moi bien : si vous refusez de dire ce mot, il ne vous restera, je vous le jure, qu'à me livrer de vos propres mains à la mort, car vous connaissez votre père. — Bellah, la femme que j'ai vue, il y a une heure, près d'ici, dans les bras de ce jeune homme... cette femme, voyons, parlez !

Mademoiselle de Kergant chancela ; elle vint s'appuyer contre le piédestal d'une statue et demeura quelque temps la tête baissée sans répondre ; sa respiration était pressée et douloureuse ; enfin, elle parla

sans lever les yeux. — Cette femme, dit-elle, d'un accent étouffé, c'était moi.

— Vous! vous! puissances du ciel! s'écria Hervé en reculant de deux pas avec une sorte d'épouvante. — Ainsi, reprit-il après un court silence... oui, je veux encore cet aveu de vos lèvres... ainsi, il est votre amant?

Bellah, dont l'attitude était brisée, cacha sa tête dans ses deux mains, et sa voix, faible comme un souffle, murmura : — Mon amant, oui!

— C'est bien. Adieu, dit Hervé.

— Où allez-vous? reprit mademoiselle de Kergant en saisissant par un geste d'égarement la main d'Hervé; qu'allez-vous devenir?... que voulez-vous?... que vais-je dire à mon père?

— Dites-lui que j'étais venu ici comme espion, chargez-moi des noms les plus vils, peu m'importe : votre bouche ne peut plus flétrir personne. Adieu.

En achevant ces mots, Hervé secoua doucement la main qui s'attachait à la sienne et s'éloigna d'un pas rapide, tandis que la jeune fille éperdue tombait à genoux devant le piédestal, les cheveux épars et la poitrine agitée de sanglots, image d'une suppliante au pied d'un autel antique.

XI

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
(La Fontaine, *Les Deux Amis*.)

Pelven franchit la brèche du talus qui séparait le jardin de la prairie voisine, et rentra dans la sombre avenue par la barrière à laquelle son cheval était encore attaché. Le pauvre animal, oublié au milieu de tant de préoccupatious, fit entendre un faible hennissement en reconnaissant son maître et allongea sa tête fatiguée pour implorer une caresse. Il n'y a pas d'homme dont la vie n'ait compté une de ces heures marquées par la trahison et l'ingratitude, où un témoignage d'attachement de la part de l'être le plus humble nous pénètre l'âme et nous rend plus vive l'idée de notre abandon. Quand notre cœur est plein, il faut peu de chose pour le faire déborder. Hervé, murmurant quelques mots confus, flatta de la main son vieux compagnon de périls et de batailles, puis il s'assit sur le

revers de la haie, et deux larmes tombèrent de ses yeux.

Après quelques minutes données à d'amères méditations, le jeune homme se leva et redressa le front avec énergie, comme pour faire face à la destinée. Il y a du moins cela de bon dans la certitude d'un malheur, qu'elle ôte tout prétexte à ces alternatives de crainte et d'espoir qui énervent l'âme. De quelque côté que Hervé tournât sa pensée, elle ne rencontrait que des douleurs, des obstacles et une sorte d'impossibilité de vivre. En même temps que le passé, l'avenir manquait sous ses pieds : les rêves de noble activité, de services rendus, de gloire acquise, toutes les mâles consolations auxquelles un homme peut demander l'oubli d'une faiblesse inutile et le repos d'un cœur dédaigné, tout lui était refusé. Contre toute prévision, sa folle entreprise n'avait sauvé ni son amour ni son honneur, et elle lui laissait la vie. Seul, dans ce pays ennemi, quel espoir lui restait-il maintenant de reconquérir par une action d'éclat l'estime des siens ? Où irait-il, également suspect aux deux partis, traître aux yeux de l'un et de l'autre ? Sous quelle tente ou sous quelle chaumière abriter, pour une nuit, sa tête, dévouée aux vengeances des deux camps ?

Perdu dans ces réflexions sans issue, le jeune homme était arrivé, dans sa promenade distraite, à l'extrémité

de l'avenue la plus éloignée du château, quand son oreille fut frappée soudain par le bruit mesuré d'une marche militaire ; avant qu'il eût pu se mettre sur ses gardes il se vit entouré de baïonnettes et sentit la pointe d'un sabre sur sa poitrine : — Rends-toi, qui que tu sois, dit une voix brève et impérieuse.

— Francis ! s'écria Pelven.

— Hervé ! répondit le petit lieutenant en abaissant son sabre et en saisissant la main de son ami, Hervé ! que Dieu soit loué ! Je n'espérais pas vous revoir vivant !

— Francis ! répéta Hervé au comble de la surprise, que signifie cela ? D'où venez-vous ?.... Comment avez-vous pu ?... qui avez-vous là ?

— C'est nous autres, dit une voix rauque, les Sans-peur, Colibri et moi, qui venons chercher notre commandant ou la mort, à cause de l'effet moral.

— Ah ! mon vieux Bruidoux ! reprit Hervé, tu ne crois donc pas que j'aie trahi, toi ?

— Allons donc, mon commandant ! est-ce que nous n'avons pas tous avalé la couleuvre de l'Écossaise ? Il n'y a que Colibri, qui a un nez étonnant pour son âge...

— Mais, au nom du ciel, Francis, interrompit Hervé, comment avez-vous pu me suivre si prompte-

ment et parvenir jusqu'ici?..- Où est l'armée?... où est le général?

— Un peu plus loin que je ne voudrais, commandant... Mais avant tout, dites-moi où vous en êtes de l'aventure ; êtes-vous entré au château?

— J'y suis entré et j'y ai trouvé tous ceux que j'y cherchais. Pour le reste, j'ai échoué complétement et cruellement. Ne m'en demandez pas davantage. Maintenant mettez-moi au courant de ce qui s'est passé, car je ne sais encore si je dois me féliciter de cette rencontre.

Françis, ayant alors emmené le commandant un peu à l'écart, lui conta que, dans la nuit même qui avait suivi son départ, l'armée républicaine avait quitté ses quartiers : le corps principal était déjà à Ploërmel ; trois bataillons, parmi lesquels se trouvait celui de Hervé, avaient même poussé une reconnaissance jusqu'à la petite ville déserte que Pelven avait traversée le matin. Le bruit courait que les forces des blancs étaient concentrées un peu plus vers le nord, à Pontivy. Le général, inquiet du sort de Hervé, avait recommandé à Francis de faire, pour le salut de leur ami commun, si l'occasion s'en présentait, tout ce qui pourrait être tenté sans une trop forte imprudence. Francis, se voyant à trois petites lieues de Kergant, avait résolu de s'avancer jusque-là par une marche de

nuit : il s'était fait accompagner d'une soixantaine d'hommes, parmi lesquels avaient été admis, sur leur demande expresse, tous ceux qui avaient figuré dans l'escorte des émigrés. Au milieu d'un pays qui paraissait complétement abandonné, la petite troupe, protégée d'ailleurs par l'obscurité, n'avait rencontré aucun obstacle. Francis demanda ensuite au jeune commandant si le château avait une garnison nombreuse, et s'ils ne risquaient pas d'être enveloppés. Hervé lui répondit qu'il n'avait vu trace de garnison ni dans le château ni aux environs, qu'on ne semblait pas s'y douter encore de l'approche de l'armée républicaine et qu'une quinzaine d'officiers royalistes y venaient de souper fort tranquillement. Il ajouta quelques détails sur la personne de Fleur-de-Lis, dont il ne croyait pas que le véritable nom justifiât toutes les appréhensions du général en chef. — Et que comptez-vous faire maintenant ? poursuivit Hervé.

— Mais, en vérité, s'il en est ainsi, commandant, nous ne pouvons nous dispenser de mettre la main sur cette nichée de rebelles. La capture de Fleur-de-Lis vaut une victoire.

— Cela est impossible ! dit vivement Hervé.

— Impossible ? pourquoi ? Rien n'est plus simple, au contraire, d'après les renseignements que vous venez de me donner vous-même ; et, si je ne m'abuse,

ce serait manquer à tous nos devoirs que de n'en pas profiter.

— Est-ce vous qui prétendez m'apprendre mes devoirs, monsieur? s'écria Pelven.

— Monsieur Hervé! dit le jeune lieutenant sur le ton d'une pénible surprise.

— Eh bien, oui... oui... j'ai tort, j'ai tort mille fois, cela est vrai, reprit Hervé dont l'agitation était excessive: le devoir ici est, en effet, évident, incontestable;... mais comment voulez-vous que moi, moi, je prête les mains à cette violence, sanglante peut-être, contre qui? contre l'ami de mon père, contre le protecteur de mon enfance? que j'aille prendre ce vieillard au collet dans sa propre maison, dans la maison même où il m'a traité si longtemps comme un fils? C'est impossible, Francis! Et ces femmes, vais-je les arrêter aussi? Et ce jeune homme lui-même, quel qu'il soit, est-ce à moi de le livrer? Non, tout cela est odieux, impossible, je vous le répète... et, au péril de ma tête, je ne le ferai ni ne le souffrirai.

— J'espère, commandant, répliqua Francis, vous faire envisager avec moins de répugnance la nécessité où nous nous trouvons. Le général a prévu qu'elle pourrait se présenter, si je vous rencontrais à Kergant; ses instructions vont au-devant de vos scrupules. Il m'a prescrit d'abord de n'arrêter aucune femme:

pour M. de Kergant, comme son nom n'est pas encore ouvertement compromis dans les actes hostiles qui ont brisé les traités, le général le laissera libre de passer en Angleterre. Vous voyez qu'en usant de l'avantage considérable que la fortune nous livre, loin de nuire réellement à M. de Kergant, nous l'empêchons de consommer sa ruine ; car cette guerre désespérée ne peut que l'engloutir un jour ou l'autre, lui et les siens. — Hervé fit un signe d'assentiment. — Et quant à Fleur-de-Lis, reprit Francis, ce n'est pas un Bourbon, dites-vous ?

— J'en suis convaincu.

— En ce cas, quel qu'il puisse être, il rentre dans la classe des autres prisonniers que nous pourrons faire. Le général s'engage à les traiter comme s'ils s'étaient rendus volontairement : ils seront simplement détenus jusqu'à la fin de la guerre.

— Je ne puis que vous croire, Francis, dit Hervé, et, cela étant, je dois souhaiter votre succès dans l'intérêt de ceux que j'ai tant aimés. Allez donc et faites ; mais, dans la situation où je suis, je n'ai aucun droit de commander à vos hommes, quand même je le voudrais. Faites votre devoir, vous dis-je ; quant à moi, que je fasse le mien ou non, je ne vous suivrai pas.

Francis, quoique évidemment contrarié de cette résolution, craignit que de nouvelles objections ne pa-

russent lui être dictées par une arrière-pensée indigne de lui, et, sans ajouter un mot, il fit reprendre les rangs à ses soldats; mais Hervé changea tout à coup d'avis : il lui sembla qu'en s'abstenant de prendre un rôle dans le drame qui se préparait, il obéissait à un sentiment de faiblesse plutôt qu'à un véritable point d'honneur. Sa présence pouvait au moins adoucir les effets d'une catastrophe devenue inévitable; son âge et son rang inspireraient une confiance qui pourrait être refusée au jeune lieutenant; peut-être dépendait-il de lui d'empêcher que des scènes de sang ne désolassent cette demeure presque paternelle, l'asile de sa sœur. Faisant part à Francis de ces réflexions, Hervé lui déclara qu'il l'accompagnerait, mais qu'il lui laissait le commandement et toute la direction de l'entreprise voulant se borner lui-même à n'être pas absent.

La petite troupe se remit alors en marche. Elle fit une courte halte devant la barrière latérale qui marquait le milieu de l'avenue : grâce aux confidences amicales de Pelven, le jeune lieutenant avait dès longtemps dans l'esprit un plan détaillé de Kergant; il ordonna à Bruidoux de traverser la prairie avec vingt grenadiers, d'escalader le jardin par la brèche et d'occuper de ce côté l'entrée du château. Le vieux bâtiment, entouré d'eau de toutes parts, n'avait d'autres communications avec le dehors que les deux ponts

remplaçant des ponts-levis, dont l'un donnait accès sur le jardin et l'autre dans la cour. Tout moyen d'évasion était donc fermé dès ce moment au marquis et à ses hôtes. Pendant ce temps, Pelven avait débarrassé son cheval de la selle et de la bride, et l'avait laissé en liberté dans la prairie.

Réduite à une cinquantaine d'hommes, la colonne républicaine continua de s'avancer avec précaution vers le château. Le bruit des pas était étouffé. Par intervalles, le nom de Fleur-de-Lis était prononcé à voix basse dans les rangs. Pendant le reste du trajet, les deux jeunes officiers n'échangèrent pas une parole; tous deux étaient émus et tristes : les devoirs du soldat ont besoin de l'éblouissement du danger. Hervé surtout éprouvait, avec une sorte d'étonnement, que son cœur n'avait pas encore usé toutes les angoisses. Jamais l'horreur des guerres civiles et les combinaisons douloureuses qu'elles enfantent ne lui étaient apparues sous un jour aussi lugubre; c'était en vain qu'il appelait sa raison au secours de ses instincts révoltés, qu'il invoquait à l'appui de sa fermeté défaillante sa conscience et sa loyauté irréprochables. Quand il aperçut les tourelles du vieux manoir, quand il mit le pied dans l'enceinte de la cour, il ne put retenir un gémissement, et, saisissant d'un geste convulsif le bras de son ami : Francis, dit-il d'une voix sourde, voilà

un moment terrible. — Le jeune lieutenant lui serra la main sans répondre et fit hâter le pas à sa troupe.

Telle était la sécurité où s'endormaient les habitants du château, que le détachement républicain parvint à l'entrée du pont sans avoir été aperçu. La porte était ouverte; une dizaine de degrés intérieurs conduisaient du seuil dans le vestibule. Françis, laissant la moitié de ses hommes dans la cour, gravit l'escalier à la hâte, accompagné de Pelven et suivi par le reste des grenadiers.

Deux ou trois domestiques qui se trouvaient dans le vestibule, frappés de stupeur par cette invasion subite, n'essayèrent point de faire résistance. Francis, s'étant assuré que Bruidoux occupait le poste qui lui avait été assigné, recommanda de n'exercer aucune violence, mais de ne laisser sortir personne; il s'engagea ensuite, escorté de quelques soldats, dans les pièces qui précédaient le salon, dont il avait remarqué du dehors les fenêtres éclairées. Le jeune lieutenant, par un scrupule qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer, prenait toutes ces mesures sans adresser une seule question à Hervé: celui-ci continuait de marcher à ses côtés, pareil à une ombre. Dans la grande salle où avait eu lieu le souper, ils rencontrèrent le garde-chasse Kado, qui, à la vue des baïonnettes, demeura comme pétrifié, les lèvres béantes et muettes.

— Kado, dit Hervé, sortant alors du silence morne qu'il avait gardé jusque-là et contenant sa voix, point de bruit, pas de lutte inutile. On est maître du château.

— Seigneur ! murmura Kado, est-ce possible, monsieur Hervé ! vous ! c'est vous qui...

— Silence ! joignez-vous à moi pour prévenir de plus grands désastres. Tout le monde aura la vie sauve. Qui avons-nous-là ? — Hervé indiquait le salon voisin.

— Toutes les dames, les pauvres dames... et M. le marquis...

— Les autres ?

— Tous sont partis..., excepté M. George et... Seigneur, monsieur Hervé, est-ce possible !

— Et Fleur-de-Lis ? dit Hervé. — Le garde-chasse tordit ses mains avec désespoir.

— Si le lieutenant le permet, reprit Hervé, Kado va nous précéder, par égard pour de malheureuses femmes.

— Entrez, Kado, répondit Francis.

Kado parut hésiter; puis, sur un signe expressif de Hervé, il ouvrit la porte du salon. Près du seuil, il s'arrêta, promenant ses yeux vagues sur le cercle des femmes effrayées, comme s'il ne trouvait point de paroles ; enfin, de la voix d'un juge qui prononce un arrêt de mort : — Les bleus ! dit-il.

A ce mot répondit un faible cri de terreur, qui vint retentir dans l'âme de Hervé : c'était la voix plaintive d'Andrée. Les autres femmes comprimèrent l'épouvante qui avait pâli leurs visages. Fleur-de-Lis et George, qui étaient, en effet, les seuls convives encore présents, portèrent avec précipitation la main à leur poitrine. M. de Kergant, saisissant son sabre posé dans l'angle de la cheminée, s'élança en avant ; mais déjà la porte était murée par un rempart de soldats, et les deux officiers républicains, le sabre au fourreau et la tête découverte, étaient entrés dans le salon.

— Messieurs, dit Francis, le château est cerné. Vous êtes mes prisonniers. — Un moment de silence suivit cette déclaration. Andrée, en apercevant son frère, avait étendu les bras avec une expression déchirante ; sa tête décolorée se pencha sur son épaule ; puis l'innocente victime s'affaissa doucement comme une fleur que la faux a brisée dans le pied. Hervé accourut pour la soutenir ; mais Bellah le prévint : avec l'aide d'Alix, elle avait reçu dans un fauteuil le corps inanimé de sa sœur adoptive, et elle l'approcha d'une fenêtre qu'elle entr'ouvrit.

Pelven se retournant alors vers le marquis : — Monsieur, lui dit-il, ce malheur n'est pas mon œuvre ; je n'ai pu ni le prévoir ni l'empêcher. Je n'espère pas que vous puissiez rendre justice au sentiment qui m'a

fait affronter les épreuves poignantes auxquelles je m'attendais. Je veux vous dire seulement que je n'ai aucun pouvoir, aucun droit ici que celui de la prière. Je vous supplie, monsieur, de ne pas aggraver, par une résistance impossible, le coup qui vous frappe. Comptez sur la parole de ce jeune officier, qui a toute la confiance du général en chef.

— Et qui m'assurera de votre parole, à vous, qui m'assurez de la sienne? dit le marquis.

— Parlez, monsieur Francis, reprit Hervé, et respectez surtout ceux qui ne peuvent répondre à un outrage. — Pelven alors se retira un peu à l'écart, et se tint immobile appuyé contre la muraille, comme résolu de ne plus prendre aucune part à ce qui se passait.

— Messieurs, dit à son tour Francis après avoir fait signe aux soldats de quitter le salon, j'aurais hésité à me charger de cette mission, si la générosité du général en chef ne m'en avait allégé le fardeau. Voici les conditions qu'il m'a permis de vous offrir. — Le jeune lieutenant informa alors les chefs royalistes, qui ne l'écoutèrent point sans témoigner quelque surprise, des égards qui lui avaient été recommandés vis-à-vis des femmes, et de la modération avec laquelle Hoche prétendait traiter ses prisonniers.

— Cependant, messieurs, ajouta Francis, je dois vous prévenir que notre général n'a pas les pouvoirs

nécessaires pour disposer à son gré d'un membre de la famille royale déchue : si cette restriction menace l'un de vous, vous seuls pouvez le savoir.

Francis ayant cessé de parler, le marquis commença à voix basse avec ses deux hôtes une conférence qui fut courte. Ce fut Fleur-de-Lis qui répondit ensuite à l'officier républicain : — De la part de votre général, monsieur, aucun trait magnanime ne peut surprendre. Ses engagements valent des faits, nous le savons. Par malheur nous savons aussi qu'il y a au-dessus de lui une puissance qui peut lui faire ouvrir les mains, quoique liées par sa parole, et lui arracher ses captifs. Or c'est une chance que ces messieurs et moi nous refusons décidément de courir. A nous, Kado ! — Le garde-chasse, se rendant à cet appel, vint se placer près de son maître.

— Dois-je comprendre, monsieur, dit Francis, que vous avez la folle pensée...

— De nous défendre, oui, monsieur ! La lutte est inégale, nous le savons; mais aussi des soldats privés de leurs chefs font de triste besogne. En parlant ainsi, Fleur-de-Lis mit posément son épée nue sous son bras gauche, et tira de son sein un pistolet qu'il arma. Ses trois compagnons l'imitèrent aussitôt. A ce mouvement menaçant, mademoiselle de Kergant et la fille du garde-chasse tombèrent à genoux près du fauteuil

où reposait Andrée toujours évanouie. Francis recula d'un pas, en saisissant un des pistolets qui étaient passés dans sa ceinture; un pli de sombre inquiétude contracta son front, et il jeta un regard furtif sur Hervé : mais celui-ci, adossé au mur, les bras croisés sur la poitrine, conservait son attitude calme et comme indifférente.

Cependant les grenadiers, qui étaient dans la salle voisine, attirés par le bruit de l'acier, avaient de nouveau encombré la porte.

— Rangez-vous, mon lieutenant, cria un des soldats, vous nous empêcherez de tirer.

— Messieurs, reprit Francis d'une voix altérée, je vous conjure encore une fois, si vous avez quelque humanité, quelque sentiment de pitié pour ces femmes infortunées...

— George, interrompit Fleur-de-Lis avec une vivacité terrible, vous allez répondre à monsieur! — Puis, se postant brusquement lui-même en face de Hervé :

— Commandant Pelven! Poursuivit-il, gardez-vous, au nom de Dieu!

Hervé secoua lentement la tête, et ne bougea point. Fleur-de-Lis s'écarta de quelques pas; un étrange sourire retroussa ses lèvres, laissant voir ses dents blanches et fines, et prêtant à sa physionomie une expression presque féroce : il leva son pistolet avec décision;

mais tout à coup sa main s'abaissa comme frappée d'inertie, et laissa tomber l'arme sur le parquet. Un bruit inexplicable à cette heure mortelle, le bruit d'un éclat de rire sonore et prolongé, avait au même instant suspendu toutes les menaces et glacé tous les cœurs.

— C'est ma sœur ! dit à demi-voix M. de Kergant au milieu du silence profond qui avait remplacé le tumulte des apprêts du combat. — Tous les yeux suivirent avec anxiété la direction qu'indiquait la main tremblante du vieillard : la chanoinesse, debout dans l'embrasure de la fenêtre qu'on avait ouverte pour porter secours à Andrée, semblait regarder fixement au dehors ; elle continuait de rire, mais par intervalles son rire se brisait en sanglots. Soudain elle se retourna vers les assistants, et faisant quelques pas au-devant de son frère, d'une démarche saccadée : — Pourquoi ne riez-vous pas ? dit-elle. Vous êtes singuliers. N'avez-vous jamais vu une noce ? Dès que les violons seront venus, nous danserons... ils ne tarderont pas... car le fiancé vient de partir ; il n'y a pas loin, et il est jeune... Ces messieurs sont invités sans doute ?... Des parents, j'imagine... nos parentés de Bretagne sont longues... je le dirai au roi. Jean, donnez des siéges... Messieurs, je n'ai pas voulu vous offenser... La belle nuit... il me semble que dehors on serait mieux pour danser... et puis l'air manque ici... l'air, oui... je ne sais pas...

qu'est-ce que c'est? mon Dieu!... — La voix de la vieille dame s'éteignit dans un râle effrayant; sa tête se renversa en arrière; elle poussa un cri aigu, et tomba toute roide dans les bras de son frère.

Comme paralysés par l'impression de cette scène cruelle, républicains et royalistes en suivaient tous les détails d'un œil de pitié, oubliant leur querelle et leurs dangers. L'énergique figure de George lui-même portait les marques de l'irrésolution et de l'abattement. Fleur-de-Lis échangea avec le rude partisan quelques paroles rapides; puis, haussant les épaules d'un air de résignation, il s'avança vers Francis: — Voici mes armes, monsieur, lui dit-il. C'est assez d'affliction pour une nuit. Nous sommes prêts à vous suivre. M. de Kergant ne me démentira pas, j'en suis certain. — Le marquis, détournant un peu la tête, fit un signe d'approbation. Francis exprima avec politesse le chagrin qu'il éprouvait d'avoir été l'occasion d'un malheur de famille: c'était un véritable désespoir pour lui de l'accroître encore en arrachant M. de Kergant à des soins si légitimes; mais il ne pouvait différer son départ d'un seul instant sans oublier son devoir. Il annonça en même temps que Fleur-de-Lis, George et le marquis seraient seuls contraints de l'accompagner, que les autres habitants du château auraient la liberté d'y demeurer, mais qu'ils y seraient prisonniers pen-

dant quelques heures, car il ferait rompre les ponts des fossés après la sortie du détachement, pour empêcher qu'on ne répandît l'alarme dans le pays. Le jeune lieutenant ordonna dès ce moment aux soldats d'abattre le pont du jardin.

Durant ces explications, la chanoinesse était revenue à la vie ; mais ses réponses bizarres et sans suite aux questions inquiètes de son frère témoignaient que le désordre de son cerveau se prolongeait. La tranquillité même de sa démence pouvait faire appréhender qu'elle ne fût durable. Dans une autre partie du salon, Andrée était suspendue au cou de Hervé, et, la tête appuyé sur la poitrine du jeune homme, elle donnait un libre cours à sa douleur silencieuse.

S'apercevant que Fleur-de-Lis et George étaient déjà dans la pièce voisine. M. de Kergant se tourna avec précipitation vers Francis : — Me sera-t-il permis de voir ma famille, monsieur ? dit-il.

— Je n'en doute pas, monsieur.

— Eh bien donc, reprit le marquis, point d'adieux. — Et il sortit à la hâte du salon. Pelven, sans prononcer un seul mot, avait soulevé Andrée dans ses bras et l'avait couchée sur le canapé près duquel se tenait Bellah. Avant de sortir, il attacha son regard sur mademoiselle de Kergant en lui montrant le corps brisé

de sa jeune sœur; puis il alla rejoindre Francis, qui avait rassemblé tous ses hommes dans le vestibule.

Kado ne voulut pas abandonner son maître et suivit le détachement hors du château avec les trois autres prisonniers. Pendant que les soldats jetaient dans les fossés les planches dont le pont était formé, Francis demanda à Fleur-de-Lis de lui donner sa parole qu'il ne tenterait pas de fuir. Fleur-de-Lis lui répliqua en riant qu'il la lui donnait au contraire de faire tout ce qu'il pourrait pour cela.

— Tant pis, monsieur, reprit Francis; vous me forcez à une surveillance impitoyable. La double haie des grenadiers se referma aussitôt sur les captifs, et, pour surcroît de précaution, chacun d'eux fut placé sous la garde spéciale d'un soldat qui reçut les ordres les plus rigoureux. Après ces dispositions, le signal du départ fut donné, et la colonne entra dans l'avenue.

Le lieutenant Francis, un peu glorieux dans son cœur du succès de son expédition et soulagé de la plus grande part des inquiétudes qu'elle lui avait causées, ouvrait la marche d'un pas allègre, respirant avec sérénité l'air frais de la nuit et fouettant les buissons de son sabre. Hervé, enveloppé dans son manteau, s'avançait à ses côtés d'une allure plus réfléchie. Au bout d'une demi-heure, on arriva au bord d'une rivière qui coulait de l'ouest à l'est, sur la gauche du chemin

que suivait le détachement. — Si je ne m'abuse, commandant, dit Francis, rompant un silence qui lui pesait, cette rivière est celle qui traverse le gros bourg où sont logés nos bataillons d'avant-garde. Vous devez connaître tout ce pays sur le bout de votre doigt? — Hervé lui répondit qu'il ne se trompait pas, que la route qui côtoyait la rivière les menait directement à la petite ville où il avait passé lui-même le matin, et qu'effectivement les souvenirs de son enfance lui rendaient présents les moindres détails de cette contrée. — Mais, dit Francis, il me semble que vous pourriez reprendre le commandement à présent?

— Non, en vérité, mon cher Francis, vous vous en acquittez trop bien. Vous avez conduit toute cette affaire de la façon la plus honorable.

— Mon Dieu! commandant, le hasard m'a servi beaucoup plus... beaucoup plus que... Enfin, Dieu merci! tout est terminé aussi heureusement que possible.

—Je le souhaite, dit Pelven.

— Comment! avez-vous remarqué quelque chose de suspect?

— Que pensez-vous, Francis, de la folie subite de la vieille dame?

— Elle était jouée, vous croyez? s'écria Francis.

— Peut-être était-elle jouée à moitié et à moitié

réelle : les femmes ont ce don singulier ; mais, jusqu'à ce que nous soyons arrivés, je craindrai que cette crise n'ait servi de prétexte à quelque avis mystérieux...

Hervé s'interrompit en voyant tout à coup passer sur les feuilles des arbres qui avoisinaient la route une lueur faible et fugitive.

— Qu'est cela ? dit Francis en se rapprochant des soldats.

— Rien, mon lieutenant, répondit Bruidoux ; les prisonniers qui allument leurs pipes.

Francis reconnut en effet que cette interruption n'avait pas eu de cause plus sérieuse : George et Kado, toujours enfermés dans les rangs de l'escorte, se donnaient l'innocente distraction de fumer. Dans l'épaisseur des ténèbres, les deux petits fourneaux incandescents répandaient sur le groupe des captifs une lumière intermittente.

Le jeune lieutenant rejoignit Pelven. Le chemin que la colonne gravissait péniblement depuis quelques minutes tournait, en montant, au pied d'un amphithéâtre de collines chargées d'arbres et de genêts ; à gauche, il était coupé par les bords de plus en plus escarpés de la rivière.

— Je suis fâché, reprit Francis en jetant autour de lui un regard inquiet, de n'avoir pas suivi l'autre rive, comme en venant, quitte à allonger le voyage. Ce

défilé prend un air de coupe-gorge. Cette montagne, à droite, est sombre comme l'enfer. Et puis, je ne sais si les oreilles me tintent, si c'est le bruit de la rivière ou le souffle du vent; mais n'entendez-vous pas une espèce d'agitation?...

— Défendez aux prisonniers de fumer, dit vivement Hervé.

Francis se retourna pour donner cet ordre; mais, avant qu'il eût fait un pas, une triple détonation illumina d'un éclair subit les collines et la route; en même temps, une immense clameur s'élevait des hauteurs qui dominaient le défilé. Trois des hommes qui gardaient les captifs étaient tombés; George étendit le quatrième à terre d'un coup de poing, et se précipita, la tête basse comme un taureau furieux, du côté de la colline, rompant la haie des grenadiers et ouvrant le passage à ses compagnons, qui disparurent à sa suite dans l'obscurité du taillis. Une nouvelle tempête de cris retentit, puis s'éteignit aussitôt. Quelques coups de feu tirés au hasard par les républicains n'avaient eu aucun résultat.

Le théâtre de cette attaque imprévue avait été choisi avec un sûr discernement. C'était le point le plus élevé du défilé : en avant, à quelque distance, la voie était fermée par une masse noire et mouvante qui était descendue du coteau comme un torrent; en même temps

[illegible]

[illegible] ... Sur ce petit cap, quelques arbres [illegible] touffus de buissons épineux montaient [illegible] ... de la nuit. C'était à l'abri de ces [illegible] que les grenadiers s'étaient [illegible] dans le premier moment de leur surprise. Adossés à l'abîme et parqués dans ce petit espace, vis-à-vis de l'ennemi invisible, ils attendaient en silence.

— Lieutenant Francis, dit Hervé assez haut pour être entendu des soldats, je reprends le commandement.

— Bon ! murmura Bruidoux. Je m'en réjouis. Ce n'est pas pour faire affront au lieutenant, qui est un

fameux bout d'homme ; mais ici, mille z'yeux, il faut un homme tout entier, ou jamais.

Hervé ordonna aux soldats de se placer sur trois rangs, faisant face au coteau ; puis, s'approchant du bord extrême de la falaise, et se penchant sur le gouffre au fond duquel bouillonnait la rivière, il parut examiner avec une attention extraordinaire la pente roide du talus. Il revint ensuite se poster à côté de Francis, sur le flanc du détachement.

— Noyés ou fusillés, n'est-ce pas ? demanda laconiquement Francis.

— Silence ! écoutez, dit Hervé. — La voix vibrante de Fleur-de-Lis venait de s'élever du milieu du taillis. — Commandant Pelven, dit-il, vous m'entendez, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur, répondit Hervé en s'avançant à découvert dans le chemin, devant le front de son peloton.

— Vous êtes enveloppés, monsieur, reprit Fleur-de-Lis. Avec les forces dont je dispose, je puis vous détruire jusqu'au dernier sans qu'une seule goutte de sang coule de notre côté. Je le ferai certainement si vous m'y contraignez. Nous connaissons votre bravoure et votre attachement au devoir ; mais le devoir s'arrête à l'impossible. Rendez-vous prisonniers.

— Dans la position particulière où je suis, monsieur, répliqua Hervé, je ne puis vous répondre qu'après avoir pris l'avis de mon lieutenant ; m'en laissez-vous le loisir?

— Faites, Monsieur, dit Fleur-de-Lis. Rien ne nous presse.

Hervé se rapprochant du jeune lieutenant, et, l'emmenant à la hâte sur le bord de l'escarpement : — Écoutez-moi bien, dit-il au milieu de l'attention religieuse des soldats : il faut rendre à ces gens-là leur plaisanterie des lavandières ; il ne s'agit que de faire, pour sauver notre honneur et notre vie, ce que j'ai fait vingt fois en ce lieu même par pure bravade de jeunesse. Grâce à la nuit et à ces arbres, tous les mouvements sur ce coin de terrain sont perdus pour l'ennemi. Vous voyez cet angle rentrant dans les rochers ; jusqu'aux deux tiers du talus, ce n'est qu'un escalier un peu malaisé avec une rampe de racines ; arrivé là, vous ne trouverez plus qu'une-surface perpendiculaire unie comme une table ; laissez-vous glisser hardiment ; vous tomberez sur une étroite langue de sable au pied de la falaise : entrez dans la rivière vis-à-vis du rocher vertical, et traversez-la : il y a un gué : vous n'aurez de l'eau qu'à mi-jambes, — ou à la ceinture, si la rivière est haute. Que chacun garde son rang jusqu'à ce que son tour vienne. Le sergent veillera à ce qu'aucun

homme ne commence à descendre avant que le précédent soit hors de vue. Moi, je parlementerai le plus qu'il sera possible pour gagner du temps. Allons, mes enfants, du sang-froid. Le lieutenant va vous montrer le chemin. Tenez-vous aux racines, Francis.

Francis voulut répliquer. Hervé lui ordonna sèchement d'obéir. L'instant d'après, le jeune garçon avait disparu sur le versant du précipice. Un des soldats le suivit aussitôt. Cette étrange opération et cette perspective soudaine de salut avaient réveillé la gaieté parmi les grenadiers. Bruidoux, agenouillé sur la corniche du rocher, accompagnait chaque départ d'un mot d'adieu burlesque : — Bon voyage ! bien des choses chez toi, mon petit !... Rappelle-moi à son souvenir, mon enfant !... Ne flâne pas en route, toi !... Prends garde de te crotter, citoyen ! Écris-nous, hein, Colibri ?

Quoique ce plan singulier, pour être expliqué et pour recevoir un commencement d'exécution, n'eût demandé que peu d'instants, Hervé craignit de provoquer la méfiance par un plus long délai ; il recommanda à Bruidoux de l'avertir quand le premier rang resterait seul sur l'esplanade ; puis il retourna se poster au milieu du chemin.

— Monsieur, dit-il en haussant la voix, voici ce que je puis vous proposer : je me rendrai à discrétion, et

mon lieutenant avec ses soldats rejoindra son corps sans être inquiété.

— Cela n'est pas sérieux, commandant, dit Fleur-de-Lis. Quand le tout est dans nos mains, nous ne pouvons nous contenter d'une partie, si importante, si précieuse qu'elle puisse être.

— Je vous remercie, monsieur, dit Hervé, qui ne demandait pas mieux que de prolonger les cérémonies, je vous remercie pour mon compte personnel; mais si vous montrez trop d'exigence, vous n'aurez pas aussi bon marché de nous que vous semblez le croire. Il n'est pas sage de réduire un ennemi au désespoir, si faible qu'il soit.

— Je vous répète, monsieur, répliqua Fleur-de-Lis d'une voix plus brève et plus menaçante, que cela n'est pas sérieux. N'avez-vous rien de plus à dire?

— Quelles conditions nous assurez-vous, si nous nous rendons?

— La vie, pourvu que vous vous engagiez à servir sous les drapeaux du roi.

— C'est du propre, ton roi! murmura Bruidoux, qui venait de toucher le bras de Hervé. Mon commandant, ajouta-t-il, il n'y a plus que le premier rang.

— Qu'on s'apprête à répondre à leur feu, dit Hervé. Et, se retirant de quelques pas: — Monsieur Fleur-de-Lis, reprit-il, cela est déshonorant, nous refusons.

— Eh! les gars? cria aussitôt Fleur-de-Lis d'une voix tonnante, feu sur l'esplanade!

La colline s'éclaira d'une ceinture de flamme, et une explosion formidable alla frapper l'écho des vallées. A la lueur rapide de cette décharge, les chouans aperçurent la première ligne des républicains l'arme au bras, et ils ne purent soupçonner la disparition des autres. Pelven avait prévu cette chance terrible; mais, comptant sur l'incertitude du tir dans l'obscurité et sur l'éparpillement des soldats derrière les arbres, il avait préféré courir ce risque que de laisser deviner trop tôt à l'ennemi le secret de l'évasion. Trois grenadiers seulement étaient tombés.

— Feu! mes enfants, dit Hervé, et sauvez-vous. — Le peloton républicain riposta et gagna ensuite le revers de la falaise avec une vivacité facile à concevoir. Bruidoux s'obstinait à ne pas quitter le commandant; mais il reçut l'ordre impérieux de suivre ses camarades.

Hervé, demeuré seul au milieu d'une fumée qui épaississait encore les ténèbres, se retourna vers le coteau et éleva la voix : — Messieurs les royalistes, dit-il, mon lieutenant et moi, nous nous rendrons sans conditions...

— Criez vive le roi! répondit Fleur-de-Lis; criez, je vous en prie, car vous êtes un brave, après tout.

Hervé jeta un rapide regard derrière lui; croyant voir encore deux ou trois ombres debout sur le bord du rocher, l'intrépide jeune homme fit de nouveau face à l'ennemi, et essaya de parler encore : — Pour sauver le reste de mes hommes, dit-il...

— Criez vive le roi ! répéta Fleurs-de-Lis. Non ! eh bien, feu ! — Une nouvelle détonation retentit. Pelven entendit siffler autour de lui l'ouragan sinistre; mais les balles respectèrent ce sein généreux. Cependant l'éclair avait passé sur l'esplanade vide : — Qu'est-ce là ? dit Fleur-de-Lis avec éclat. Par tous les saints ! ils nous échappent !

— Oui, monsieur, et vive la république ! dit Pelven en agitant son épée dans l'exaltation du danger et du triomphe, et il se lança sur la pente de l'abîme qui avait englouti tous ses compagnons. Avant qu'il fût au bas des rochers, des coups de feu éclatèrent au-dessus de sa tête, et des éclaboussures de pierre jaillirent autour de lui ; mais il tomba sain et sauf sur la lisière sablonneuse qui bordait la rivière. Quelques minutes plus tard, une acclamation bruyante et joyeuse, partant de la berge opposée, annonça aux chouans, qui couronnaient alors la crête de la falaise, que le commandant Hervé était en sûreté au milieu des siens.

Avant même que Pelven eût mit le pied sur le rivage, Francis s'était jeté à son cou; les deux jeunes gens

s'embrassèrent avec effusion. Après un moment d'attente, la petite troupe républicaine fut assurée que les blancs, effrayés de la difficulté du passage, renonçaient à la poursuite, et elle s'éloigna d'un pas rapide à travers la campagne.

XII

MON PÈRE.

En vérité, Trim, je suis fort content de toi.

LE DOCTEUR SLOP.

Et moi aussi.

(STERNE.)

Les guerres civiles de l'Ouest avaient souvent déconcerté la science militaire la plus habile et la plus pénétrante ; elles étaient dirigées, du côté des royalistes, par des capitaines improvisés, qui improvisaient au jour le jour une tactique sans précédents, appropriée aux circonstances locales, aux difficultés du pays, aux mœurs et au génie particulier de leurs soldats, suppléant à l'expérience par l'invention, et à la méthode par l'audace. — L'armée républicaine, après les marches forcées qui l'avaient conduite à Ploërmel, y demeurait inactive et inquiète, le bras levé sur une solitude. Des reconnaissances poussées dans les environs étaient restées sans résultat. Deux ou trois bataillons avaient battu le pays en descendant de quelques lieues vers les côtes ; ils l'avaient trouvé ou désert ou

tranquille. Aucune apparence n'était venue confirmer le bruit qui courait alors du prochain débarquement d'un corps royaliste sous la protection des canons anglais. Le nombre, les mouvements, la position même des forces insurgées étaient l'objet de rapports vagues et contradictoires qui plongeaient le général en chef dans une étrange perplexité. — Les grands talents militaires ne mettent jamais le pied qu'avec répugnance sur le terrain inconnu des guerres indisciplinées, comme les maîtres en fait d'armes n'aiment pas à croiser le fer avec un novice résolu, dont la fougue imprévue déjoue toutes les combinaisons de l'art.

Depuis le coup subit et hardi que les insurgés bretons avaient frappé comme pour fêter avec éclat l'arrivée de leur nouveau chef et pour lui donner occasion de gagner son épée de commandement, ils ne s'étaient plus montrés en campagne jusqu'au moment où nous les avons vus accourir à la délivrance de Fleur-de-Lis. Une brigade républicaine, lancée à leur poursuite dès le lever du jour, n'avait rencontré qu'une vingtaine de paysans éparpillés dans les champs ou sur le seuil des chaumières : ces bonnes gens révélèrent en confidence aux soldats qu'ils avaient cru entendre le bruit d'une fusillade vers une heure du matin : c'est pourquoi ils les engageaint à se méfier. Les officiers empêchèrent avec peine qu'on ne malmenât ces gogue-

nards. On avança encore de deux lieues environ vers le nord, au delà de Kergant, qui fut trouvé sans habitants; quelques cavaliers qui avaient galopé jusqu'à Pontivy revinrent en annonçant que les blancs n'y avaient point paru. La brigade, après cette course inutile, regagna Ploërmel.

Parmi les rumeurs singulières qui étaient répandues dans la ville, celle que le général avait accueillie d'abord avec le plus d'incrédulité donnait pour refuge à l'armée royaliste la vaste forêt de la Nouée, qui s'étend à cinq lieues nord-ouest de Ploërmel, sur la frontière du Morbihan. De pareilles retraites avaient plus d'une fois protégé, dans le cours des dernières campagnes, les débris des troupes vendéennes et bretonnes; mais il était difficile d'imaginer qu'une armée victorieuse, maîtresse de toute la contrée, se fût jetée délibérément dans la profondeur d'un bois, ne gardant de toutes ses conquêtes que la position la plus indifférente, sinon la plus dangereuse. Toutefois, après le retour des expéditions qui avaient éclairé sans succès le centre du pays et le voisinage des côtes, le général, cédant au bruit public, si invraisemblable qu'il lui parût, alla reconnaître lui-même avec un fort détachement les approches de la forêt suspecte. Contre toute attente, ce qu'il vit ne put lui laisser aucun doute sur la présence de l'ennemi : tous les chemins dans la di-

rection de la Nouée étaient sillonnés par les marques récentes du passage d'une multitude ; des traces de roues, des piétinements d'animaux avaient effondré le terrain et brisé les cultures tout autour de la forêt. Le sol était jonché de lambeaux de vêtements, de meubles épars, de chariots rompus. — Le général surpris s'était arrêté sur une hauteur, et attachait son regard pensif sur la masse sombre des bois, vers laquelle convergeaient tous les indices révélateurs. Soit illusion de son esprit préoccupé, soit réalité, il croyait ouïr un murmure lointain semblable au bourdonnement d'une ruche immense. Deux compagnies reçurent l'ordre de s'avancer sur la lisière de la forêt : elles furent repoussées par une vive fusillade. — Ainsi l'ennemi était là et ne paraissait pas se soucier de cacher sa présence, pourvu que ses desseins demeurassent impénétrables. Il laissait le piége ouvert et visible, et n'en dissimulait que les ressorts. Il ne refusait pas le combat, mais il prétendait le livrer à son heure, à sa façon et dans le champ qui lui convenait.

Le général en chef regagna son quartier : la certitude qu'il venait d'acquérir n'avait fait qu'augmenter ses anxiétés ; le but de cette manœuvre inouïe échappait à toutes ses conjectures ; les nouvelles, les renseignements qui lui étaient adressés de l'intérieur ou des villes de la côte par les représentants en mission,

étaient confus, souvent opposés, et ne lui apportaient aucune lumière. La trahison ne le servait pas mieux: les traîtres avaient toujours été rares parmi les Bretons : ils l'étaient davantage depuis que la chance des armes semblait tourner de leur côté. Quelques espions se risquèrent dans la forêt mystérieuse; aucun ne reparut.

Le général ne pouvait se soumettre aux conditions de combat que l'ennemi lui posait; il hésitait devant l'inconnu, toujours redoutable. Quatre jours s'écoulèrent au milieu de cette indécision : l'armée républicaine avait ses lignes étendues sur un espace de trois lieues, depuis Ploërmel jusqu'à la rivière dont nous avons plus d'une fois parlé et à la petite ville qui en gardait le passage. Un dernier détail topographique est indispensable à l'intelligence des événements qui nous restent à raconter : il nous importe de fixer les idées du lecteur sur la position relative des trois points entre lesquels doit se partager l'intérêt, si intérêt il y a, des faits qui dénoueront ce récit. Nous le prions donc de se figurer que Ploërmel à l'est et Kergant à l'ouest forment deux côtés d'un plan à peu près triangulaire, dont la forêt de la Nouée marque le sommet vers le Nord.

La hache des défricheurs n'avait pas encore, à cette époque, creusé dans la partie méridionale de la forêt

la profonde échancrure qui en diminue aujourd'hui l'étendue et qui en a violé la majesté. La lisière des grands bois s'allongeait spacieusement sur les terrains maintenant dépouillés où le fracas industriel a remplacé le silence des solitudes. C'était vers ce point de la forêt que s'acheminaient, dans la soirée du 22 juin, deux personnages du plus pitoyable aspect : l'un d'eux était un mendiant dont l'âge et les infirmités ralentissaient la marche : il était soutenu et guidé par une jeune fille dont la taille eût semblé extraordinaire pour une femme, si la fatigue et peut-être la misère n'en eussent affaissé les proportions. Cette malheureuse avait recouvert sa jupe informe des restes d'une mante à capuchon, qui encadrait des traits repoussants par leur expression à la fois hébétée et sournoise. Le vieillard, dans l'attirail compliqué de ses haillons, présentait à l'œil le type sordide et pittoresque du mendiant classique, race qui se perd comme tant d'autres ; une coquetterie, ressuscitée de la cour des Miracles, avait arrangé savamment sur la personne du vieux chercheur de pain une superposition de lambeaux sans nom et sans couleur appréciable. Une de ses jambes paraissait ankylosée au genou et se repliait sur un support de bois cerclé de fer. Pour comble de maux, ou pour supplément de toilette, le bonhomme était aveugle.

Le soleil, déjà descendant sur l'horizon, bordait de franges d'or les déchirures sombres d'un ciel orageux, et les ombres des vieux chênes grandissaient dans les clairières, quand le couple disgracié s'arrêta à l'entrée d'un sentier qui fuyait à travers la forêt. Malgré le voisinage des bois et l'heure avancée du jour, la chaleur était étouffante ; aucun souffle n'agitait les feuilles; par intervalles, des grondements sourds et prolongés roulaient dans l'atmosphère, et des nuées de corbeaux s'envolaient d'un arbre à l'autre en poussant des cris d'alarme. — J'ai été un peu marin dans mon temps, dit le vieillard en haillons, et je puis te dire, ma jolie fillette, que nous essuierons cette nuit un furieux grain. — La jolie fillette, qui était bien la personne la moins avenante de son sexe, ne répondit pas ; ses yeux, tournés vers la forêt, en sondaient la profondeur avec un air de préoccupation pénible. Le vieux mendiant, tirant sa compagne par le bas de sa mante, la fit asseoir à ses côtés sur un tertre revêtu de mousse : il lui parla à voix basse pendant quelques minutes, paraissant tantôt la gourmander avec sévérité, tantôt la favoriser d'exhortations et d'instructions paternelles. Après cette conférence, le bonhomme se leva résolûment et entra clopin-clopant dans la futaie, appuyé sur le bras de sa conductrice.

Ils n'avaient pas fait cent pas, quand soudain trois

hommes, tombant des arbres voisins comme des fruits mûrs, leur barrèrent le passage ; en même temps une dizaine d'individus armés de fusils sortirent du fourré et entourèrent le couple aventureux.

— Qui êtes-vous ? où allez-vous ? dit celui qui paraissait être le chef de l'embuscade.

— Eh ! fillette, dit l'aveugle, il n'y a pas de bleus ici, hein ?

— Non, père, répondit la grande fille à la cape d'une voix tremblotante et nasillarde : ce sont tous des bons. Vous pouvez causer. Pas vrai, messieurs ?

— Qu'il cause, reprit le chouan. On l'écoute.

— Ne te trompes-tu pas, petite ? dit le mendiant ; les serviteurs du bon Dieu et du roi n'ont pas ordinairement le verbe si dur avec les pauvres.

— Les temps sont mauvais, bonhomme, répliqua le chouan, et le diable est fin...

— Oui, mon fils, et la défiance est de saison... Laisse-moi toucher tes habits, car il y a longtemps que mes pauvres yeux ne sont plus de ce monde. — Le vieillard promena sa main sur la poitrine du chouan. — Le cœur et la croix... poursuivit-il, c'est bon... Vive le roi, mes enfants ! Où est Fleur-de-Lis, que saint Yves et tous les saints gardent ? où est-il ? il faut que je lui parle.

— Fleur-de-Lis n'a pas de temps à perdre, mon vieux.

— Et il n'en perdra pas avec moi, mon beau garçon, je t'en réponds. Mène-moi près de lui : j'ai fait bien du chemin avec ma pauvre fillette qui tremble encore des fièvres, et je voudrais bien me reposer; mais le service du roi avant tout. Et nous allons donc revoir son règne auguste, à ce bon roi, mes enfants? Jour de Dieu ! c'est alors qu'on pourra m'enterrer sans que j'y fasse opposition...

— Vous causez trop, mon père, dit d'un ton d'humeur et d'impatience la compagne du vieux fanatique ; vous savez qu'on nous a dit que cela pressait.

— Oui, véritablement, fillette, tu as raison. Où est Fleur-de-Lis ? j'ai quelque chose pour lui, quelque chose qui a passé sous le nez des bleus. — Le vieillard se mit à rire, et, plongeant sa main dans le dédale de ses haillons, en retira un paquet de lettres cacheté avec soin : l'enveloppe était marquée, à l'un des angles, d'un signe particulier en forme de croix fleurdelisée. Le chef de l'escouade des chouans n'hésita pas plus longtemps ; il dit aux deux aventuriers de le suivre et s'engagea dans les défilés de la forêt.

Ils furent bientôt arrêtés par un retranchement d'arbres abattus, derrière lequel campait une bande d'une

centaines d'hommes. Ce poste les laissa passer après l'échange d'un mot d'ordre; mais, à une courte distance, il fallut franchir une nouvelle barricade : la forêt paraissait être coupée dans tous les sens par des fortifications de ce genre, dont quelques-unes étaient entourées de fossés. Dans chacune des enceintes ouvertes par les défrichements, bivouaquaient des corps nombreux d'insurgés. La plupart n'avaient d'autre costume de guerre que la veste du paysan breton, traversée en écharpe par des lisières de serge servant de bretelles de fusil. Presque tous étaient chaussés de lourds sabots remplis de paille. Des femmes et des enfants, mêlés aux soldats, faisaient le ménage des bivouacs, s'agitant autour des foyers qui petillaient sur le sol. La forêt tout entière offrait l'aspect d'une ville sauvage; çà et là des pâtres armés étaient couchés sur l'herbe au milieu de troupeaux de chèvres ou de moutons; des bœufs mugissaient au fond des halliers : un bruit confus de voix, d'armes, de pas, montait incessamment sous les arcades de feuillage, tantôt éclatant comme une clameur, tantôt s'apaisant dans un tumulte monotone. A part le caractère de la végétation et des costumes, on eût dit une oasis du désert emplie de tribus nomades et guerrières.

Après une marche d'une demi-heure entravée par de fréquents obstacles, le guide annonça au vieux

mendiant qu'ils touchaient au but de leur pénible trajet; au même instant, il quitta le milieu de la futaie, où il n'était pas prudent, dit-il, de faire un pas de plus, et il entra dans une allée large de six ou sept pieds, au-dessus de laquelle des branchages recourbés et entrelacés formaient une espèce de plafond : sous cette voûte continue, le demi-jour du crépuscule pénétrait à peine ; le silence qui régnait dans cette partie privilégiée de la forêt rendait plus saisissante l'impression de ces ténèbres subites. L'aveugle sentit frissonner la main de sa compagne. — Qu'est-ce que c'est ? dit-il à voix basse, tandis que le guide les précédait à quelque distance. Quel effet moral éprouves-tu donc pour le quart d'heure ?

— Sergent, répondit la jeune fille du même ton, je suis troublé et par instants je m'affadis.

— Diable d'effet moral ! reprit le vieillard : allons : tiens ferme et serre le coude à gauche, mon garçon ! Représente-toi que ce vilain bosquet est pour nous comme qui dirait le ci-devant temple de la gloire.

— Oui, de la gloire, sergent.

— Et de la mémoire, mon ami : veux-tu que ton nom figure dans l'histoire en lettres d'or, ou simplement en bâtarde ? voilà la question.

— En bâtarde, oui, sergent.

— Comment diable ! en bâtarde ! à quoi pense la

créature !... Heu ! qu'est-ce que c'est que cette machine-ci ? un canon, sur ma parole ! satanée forêt ! jamais boutique de bric-à-brac... — Le bonhomme murmura le reste de sa phrase entre ses dents. Le guide s'était arrêté, il interrogait d'une voix discrète deux sentinelles postées à l'extrémité de l'étrange avenue ; les dernières clartés du crépuscule permettaient de distinguer, dans un large espace circulaire, une disposition symétrique de tentes et de chaumières basses ; quelques-unes de ces chaumières paraissaient d'une construction plus solide et moins récente que les autres : elles marquaient sans doute l'emplacement d'un de ces refuges célèbres que les chouans s'étaient ménagés dès les premiers temps de l'insurrection. Plusieurs chemins couverts, pareils à celui que venaient de suivre les aventuriers, donnaient accès dans la clairière qu'enserrait de toutes parts une futaie inextricable : à quelques pas en avant de la futaie s'étendait une ligne de fossés et de barricades. Ce camp semblait tenir dans la forêt la place que tenait le donjon dans les forteresses du moyen âge ; on y avait rassemblé tous les éléments d'un combat à outrance et d'une défense désespérée. L'ordre et le calme qui y étaient religieusement observés, annonçaient la présence des chefs les plus importants et la discipline d'une troupe d'élite : en effet, parmi les soldats qu'on

apercevait étendus sur le gazon, ou causant à voix basse sur le seuil des cabanes, le plus grand nombre portaient l'habit vert et le gilet rouge, uniforme des chasseurs royalistes : c'était ce corps redoutable qui, organisé à l'abri des traités, avait enfermé dans ses cadres tous les héros des vieilles guerres.

Depuis que le guide et ses deux compagnons avaient pénétré dans l'enceinte, et pendant qu'ils passaient devant le front du camp, des feux s'étaient allumés dans les cabanes et jetaient leurs reflets tremblants sur la multitude éparse dans la clairière : des figures résolues et farouches sortaient à demi de l'obscurité et s'y replongeaient tout à coup comme des visions évanouies. Le guide s'arrêta vers le milieu du camp, devant une des chaumières de l'ancien refuge, autour de laquelle veillait un poste nombreux. Il y entra seul : quelques minutes après, il revint chercher le vieil aveugle et la pauvresse, et les introduisit en présence de Fleur-de-Lis.

Le jeune chef, debout derrière une table, s'entretenait avec George ; deux hommes en habit ecclésiastique écrivaient sur un coin de la table ; quelques officiers étaient disséminés par petits groupes dans l'intervalle qui séparait la table de la porte. Toutes les conversations cessèrent à l'entrée du mendiant : sa fille l'amena en face du chef et se retira de quelques

pas en faisant de gauches révérences. Le bonhomme, son paquet de lettres à la main, la tête baissée et le corps penché dans une attitude d'humilité respectueuse, parut attendre qu'on lui adressât la parole. Fleur-de-Lis dirigea la lumière d'une lampe sur le mystérieux messager; après que son œil pénétrant l'eut étudié minutieusement des pieds à la tête : — D'où viens-tu, dit-il, et qui t'envoie ?

— C'est donc vous, Fleur-de-Lis ? dit le vieillard.

— C'est moi.

— Quelle misère que d'être aveugle ? reprit le bonhomme en branlant la tête. Ce serait un aimable spectacle pour un ancien soldat que de voir votre visage, Fleur-de-Lis.

— Tu as servi, vieux père ?

— J'étais à Fontenoy, mon général : c'est là que j'ai eu le genou brisé. Le roi Louis XV y était aussi ; nous lui fîmes un lit pour la nuit avec des drapeaux anglais, et je me rappelle qu'il dit qu'un roi de France ne devait aimer ce drapeau-là que sous ses pieds. Pardon la compagnie, si je vous offense ; mais c'est la vérité que sur un champ de bataille il faut, pour bien faire, que nous ayons les Anglais en face et pas à côté.

Au souvenir royal évoqué par le vieillard, tous les assistants avaient découvert leurs têtes et s'étaient inclinés en regardant Fleur-de-Lis. Une vive émotion

colora les traits du jeune chef : — Eh bien, messieurs, dit-il avec un sourire, voilà un soutien inattendu qui m'arrive. Le sang des vaincus de Crécy et d'Azincourt coule encore dans toutes les veines françaises, vous le voyez ; — mais d'où viens-tu, mon vieux brave ?

— Je viens de Normandie, mon général. M. de Frotté m'a fait conduire en carriole jusqu'à Fougères ; j'ai traversé la ligne ennemie pour vous apporter ce paquet.

— Ah ! tu es Normand ? dit Fleur-de-Lis. De quel endroit ?

— Des environs de Coutances, mon général.

— Ah ! reprit Fleur-de-Lis en portant ses yeux sur la grande fille au capuchon, de Coutances ? Et çu brin de criature lanré, c'est-i ta quenaille ?

— Vère, m'namin.

— Et c'est i venu do té dedpis illo jusqu'ichin ?

— Vère, et à pi aco, et quasiment sans mougi rin en tout, à cause que san paure corps est tout remué des fièvres, vchin pu de six més, qu'no dit que cha fait pou à vé.

— Allons ! messieurs, dit en riant Fleur-de-Lis, c'est du pur normand ; puis il ouvrit la dépêche. Après qu'il eut parcouru les lettres qui y étaient contenues, il ramassa l'enveloppe qu'il avait jetée à terre, et en

considéra attentivement le cachet rompu ; puis son regard étincelant se fixa un moment sur l'aveugle avec une expression d'inquiétude, mais la physionomie tranquille et vénérable du bonhomme parut dissiper aussitôt le nuage de défiance qui avait obscurci le front du jeune chef. Il s'assit devant la table : — Mon vieux père, dit-il, tu vas être forcé de te remettre en route cette nuit. C'est bien de la fatigue ; mais je ferai en sorte que tu ne regrettes pas ta peine. Tu trouveras à l'auberge du *Pommier fleuri*, à une demi-lieue de Plélan, un agent de M. de Frotté qui t'épargnera le reste du chemin. Si tu aimes le roi, fais-toi hacher plutôt que de laisser prendre le billet que je vais te confier. — En achevant ces mots, Fleur-de-Lis écrivit quelques lignes à la hâte. La lettre pliée et cachetée, il la tendit au bonhomme par-dessus la table. Celui-ci, sans autre avis, avança la main pour la recevoir. — Ah ? tu y vois donc, l'ami ! s'écria Fleur-de-Lis en retirant vivement son bras. Holà ! les gars du roi, trahison ! arrêtez l'espion et sa fille ! — A la voix de Fleur-de-Lis, une dizaine de soldats se précipitèrent dans la cabane ; mais déjà les officiers s'étaient rendus maîtres du faux aveugle et de la pauvresse, après une résistance que le bras terrible de George avait abrégée. La jambe de bois du mendiant, sa barbe grise et les cheveux roux de sa fille s'étaient détachés pendant la lutte.

— Ton nom, camarade ? dit alors Fleur-de-Lis en s'adressant au plus âgé des captifs.

— Bruidoux, sergent de grenadiers, bataillon des *Sanspeur*.

— Tu connais les lois de la guerre et tu sais le sort qui t'attend. As-tu quelque chose à dire ?

— Pour moi, rien. Pour ce garçon, j'ai à dire que je l'ai entraîné presque malgré lui dans cette expédition, et que si vous lui laissez la vie vous me rendrez facile la chose de mourir moi-même de ma personne. Voilà.

— Impossible, camarade. Cependant nous pouvons nous entendre : veux-tu t'engager au service du roi ?

— Pourquoi pas au service du pape ? dit Bruidoux avec gravité.

— Et toi, jeune homme ? dit Fleur-de-Lis en s'approchant de l'autre prisonnier.

Cette question fut suivie d'un intervalle de silence pendant lequel le visage de Bruidoux se contracta peu à peu jusqu'à l'expression d'une angoisse indicible.

— Monsieur, murmura enfin le jeune captif d'une voix faible, le sergent est mon supérieur ; il a parlé pour deux.

A ces mots, les traits du vieux sergent furent comme détendus par un subit attendrissement ; ses yeux s'a-

gitèrent dans leurs orbites et une larme glissa sur sa joue bronzée.

— C'est dommage, reprit Fleur-de-Lis, nous aimons les cœurs vaillants. Songez que je ne vous propose pas de trahir votre patrie. Nous servons la France comme vous, mieux que vous. Allons, je vous laisse une heure pour y réfléchir, car je vous regrette. — Bénédicité, ajouta le jeune homme en se tournant vers un des chasseurs, conduis-les dans la cabane vide qui est au bout du camp ; qu'ils soient garrottés, et fais bonne garde. S'ils n'ont pas changé d'avis dans une heure, vous les passerez par les armes. Il est inutile de reprendre mes ordres à ce sujet. D'ailleurs, je ne serai plus au camp.

Bénédicité, vieux chouan à mine renfrognée, plaça les prisonniers au milieu d'une escouade de chasseurs et sortit avec eux de la hutte. La nouvelle du coup hardi tenté par les deux espions républicains s'était répandue dans le camp, et la foule des soldats accourut sur leur passage avec une curiosité empressée, mais plutôt respectueuse qu'insultante ; car un pareil trait d'audace devait plaire à ces esprits aventureux autant qu'intrépides, pour qui toute science de la guerre se résumait en deux mots : bravoure et ruse.

On fit entrer les captifs dans une chaumière un peu isolée des autres, située à l'extrémité du camp, et qui

s'adossait contre un chêne gigantesque. Cette masure n'avait point de fenêtres ; l'air s'y renouvelait suffisamment par les ais disjoints d'une porte grossière. Bénédicité et ses hommes laissèrent les deux républicains étendus sur le dos au milieu de la cabane, les bras et les jambes serrés par des liens solides. Bénédicité revint quelques minutes après, et, posant dans un coin une petite lampe : — C'est votre horloge, dit-il ; quand vous la verrez près de s'éteindre, votre heure finira. — Le chouan sortit après cet avertissement.

— Voilà, mon garçon, dit Bruidoux après avoir médité un instant, voilà une aventure qui n'est pas couleur de rose. Par-dessus le marché, cette canaille m'a enfoncé les cordes dans la chair. Je n'ai pas voulu me plaindre à cause de ma dignité de citoyen ; mais j'ai peur qu'on ne t'ait pas traité plus amicalement, mon pauvre Colibri.

— Non, sergent, dit Colibri ; mais qu'est-ce que ça fait maintenant ?

— J'entends ce que tu veux dire, reprit Bruidoux d'une voix qui semblait altérée. Hem ! hem !... est-ce que je m'enrhume, moi ? Ah çà ! Colibri, ne va pas t'imaginer que le cœur de ton sergent s'amuse à faire le plongeon... Voici ce qu'il y a, mon garçon : j'éprouve un effet moral qui m'étouffe clandestinement, et cela à ton sujet ; c'est moi, oui, c'est moi, le

diable m'emporte ! qui t'ai amené dans cette caverne; j'ai cru bien faire ; — sur ma parole, j'ai cru bien faire, Colibri... dans ton intérêt capital. Ayant toujours eu pour toi de l'amitié, j'ai prétendu te décrasser d'un seul coup de brosse et te caser tout de suite au meilleur rang dans l'esprit de tes supérieurs et dans le sentiment de tes camarades... C'était une bonne idée, jour de Dieu ! c'était une idée excellente, l'idée d'un ami et d'un père... et pourtant c'est une idée qui me gêne à l'heure qu'il est... et il faut que tu me dises, Colibri, il faut absolument que tu me dises, mon garçon, si... si... allons, c'est le mot, si tu me pardonnes, oui ou non !

— Je vous pardonne de tout mon cœur, sergent, répondit Colibri ; je sais que c'était pour mon bien, quoique ça n'ait pas réussi.

— Tu es un brave, dit Bruidoux, dont la voix s'enroua tout à fait. Après un silence, il reprit d'un ton plus ferme : — Oui, tu es un brave, Colibri, et, depuis que tu as envoyé paître le ci-devant prince et ses m'amours fédéralistes, tu peux te vanter d'avoir mon estime, bien que je ne voie pas à quoi elle te pourra servir désormais.

— Ainsi, sergent, dit Colibri, il n'y a plus aucun espoir ?

— Hem ! hem ! mon garçon... je te demande par-

don... il y a toujours de l'espoir, disent les savants, tant que notre corps n'est pas réduit en poussière... Quant à t'affirmer que notre position soit brillante, non... non... Il est certain que l'ennemi a pris sur nous un avantage considérable, un avantage qui paraît décisif... car il me répugnerait de te tromper dans un moment comme celui-ci... dans un moment où chacun, suivant ma manière de voir, est libre de faire les réflexions... qui conviennent à son tempérament.

Un nouveau silence succéda à la déclaration entortillée, mais fort claire toutefois, du vieux sergent. Un éclair, pénétrant soudain à travers les fentes de la porte, fit pâlir la faible lueur de la lampe ; un roulement solennel retentit peu d'instants après, annonçant que l'orage, qui avait grondé toute la soirée, était près de se déchaîner sur la forêt.

— Dans la ferme, chez mon père, reprit Colibri, j'ai passé bien des nuits debout par un temps pareil. C'est que le feu du ciel a bientôt fait de dévorer une grange, sergent : aussi, tant que l'orage durait, mon père ne cessait de marcher à grandes enjambées dans la chambre ; mais la bonne femme disait ses prières dans le coin de l'âtre, et c'était une chose qui rassurait mon père.

— Sans doute, mon garçon, dit Bruidoux, et quelles

prières est-ce qu'elle disait, comme cela, ta bonne femme de mère ?

— C'étaient des prières au bon Dieu, sergent, au bon Dieu d'autrefois.

— Mais les sais-tu par cœur, Colibri ?

— Je crois, sergent... oui, je crois que je me les rappelle.

— C'est que, vois-tu, garçon... Ah ! mille z'yeux, j'ai cru que celui-là m'allait rendre aveugle pour de bon ! Et puis, l'artillerie maintenant. Ah ! ça chauffe là-haut... Eh bien, Colibri, si la république a eu un tort, selon moi, ç'a été d'affronter le ci-devant qui bougonne en cet instant sur nos têtes... car il y a des circonstances où les droits de l'homme et du citoyen sont une chétive consolation pour le moral d'une créature.., Quant à moi, Colibri, si je n'ai jamais fait de mal ni à une femme, ni à un enfant, ni même à un chien, ça n'a pas été autant en vue de mon avancement que pour ne pas désobliger le particulier en question... c'est pourquoi si tu as un bout de prière dans la mémoire, et si ça peut être une satisfaction pour toi de le dévider, dévide-le hardiment.

— Sergent, ça me contentera, dit Colibri.

— Et même, poursuivit Bruidoux, si tu veux prouver catégoriquement à ton ancien que tu ne lui gardes

pas rancune, tu vas causer tout haut, vu que, sur l'article, je te considère comme mon supérieur.

Le sergent cessa de parler : Colibri ferma les yeux et parut se recueillir. — Sergent, reprit-il après une pause, voici ce que disait la bonne femme... — Colibri s'arrêta tout à coup : la porte venait de crier sur ses gonds rouillés, et les prisonniers n'étaient plus seuls ; mais, dans l'attitude pénible où ils étaient maintenus par leurs liens, ils ne purent apercevoir celui qui venait les interrompre à cette heure suprême.

— La lampe n'est pas morte, dit sèchement Bruidoux ; on ne doit pas tricher un ennemi dans le malheur.

— Plus bas, monsieur le sergent, dit une voix mâle, mais contenue.

— Je connais cette voix, murmura le sergent ; qui es-tu, l'ami ?

— Kado.

— Ah ! le père du petit citoyen à la toupie. Viens-tu nous sauver, mon vieux ?

— Plus bas ; la porte est grande ouverte, et la sentinelle ne fait que passer et repasser devant le seuil.

Au même instant, le soldat de garde s'arrêtait près de la porte.

— Les prisonniers, dit Kado, me demandent de les aider à changer de position.

— Fais, dit le soldat ; et il reprit sa courte promenade.

Kado se mit à genoux et se pencha vers les captifs en laissant glisser hors de sa manche un couteau dont la lame affilée étincela au reflet de la lampe ; en deux coups, il trancha les cordelettes qui serraient les poignets et les jambes du sergent : — Sur votre vie, dit-il, ne bougez pas ! — Venant ensuite à Colibri, il le délivra de ses liens avec la même adresse et la même promptitude. Cette opération terminée, le garde-chasse se releva et se tint debout en face des prisonniers attentifs : puis il commença de leur parler, tantôt avec une lenteur grave, tantôt à la hâte, modifiant le son de sa voix et le sens de son discours suivant que le bruit des pas de la sentinelle s'éloignait ou se rapprochait.

— Vous n'avez plus qu'une petite demi-heure ; le roi est un bon maître... Il ne faut pas songer à sortir du camp à travers trois lignes de sentinelles ; d'ailleurs, vous tomberiez nécessairement dans un des postes de la forêt... Vous servirez avec de bons camarades... Voici le seul moyen de salut : dans dix minutes, quand l'orage battra son plein et quand les bruits du ciel rempliront les bois, levez-vous ; vos membres alors seront dégourdis... Oui, Fleur-de-Lis vous promet à chacun un brevet d'officier... Je vous

laisse mon couteau, ici, sous la paille ; servez-vous-en pour effondrer le chaume au-dessus de votre tête, à l'endroit où le tronc du chêne s'enfonce dans le toit, puis montez sur le toit par l'ouverture... La cause du roi est celle de Dieu ; elle triomphera... Les branches du chêne s'étendent jusqu'au fourré voisin ; le fourré est plein de piéges ; vous y péririez sûrement... Il n'y a pas de honte à rentrer dans le chemin le plus honnête... mais la branche la plus basse et la plus grosse va s'enlacer dans le treillage qui recouvre l'allée la plus proche ; suivez cette branche jusqu'à la voûte, et puis traînez-vous à genoux au-dessus des branchages... J'en suis fâché ; c'est une triste fin pour des hommes de cœur... Quand la voûte manquera, descendez ; vous trouverez le petit gars que vous avez sauvé de la fusillade... Adieu donc, puisque vous le voulez !

— A quoi se décident-ils ? demanda la sentinelle qui venait de mettre un pied dans la cabane.

— A mourir, répondit Kado. Laissons-les. Bonsoir, camarade.

— Voilà la pluie, reprit le soldat ; je vais rester à l'abri là dedans, jusqu'à ce que l'heure soit finie.

— Comme tu voudras, dit Kado ; pourtant, si tu en étais où ils en sont, tu ne serais pas bien aise qu'on t'empêchât de causer librement avec un ami.

Le soldat se rendit à cette objection d'un air de

mauvaise humeur ; il sortit avec le garde-chasse. Dès que la porte se fut refermée derrière eux, Bruidoux poussa un bruyant soupir, que Colibri répéta en écho :

— Eh bien, mon garçon, dit le vieux sergent, voilà une chose bien fortuite qui nous arrive... Qu'en penses-tu ?

— Extrêmement fortuite, sergent.

— Il y a, Colibri, une maxime de toute beauté qui dit qu'il n'est pas de petit buisson qui ne porte son ombre. Qui se serait avisé de croire néanmoins que ce gamin à la toupie me protégerait un jour de son ombrage, moi, Bruidoux ? Personne ne s'en serait avisé, pas même toi, Colibri, bien que je me plaise à te reconnaître désormais toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

— Mais, sergent, demanda Colibri, avez-vous compris un seul mot au système embrouillé du citoyen chouan ?

— Je l'ai compris de pied en cap, mon enfant, et je vais consacrer à te l'expliquer les minutes assommantes que l'engourdissement de nos jarrets nous force de passer encore dans cette enceinte.

Pendant que le sergent Bruidoux détaillait avec calme à son subalterne le plan d'évasion qui était proposé à leur sang-froid et à leur audace, les lueurs de la foudre se succédaient plus pressées et plus éblouis-

santes ; l'intensité de l'orage montait peu à peu. Bientôt le murmure lointain et profond de la tempête se changea en un concert sauvage d'éclats assourdissants et de sifflements aigus, auxquels se mêlait la crépitation d'une pluie diluvienne ; la porte de la masure s'agitait et geignait sous l'effort des rafales, et l'eau filtrait en ruisseaux à travers le seuil. Soudain un coup de tonnerre, plus violent que les autres, déchira l'air, et sembla briser les dernières entraves des éléments ; un tourbillon furieux fit trembler jusqu'aux racines le chêne énorme qui était enclavé dans une des parois de la cabane. — Voici le moment, garçon, dit Bruidoux en se levant avec résolution. Il saisit aussitôt le couteau du garde-chasse, se haussa sur la pointe des pieds, et plongea la lame tranchante dans la corniche du toit de chaume, qu'il détacha du tronc de l'arbre ; puis, soutenu au-dessus du sol par Colibri, à qui les angoisses du moment prêtaient une force convulsive, il élargit l'ouverture avec ses mains. Le vent s'engouffra avec bruit dans la hutte par cette issue nouvelle, et la lampe s'éteignit. — Courage, enfant, dit Bruidoux ; je ne t'abandonnerai pas. — En même temps ses deux mains se crispaient sur le revers extérieur de la toiture, et il se soulevait au dehors. Dès qu'il eut pris pied sur le chaume, où la pluie rejaillissait de toutes parts, il étreignit le chêne d'un bras, et

aida de l'autre son compagnon à achever l'escalade

— Voici l'arbre, dit Bruidoux à voix basse ; mais je ne trouve pas la branche ; la vois-tu ? — Colibri ne répondit pas. Tous deux, éton és par les ténèbres, aveuglés par l'ouragan, haletant d'anxiété, palpaient en vain de leurs mains émues l'écorce noueuse du chêne. — Mille millions ! reprit le sergent, pas plus de branche que dans mon œil, et la lampe éteinte va nous trahir !... Comme il parlait, un double éclair sillonna les sombres profondeurs du ciel, et montra aux fugitifs la branche qu'ils cherchaient ; elle sortait du tronc deux ou trois pieds plus bas, et s'étendait horizontalement dans l'espace. — Suis-moi, dit Bruidoux ; pends-toi à mes loques ; à cheval sur la branche jusqu'à ce que nous trouvions le bout. — Le sergent, serré de près par Colibri, avait déjà enfourché le rameau colossal, qui, selon la promesse du garde-chasse, devait leur servir de pont pour gagner la voûte de l'allée voisine. La branche plia sous leur poids ; mais, soutenue à son extrémité la plus faible par les entrelacements de la voûte, elle ne céda pas.

Ils étaient à peine engagés dans leur trajet aérien, quand le cri : Aux armes ! retendit derrière eux. — Ferme, garçon, maintiens ton moral ! murmura Bruidoux. Quelques secondes plus tard, les deux fugitifs avaient gagné le couloir suspendu comme un dais au-

dessus de l'avenue du camp. Ils se traînèrent à genoux sur cette claie vive jusqu'à ce qu'un bruit de voix et de pas précipités qui semblait se diriger vers eux les arrêtât immobiles et muets ; une bande d'hommes armés et agitant des torches passa en courant sous leurs pieds. Dès qu'ils cessèrent d'apercevoir la lueur des torches, ils se remirent à ramper avec une hâte silencieuse. Tout à coup un sourd gémissement s'échappa des lèvres de Colibri. Le sergent se retourna : — Qu'y a-t-il donc, enfant ? demanda-t-il.

— Mon pied a coulé à travers les branches, sergent ; la jambe y a passé, et je ne peux pas la retirer.

— Ah ! bon ! c'est cela ; amusons-nous à faire des farces... Allons ! tire vigoureusement.

— Impossible, sergent,... je ne peux plus vous suivre ;... mais sauvez-vous, je ne veux pas être cause...

— N'insulte pas ton supérieur, toi. On va t'aider ; attends.

— Tout est perdu, sergent, reprit Colibri en se collant à l'oreille de Bruidoux et en parlant d'une voix à peine distincte. Quelqu'un me tient la jambe ! — Bruidoux saisit violemment sans répondre la main du jeune homme. Une minute mortelle se passa. Puis une voix douce et frêle murmura d'en bas : — Est-ce vous, monsieur le sergent ?

— Vive le bon Dieu ! c'est le petit gars à la toupie,

s'écria Bruidoux en reprenant longuement haleine. Oui, c'est nous, mon amour. Tout le monde va bien chez toi !... Attends seulement une couple de rapides instants, et nous sommes à toi. Tout en causant, le vieux sergent était parvenu à dépêtrer la jambe de Colibri; il sauta dans le fourré, passa dans le chemin, et serra sur son cœur le fils du garde-chasse.

Le petit garçon, guidant les fugitifs à travers le dédale le plus épais des halliers, les conduisit sans accident jusqu'à la lisière de la forêt. Bruidoux ne le quitta pas sans l'avoir embrassé de nouveau, et sans lui avoir promis de lui rendre sa toupie à la première occasion qui s'en présenterait.

XIII

Sa présence en ces lieux m'est toujours redoutable.
. . . .
Il est puissant; il m'aime, et vient pour m'épouser.
(Corneille.)

Au moment où les deux captifs républicains accomplissaient leur évasion avec un bonheur qui manque rarement au courage, un jeune officier de l'armée catholique et royale traversait seul la forêt, se dirigeant vers la lisière occidentale ; il marchait d'un pas rapide sous les cascades qu'épanchaient les cimes inclinées des arbres, indifférent au fracas de la tempête, et secouant de temps à autre d'un air distrait son manteau alourdi par la pluie. Les sentinelles qu'il croisait à de fréquents intervalles s'empressaient, sur quelques mots échangés tout bas, de le saluer militairement; reconnu à la clarté vacillante d'un feu de bivouac, comme il franchissait un poste considérable, il fut aussitôt entouré par une foule respectueuse qui mêla des clameurs enthousiastes aux mille bruits de l'ouragan. Les femmes

et les enfants des proscrits, arrachés à leur sommeil, sortirent à la hâte de leurs misérables abris, répétant avec une admiration naïve le nom de Fleur-de-Lis; on accourait de toutes parts; on se pressait autour du jeune chef: quelques-uns s'efforçaient de toucher ses mains ou ses habits; sa présence semblait éveiller l'idée d'un être supérieur à l'homme. De pareilles ovations arrêtèrent plus d'une fois le général royaliste dans les divers carrefours de la forêt.

Nous devons dépouiller ici d'une partie de ses voiles cette jeune tête qu'environnait une popularité approchant de l'adoration. Ce personnage avait paru d'abord en Vendée vers la fin des grandes guerres. Il ne portait pas alors le nom sous lequel il est désigné dans ce récit. Le cours des événements l'ayant jeté dans le bas Maine, et plus tard dans le nord de la Bretagne, il y réunit les éléments épars de la chouannerie. Le premier, il fit sortir les chouans de leurs positions défensives pour les mener au grand jour du champ de bataille. Une étonnante fortune suivait ses armes; on ne citait pas un combat où elle l'eût trahi. Longtemps avant qu'il marchât à leur tête, les insurgés bretons avaient subi l'influence de sa renommée, qui était singulière. On ne vantait pas seulement ses qualités militaires, son activité fougueuse réglée par un sang-froid inaltérable, le rare mélange de témérité et de

calcul qui dirigeait chacun de ses mouvements ; quelque chose de mystérieux, répandu sur sa personne et sur sa destinée, achevait d'enchanter ces imaginations simples et ardentes. Sa beauté, son langage choisi, sa libéralité, qui ne lui laissait jamais d'autre possession propre que son cheval de combat, tous les dons gracieux et puissants qu'éclairait sa jeunesse étaient autant de traits brillants dont la superstition et l'amour du merveilleux avaient fait une figure surnaturelle. Il montrait une vraie folie de bravoure, chargeant l'ennemi le sabre au fourreau, et chantant avec une allégresse bizarre, au milieu du feu, des hymnes de guerre qu'il avait composés. Les gars le croyaient invulnérable.

Les autres chefs et la noblesse, moins sensibles à ces éblouissements, ne laissaient pas de se rendre au génie spécial que le célèbre partisan semblait avoir reçu pour le genre de guerre qu'on avait à soutenir ; mais ils se rendaient surtout au prestige d'une ressemblance illustre, empreinte sur ce front vaillant. Cette ressemblance n'était point trompeuse : derrière les nuages dont s'enveloppait l'origine de cette existence extraordinaire se cachaient la honte d'une femme et le crime d'un roi. Les nobles de l'Ouest avaient en quelque sorte légitimé par leurs égards les titres de ce jeune homme au respect particulier des insurgés roya-

listes. Ils avaient fait briller ce lambeau de pourpre aux yeux de leur naïfs soldats, comme pour leur voiler l'absence affligeante de ceux qui avaient un droit plus direct à de tels hommages.

Cependant l'adresse du jeune chef à s'emparer de toutes les circonstances qui pouvaient accroître son empire, ses allures dominatrices, son individualité de plus en plus absorbante ne tardèrent pas à inquiéter ceux mêmes qui avaient prêté les mains au culte dont il était l'objet. Le bruit de ses succès, l'éclat de sa popularité, allèrent jusqu'aux oreilles des princes émigrés : un serviteur si puissant leur déplut. Le comte de Puisaye lui écrivit d'Angleterre une lettre de félicitation qui lui marquait sa dépendance. On en était là quand les négociations s'ouvrirent pour la paix avec la république. L'heureux aventurier refusa d'y prendre part. Les intrigues qui s'agitaient autour de lui depuis quelque temps le laissèrent tout à coup isolé et sans moyens de prolonger sa résistance. Traqué par les bleus, il fut contraint d'abandonner la terre de Bretagne. Une barque de pêcheur le recueillit sur une plage déserte, à peu de distance de Saint-Brieuc ; une petite troupe de chouans assistait à son départ. Avant de quitter le rivage, il brisa une fleur de lis d'or qui surmontait le pommeau de son épée et la donna à ces amis fidèles. Cette relique devint bientôt dans la lé-

gende populaire le nom du héros disparu. Dans plus d'une paroisse les prêtres, pour complaire à un enthousiasme exalté par le charme des souvenirs, durent ajouter, aux vœux pour le roi, une prière distincte pour la fleur de lis.

Délivrés de l'ombrage de sa présence, ses ennemis secrets le regrettèrent. Sur le point de rentrer en guerre, ils retrouvaient bien les vieilles bandes de la chouannerie prêtes à l'action, mais éparpillées et désorganisées comme aux premiers temps des soulèvements. Aucun parmi eux ne se sentait de taille à serrer les liens du faisceau redoutable qu'ils avaient brisé imprudemment dans la main de Fleur-de-Lis. Le jeune chef était en Angleterre ; l'émigration l'y fêta. Un des princes exilés, qui s'y trouvait en même temps, lui fit grand accueil, témoignant qu'il attendait encore de lui des services. Fleur-de-Lis reçut même alors, dit-on, un titre qui rappelait le théâtre de ses premiers faits d'armes, et qui était emprunté aux souvenirs de la famille légitimée de Louis XIV. Aucune explication n'accompagna d'ailleurs cette allusion détournée et flatteuse aux droits équivoques du jeune duc.

Quelques semaines plus tard, le cabinet anglais se décidait à jeter en Bretagne une division d'émigrés ; un des princes, oncle du jeune roi captif au Temple, devait commander le corps de débarquement. On sait

avec quelles instances la présence de ce personnage avait été de tout temps sollicitée par les chefs vendéens. On n'ignore pas avec quel découragement, avec quelle amertume, souvent même peu mesurée dans son expression, les plus fameux défenseurs de la cause royaliste supportèrent l'éternelle déception de leur espoir le plus légitime.

L'expédition était prête : il s'agissait de remettre en mouvement dans toute la Bretagne les masses insurgées, afin de balayer du pays les forces républicaines et d'assurer le débarquement de la flottille. Fleur-de-Lis parut le mieux fait pour cette tâche ; il l'accepta. Son nom, encore grandi par l'absence, dépeupla en deux jours toutes les chaumières, et il eut une armée. L'espèce d'investiture officielle qu'il venait de recevoir lui prêtait, aux yeux des autres chefs, un nouveau caractère de supériorité ; aucun ne le lui contesta. En une courte campagne, il accomplit, comme nous l'avons vu, la mission dont il s'était chargé ; mais la flotte anglaise ne parut pas au jour fixé. On fit passer à Fleur-de-Lis de nouvelles instructions auxquelles il obéit, en modifiant ses premiers plans. Ce fut alors qu'il abandonna le voisinage des côtes.

Cependant ce retard, qui n'était pas sans quelque couleur de trahison, avait profondément blessé l'âme impétueuse du jeune général ; il se voyait à demi sa-

crifié pour prix de son dévouement. Sa haine déclarée pour les Anglais en devint plus violente : il avoua plus hautement son opposition à toute mesure où leur politique mettrait sa main déloyale. Quelques indiscrétions de langage échappées à son ressentiment réveillèrent les défiances autour de lui. Une partie des chefs lui demeura sincèrement attachée ; mais d'autres, dans le secret de leur cœur, subissaient son joug avec ennui : ils s'inquiétaient de l'enivrement qu'il puisait dans l'idolâtrie de toute une province ; ils remarquaient avec aigreur dans ses paroles cette espèce de fatalisme personnel qu'inspire aux favoris de la fortune l'habitude d'un succès infaillible, et sous lequel germent souvent les arrière-pensées ambitieuses. Nous saurons bientôt ce que pouvaient avoir de fondé ces appréhensions de la jalousie.

Fleur-de-Lis, parvenu à la lisière du bois, y trouva campé un fort parti de cavalerie, le seul corps de cette arme que comptât l'armée royaliste ; encore était-il très-imparfaitement équipé : la moitié des cavaliers, comme la plupart des volontaires de la forêt, avaient pour chaussure des sabots au-dessus desquels ils ajustaient des tiges de cuir en guise de bottes. — Le jeune chef prit un cheval, et se dirigea à toute bride vers le château de Kergant.

La forêt de la Nouée avait servi d'asile au marquis

et à tous les siens pendant la journée qui suivit la sur prise du château par le détachement de Francis. On fut informé le même jour que les républicains avaient occupé Kergant et l'avaient aussitôt abandonné, se retirant sur le quartier général. Le marquis, voulant épargner jusqu'au dernier moment à sa famille les fatigues d'une vie de proscription, s'était déterminé à rentrer avec elle dans son manoir héréditaire. Fleur-de-Lis se chargea d'entretenir par ses espions une surveillance qui prévînt toute surprise nouvelle. Le plan secret des chouans était d'ailleurs de nature à faire cesser dans un délai prochain cette situation précaire.

On avait repris au château toutes les habitudes de la vie de famille. On cherchait à se donner ainsi l'illusion de la sécurité des anciens jours ; mais ce calme factice n'aveuglait personne : de cruelles préoccupations se révélaient dans les paroles et encore mieux dans le silence de chacun. Bellah était tombée dans un état de langueur alarmant ; Andrée elle-même ne souriait plus qu'en rêve. Dans la soirée où nous a conduits le cours de ce récit, tous les membres de la famille s'étaient séparés, comme de coutume, vers dix heures. Bellah, retirée dans sa chambre depuis quelques minutes, était demeurée debout, une main posée sur le dos d'un fauteuil, le cou penché et le regard fixe dans le vide ; elle semblait écouter avec un

intérêt mélancolique les bruits de l'orage au dehors et les tristes échos dont il emplissait les corridors du vieux château. Les beaux traits de la jeune fille étaient profondément altérés, mais sa pâleur même et le sillon sombre dont l'arc se dessinait sous ses yeux ne faisaient que lui rendre le seul charme de son sexe qui lui eût manqué, la séduction de la faiblesse.

Quittant enfin son attitude distraite, elle vint s'asseoir devant une petite table qui servait de base à une élégante bibliothèque en ébène sculpté. Elle tira des rayons un gros livre à reliure de velours, que fermait une agrafe en forme de croix; mais elle le repoussa doucement avant de l'avoir ouvert; puis, secouant la tête avec une expression douloureuse, comme quelqu'un qui ne peut résister à un désir qu'il condamme, elle arracha une feuille d'un album, et se mit à écrire avec une vivacité fébrile. Voici ce qu'elle écrivait :

« Hervé, mon frère, je ne pense plus vous voir jamais. Votre mépris, — bien injuste, Dieu sait! me tue cependant. Vous auriez déjà peine à me reconnaître, mon ami. On croit autour de moi que c'est la fatigue, l'émotion; je laisse croire, mais je me meurs. Je me figure que c'est mon cœur qui est atteint : tantôt il bat si vite, que je ne puis plus respirer, tantôt il s'arrête, et je crois que tout va finir. Je suis brisée. J'ai aussi du désordre dans l'esprit. L'orage terrible de ce soir

me bouleverse. Il me semble que chaque tourbillon passe à travers moi comme au travers d'un frêle arbuste, que chaque rafale déracine un peu de la vie qui me reste. Si je me trompais, si je devais vivre, vous ne liriez jamais ces lignes. Ainsi en voilà trop sur ce sujet.

« Hervé, ma vie tout entière a été donnée au devoir; pour lui obéir, elle s'est volontairement flétrie; mais je demande qu'au moins ma tombe m'appartienne, et qu'elle soit pure aux yeux de tous, surtout aux vôtres. Quand je ne serai plus, cela ne peut nuire à personne que vous me pleuriez, mon ami; et c'est une pensée qui m'est bien douce à moi, dans l'état où je suis. Il faut qu'il n'y ait pas grand mal dans cette faiblesse qui m'entraîne à vous écrire, car ma conscience en murmure à peine, et pourtant c'est toujours ma pauvre conscience d'autrefois, — vous vous rappelez, Hervé, — ma conscience de sensitive, et de sensitive malade encore, disiez-vous... Où est ce temps-là, mon Dieu?

« Quand ma bouche même vous attestait ma honte, vous avez dû me croire sans doute, vous l'avez dû... Mais quoi! si vite, si facilement, Hervé! au sein de cette demeure si longtemps commune à tous deux, où mon âme s'était déroulée pli à pli sous vos yeux, il a suffi d'un mot pour effacer tant de souvenirs qui de-

vaient me défendre ! Ah ! il me semble qu'au jour de l'éternelle justice et de l'inexorable vérité, si j'entendais un aveu d'infamie et de bassesse s'échapper de vos lèvres, j'attendrais, j'attendrais pour y croire que la voix de Dieu même l'eût répété à mes oreilles !... Et vous n'avez pas douté, pas hésité ! Une parole, — une calomnie a-t-elle si bon marché, dans votre léger jugement, des témoignages de toute l'existence d'une femme ! — car j'ai menti, puisqu'il faut vous le dire. Je n'ai pas à m'excuser de ce mensonge, Hervé : les fautes que le devoir commande, il les élève au niveau des vertus. Pourquoi n'en donne-t-il pas la force en même temps qu'il en impose la rigueur ?

« Il faut tout vous expliquer, puisque vous ne me connaissez plus. Je suis restée fidèle, moi, passionnément fidèle aux sentiments et aux idées dont notre enfance a été nourrie. Je crois au roi comme je crois à Dieu. Cette double foi assure seule ma conscience ; hors de là, je n'entrevois que ténèbres et troubles au milieu desquels il me serait impossible de vivre. L'indifférence est un mot dont le sens m'échappe. Je bénis le ciel de m'avoir conservé ma croyance entière jusqu'à la fin ; car, telle que je me sens, il n'y a pas de tourments comparables à ceux que mon âme eût éprouvés, si un seul instant le doute l'avait effleurée. Une foi vive, Hervé, dans un temps comme celui-ci,

entraîne des devoirs qui, je l'avoue, dépassent la force d'une femme. Que de fois j'ai envié notre Andrée chérie ! la bonté de Dieu lui mesure des devoirs égaux à sa faiblesse... Elle vous aime, elle est heureuse, et elle s'endort. Hélas ! n'étais-je pas faite comme elle pour la paix enchantée de la famille, pour les faciles dévouements du foyer domestique ? Dieu ne l'a pas voulu : qu'il soit béni dans les secrets de la justice !

« Il dépendait de moi d'empêcher le malheur que j'avais pressenti entre vous et ce jeune homme. J'ai dû l'empêcher à tout prix. Il n'y a pas d'existence qui doive être plus précieuse que celle de ce jeune homme à tous ceux qui aiment le roi. Le roi ! Hervé, c'est un nom que vous avez cessé d'entendre comme nous, et vous comprendrez à peine maintenant qu'il puisse expliquer tout sacrifice. Vous aussi, vous couvrez de vos dédains nos préjugés, notre idolâtrie, c'est-à-dire, Hervé, le culte des meilleurs souvenirs de notre patrie et de nos familles, la fidélité aux autels et aux tombeaux de nos pères, tout ce que le passé a de plus illustre et de plus doux, tout ce qui parle de vertu à une âme chrétienne, de gloire à une âme française, tout ce qu'enferme pour nous, — vous le saviez, — ce cercle mystérieux et sacré, la couronne royale. Vous dites qu'un monde nouveau commence, où toutes ces choses n'ont plus que la valeur des ombres : si ce monde doit

venir en effet, je ne suis pas faite pour lui ; je dois mourir, comme la vierge païenne, sur le seuil du temple où j'aurai prié la dernière.

« J'étais si loin d'être coupable, Hervé, que je ne pouvais comprendre d'abord de quoi vous me parliez... Il est étrange que vous ayez pu me croire si aisément ! J'ai voulu sauver la vie de ce jeune homme, je le devais ; mais il ne faut pas qu'en me justifiant je fasse peser vos soupçons sur une autre. — Alix, que vous connaissez, m'a fait, depuis, une confidence que je n'avais pas provoquée, et qui m'a expliqué votre erreur. Elle venait me prier de parler à son père en faveur d'un de nos jeunes officiers qu'elle veut épouser : c'est le fils du garde de M. de Monryon. Elle m'a avoué qu'elle s'était rencontrée avec lui dans le bois de sapins pendant cette fatale soirée, et qu'elle craignait d'y avoir été surprise par son père. Celui qu'elle aime a un nom de guerre qui a pu contribuer à vous abuser si singulièrement : il se fait appeler Fleur-de-Genêt.

« Voilà, il me semble, tout ce que j'avais à vous dire, et je me sens plus tranquille... Mon ami, si vous lisez ceci, c'est que j'ai cessé de vivre. C'est une idée qui m'ôte bien des scrupules. Si je tiens à ce que ma mémoire vous soit chère, Hervé, c'est que je le mérite ; soyez-en sûr... J'ai bien lutté à cause de vous... Dieu nous a faits les maîtres de nos actions et de nos pa-

roles, mais non des battements de notre cœur... Avez-vous pu vraiment me croire coupable? — Certes, j'étais décidée à vous rester désormais étrangère; car jamais ni la passion ni la souffrance, — et je le prouve aujourd'hui, — n'auraient obtenu de moi une résolution contraire à la loi de ma conscience divine. Depuis notre entrevue sur la lande aux Pierres, vous aviez raison de penser que je n'étais plus, que je ne pouvais plus être pour vous qu'un souvenir; mais retourner vers un autre le penchant de mon âme, profaner le tombeau scellé au fond de mon cœur, ranimer jamais ma main refroidie, — ma main veuve dans la main d'un autre homme! ô Dieu!... »

Comme Bellah écrivait ce mot, en levant son regard humide vers le ciel pour le prendre à témoin, la porte de la chambre s'ouvrit, et Fleur-de-Lis entra. Mademoiselle de Kergant se leva en tressaillant. Le jeune homme s'était arrêté près de la porte, le front incliné dans une attitude respectueuse.

— Monsieur le duc, lui dit-elle avec une gravité un peu hautaine, mon père est encore dans le salon, je crois.

— Daignez m'excuser, mademoiselle, dit Fleur-de-Lis; c'est à vous seule qu'il faut que je parle. Vous pouvez penser qu'un intérêt ordinaire ne m'eût pas engagé à une démarche qui vous offense. Je suis à

l'instant d'une résolution suprême; il faut que je vous consulte sans délai.

Mademoiselle de Kergant interrogea d'un regard inquiet le visage de Fleur-de-Lis : elle n'y put lire que la vague expression d'une violente perplexité. Se laissant retomber sur son fauteuil, dans l'accablement d'une souffrance que trahissait l'agitation de son sein :

— Qu'y a-t-il, monsieur? demanda-t-elle.

Fleur-de-Lis se recueillit un instant avant de répondre ; puis, se rapprochant de la jeune fille attentive :

— Vous me rendez justice, vous, du moins, j'en suis sûr, dit-il. Vous savez si je me suis donné tout entier au devoir périlleux qui m'était fait.

— Je sais, interrompit Bellah, que vous avez été digne de votre sang, monsieur le duc.

— La patience, l'abnégation d'un homme ont leurs bornes cependant, reprit le jeune homme. Malheur à ceux qui l'oublient, à ceux qui font hésiter le dévouement dans les âmes les plus fidèles !

— Voilà d'étranges paroles ! Que méditez-vous donc, mon Dieu !

— Si je n'ai pas encore appris la trahison, Bellah, ce n'est pas faute d'en avoir reçu des leçons... Vous savez déjà, en partie du moins, ce qui s'est passé; mais rien ne doit rester obscur à vos yeux : j'avais été chargé de disperser ou de détruire tout ce qui pouvait

faire obstacle au débarquement depuis si longtemps promis. Peu de jours après mon arrivée, j'avais rempli ma tâche : le rivage, tout le pays était libre, nous étions maîtres de la côte ; nous tendions la main à nos amis et à nos alliés : ils ne vinrent pas ; ils nous laissèrent face à face avec une des plus redoutables armées... avec le meilleur général de la république...

— Mais vous aviez été averti... vous reçûtes de nouveaux ordres ?

— Oui, trois jours plus tard. Je ne puis vous dire mes angoisses pendant ces longues heures d'incertitude et d'abandon, — mes angoisses, non pour moi, certes, — mais pour tant de braves gens qui s'étaient fiés à ma parole, et que j'avais menés à une inutile boucherie... Les ordres arrivèrent enfin : la flotte avait été retardée par des raisons qu'on n'expliquait pas. On demandait encore une semaine ; il fallait jusque-là conserver nos avantages, occuper l'ennemi ou le battre... Quel ennemi, et avec quelles ressources, vous le savez !... De tels ordres sont faciles à donner. Il n'était pas non plus malaisé de les comprendre. Quel que fût le résultat, on était délivré d'un ennemi... ou d'un serviteur plus odieux encore... Bellah, j'obéis.

— Dieu et votre honneur l'exigeaient, dit la jeune fille avec dignité.

— C'est ce qui est incertain pour moi, reprit Fleur-

de-Lis. Sacrifier tant de cœurs généreux, je parle de mes soldats, pour une cause égoïste, en vérité, je ne sais si la religion et l'honneur le commandaient ! Pourtant j'obéis. On m'ordonnait de mourir... Je m'y préparai. Je me jetai dans cette forêt, et je m'y retranchai pour un combat désespéré : il n'était pas douteux qu'elle ne fût notre tombeau à tous, si l'ennemi se décidait à nous y attaquer; mais lui-même n'en serait sorti qu'en lambeaux... L'attaque n'a pas eu lieu, et voici ce qui se passe : la flottille anglaise doit toucher après-demain la presqu'île de Quiberon. Si les républicains sont avertis, ils vont se précipiter vers la côte : je puis les suivre, et c'est une bataille; mais s'ils continuent d'être abusés, comme je le crois, je puis essayer de les tourner pendant la nuit prochaine, et arriver avant eux, par une marche forcée, sur le point du débarquement.

— L'heure est suprême, en effet, dit Bellah d'une voix émue; pourquoi différer d'instruire mon père?

Un léger nuage d'embarras obscurcit le regard éclatant de Fleur-de-Lis : — C'est que je ne sais, répondit-il d'un accent singulier, je ne sais si, au lieu de suivre l'un de ces deux partis, je ne vais pas, cette nuit même, quitter la forêt et faire retraite vers le nord avec tous mes chouans.

Il ne pouvait échapper à mademoiselle de Kergant

qu'une telle manœuvre ruinait d'un seul coup les plus précieuses espérances des royalistes, car elle enlevait tout appui dans la contrée à l'expédition des émigrés et les abandonnait en proie à l'armée républicaine. — La pensée de Bellah se refusa à cette effrayante lumière.

— Pardon, monsieur le duc, murmura-t-elle; je vous prête cependant toute mon attention... mais je suis un peu souffrante... certainement, je ne vous ai pas compris.

— Vous m'avez compris.

Bellah se leva lentement de son siége en regardant le jeune homme avec un air de stupeur profonde. — Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, trahir, vous! livrer des frères d'armes... livrer le prince... un fils de France... le frère du roi!

— Le prince! dit Fleur-de-Lis, dont un sourire d'amer dédain contracta la bouche, le prince ne vient pas!

— C'est faux! s'écria mademoiselle de Kergant; qui ose le dire? qui ose dire qu'un Bourbon manque à sa parole et déserte son drapeau?

— Lui-même, reprit le jeune homme en posant sur la table une lettre ouverte. Une seule ligne y était tracée. Bellah y jeta les yeux, et une rougeur subite couvrit sa face. Si l'histoire n'a point flatté le personnage chevaleresque dont la conduite à cette époque navra

tant de cœurs loyaux, il est permis de croire qu'aucun reproche ne lui eût paru plus sanglant que ce signe de pudeur au front d'une jeune fille.

— L'Angleterre l'aura contraint ! murmura-t-elle.

— Contraint ! quand on s'appelle de son nom ! Si l'Angleterre lui refusait ses vaisseaux, n'y avait-il plus une seule barque de pêcheur pour sauver l'honneur de César ? Enfin il ne vient pas. Quant aux autres, j'ai les moyens de les prévenir à temps ; ils ne débarqueront pas. Je ne trahis donc personne que l'Angleterre, et, quant à elle, je m'en vante.

— Mais, reprit Bellah avec une énergie enthousiaste, qu'importe un homme ? qu'importe une faute excusable peut-être ? La couronne est-elle moins pure, la cause moins sacrée ? Et vous l'abandonnez ! Mais, qu'allez-vous faire ? quels sont vos projets ? pour qui allez-vous combattre ? en quel nom ? quel lien attachera vos soldats ? Pas un de nos braves Bretons ne vous suivra !

— Tous me suivront ! dit le jeune homme avec force. Pensez-vous que le seul intérêt qui les arme soit l'intérêt du roi, de ce roi allié des Anglais, des Saxons, comme ils disent, de leurs vieux ennemis, de ce roi toujours absent, si prodigue de leur sang, si avare du sien ? Non, Bellah... ils me sauront gré de les délivrer d'une alliance exécrée... ils me suivront tous

au nom de leur religion, de leur liberté, de leur patrie attaquées... Voilà la cause qu'ils servent, la cause à laquelle il est beau, il est saint de se dévouer, la cause vraiment française ! Les mots ne sont rien... votre esprit est trop élevé pour ne pas me comprendre, Bellah.

— Tout ce que je comprends, dit mademoiselle de Kergant en fixant son regard sévère sur l'œil ardent du jeune chef, c'est que vous prétendez servir aussi la révolution à votre manière... sinon à votre profit... Vous êtes puissant, Fleur-de-Lis... vos succès, votre influence sont tels que j'ai toujours pensé que Dieu vous avait choisi... Mais prenez garde qu'il ne vous retire sa force, dès l'heure où vous lui retirez votre foi.

— Dieu, s'écria le jeune homme, ne peut-il m'avoir réservé un autre destin que celui de servir éternellement des ingrats ?

— Mais si votre fatal pouvoir entraîne dans votre faute, dans votre crime, Fleur-de-Lis, des esprits simples comme ceux de vos soldats, espérez-vous abuser de même notre fidèle noblesse ?

— Quelques-uns, je le sais, retenus par leurs étroits préjugés, m'abandonneront ; d'autres, je le sais encore, je m'en suis assuré, marcheront aussi volontiers au nom de la France qu'au nom d'un roi qui leur enseigne l'oubli... Je ne suis pas le seul, Bellah, qu'ait

ébranlé ce nouveau manque de parole... je vous en montrerais les preuves si vous le vouliez... Je n'ai pas hasardé un tel dessein sans quelque apparence de succès, croyez-moi.

— Quel dessein? quel succès? au nom du ciel! car, en vérité, ceci dépasse ma pensée et ma raison.

— Bellah, on m'appelle sur un autre théâtre d'honneur et de danger... on invoque le crédit de mon nom, l'appui de nos bandes, pour y ressusciter les grandes guerres vendéennes... D'autres provinces sont prêtes... Le fédéralisme se réveille dans la France tout entière et nous offre la main... Le roi de moins, tous les ennemis de la république sont avec nous... Le temps où notre insurrection avait une capitale, où une seule victoire eût suffi pour lui ouvrir le chemin de Paris, pour étouffer d'un coup cette république, plus forte alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, ce temps peutrevenir... La patrie n'est point, comme les rois, jalouse de ceux qui la servent... sa reconnaissance serait acquise à ses libérateurs... Ce sont de nobles chances, et une âme n'est point vile pour s'y laisser séduire... Puisqu'on nous force à courir des aventures, celles-ci du moins sont grandes et dignes d'un homme!

Mademoiselle de Kergant avait écouté avec une sorte de terreur ce langage d'une âme altérée par l'injustice, exaltée par l'ambition. — Je comprends maintenant,

dit-elle : l'orgueil vous égare, Fleur-de-Lis... vous vous perdez ; mais, ce qui est affreux à penser, vous nous perdez en même temps... vous tuez notre cause à jamais... et, je le vois, mon Dieu ! ajouta-t-elle en joignant ses mains avec désespoir : j'en suis avertie ! et je ne puis rien, rien pour l'empêcher !

— Vous pouvez tout, Bellah, dit Fleur-de-Lis d'une voix basse et brève en posant doucement sa main sur le bras de la jeune fille.

Elle le regarda sans répondre.

— Oui, reprit-il, il n'y a pas de dévouement auquel je ne me consacre avec joie, pas d'amertume, pas d'affront que je ne bénisse, si je suis votre époux.

— Mon époux ! s'écria Bellah, se rejetant brusquement en arrière, comme si un gouffre invisible se fût ouvert à ses pieds.

— Depuis que je vous connais, Bellah, aucune gloire, aucune fortune ne m'a été précieuse que parce qu'elle m'approchait de vous. Votre amour m'eût tenu lieu de tout. Vous me l'avez refusé. Le vertige m'a pris. Pour vous oublier, il faut devenir un grand homme ou un grand coupable. Les passions qui dévorent mon cœur sont terribles ; vous ne pouvez pas les comprendre, vous ne pouvez les excuser.

Mademoiselle de Kergant avait posé sur sa poitrine ses mains jointes, comme prête à se coucher sur sa

tombe; ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent : — Le roi ! dit-elle tout bas. — Soudain un sentiment extraordinaire de souffrance et de triomphe se répandit sur ses traits et les illumina. Elle se rapprocha de Fleur-de-Lis ; elle lui tendit la main, et lui dit avec un sourire d'une douceur surhumaine : — Si cette faible main doit être d'un tel poids dans la balance des plus hautes destinées, je l'y laisse tomber avec orgueil.

Le jeune chef parut confondu et comme embarrassé d'une réponse si prompte et d'une si facile victoire. — Est-il possible! murmura-t-il, je me serais donc trompé? vous n'aimeriez pas celui... vous pourriez m'aimer ! Mais votre devoir seul a parlé... vous vous sacrifiez !

— Ai-je donc l'air de me sacrifier? reprit Bellah avec la même sérénité tranquille. Ne le croyez pas. Mon âme n'est pas capable peut-être des sentiments violents que vous pourriez espérer d'une autre ; mais il suffit que je puisse être à vous sans me contraindre. Le temps fera le reste.

— Bellah ! puis-je vous croire ?... ce bonheur inespéré... Oh ! de quel fardeau vous me délivrez ! de quelles angoisses mortelles ! Comment vous payer jamais ?...

— Servez le roi, Fleur-de-Lis !

— Je le servirai, je mourrai pour lui ! et je mourrai

plein de reconnaissance, si je meurs votre époux ! Bellah... il est cruel de vous importuner davantage... en cet instant : daignez me pardonner... je vous aime comme vous aimez Dieu... Votre promesse est sincère, dites ? vous ne comptez pas pour dégager votre foi... ce soupçon va vous outrager !... vous ne comptez pas sur les chances prochaines d'une guerre meurtrière ?

— Disposez de ma main au gré de mon père, et à l'instant qu'il vous plaira.

— Quoi ! si votre père y consentait... le prêtre qui dans la nuit de demain bénira nos armes avant le départ, avant le combat peut-être, pourrait bénir notre union ! Dois-je l'espérer, Bellah ?

— Le terme est prochain, dit Bellah, dont la voix s'affaiblissait peu à peu ; mais voyez mon père. Je ne démentirai point ce que vous lui direz. Allez, Fleur-de-Lis. Je me sentais un peu souffrante ce soir, et voilà beaucoup d'émotions.

Le jeune homme courba le genou jusqu'à terre ; il prit la main de mademoiselle de Kergant, et y attacha ses lèvres ; puis, après s'être incliné de nouveau profondément, il sortit de la chambre.

Comme Fleur-de-Lis touchait au bout du long corridor qui régnait dans cette partie du château, il se retourna tout à coup, croyant entendre un bruit de pas

derrière lui. Aucun son ne vint frapper son oreille attentive ; il crut que le retentissement de sa marche sous la voûte sonore avait été cause de son illusion, et il commença à descendre les degrés de l'escalier ; mais son oreille ne l'avait point trompé : il était suivi. Une femme, une ombre irritée et vengeresse, se dégagea des ténèbres, et descendit après lui l'escalier qui conduisait dans le vestibule du château. Tandis qu'il se faisait introduire dans le salon auprès du marquis, elle gagna la cour, et disparut bientôt dans l'obscurité de l'avenue.

Peu d'instants s'étaient écoulés quand un cri perçant et prolongé, qui paraissait venir de la chambre de Bellah, réveilla soudain Andrée, dont l'appartement n'était séparé de celui de sa sœur adoptive que par l'épaisseur d'une muraille ; elle se leva à la hâte et accourut. Bellah, froide comme la mort, était étendue sur le plancher. La chambre fut bientôt remplie par tous les gens du château. Pendant que M. de Kergant, aidé par la chanoinesse, essayait de rappeler sa fille à la vie, Andrée aperçut sur la table la lettre que l'arrivée de Fleur-de-Lis avait interrompue ; elle en parcourut quelques lignes, préoccupée de découvrir la cause du mal subit qui avait frappé sa sœur ; puis elle saisit la lettre et la cacha dans son sein.

Dans la même nuit, une jeune femme, montée sur

un cheval baigné de sueur, se présentait aux avant-postes républicains, et demandait à être conduite devant le général en chef. Depuis la veille, l'état-major s'était transporté dans la petite ville qui gardait la rivière, à trois lieues environ de Kergant. Le général, aux premiers mots qui lui furent adressés par la jeune femme, fit appeler le commandant Pelven. Après une conférence d'une demi-heure, la mystérieuse amazone reprit le chemin par lequel elle était venue.

Les premières lueurs du jour se montraient à l'horizon, et Pelven était encore enfermé avec le général en chef quand on lui annonça un paysan à moitié idiot qui avait déjà plus d'une fois servi d'intermédiaire entre le jeune commandant et sa sœur. Le paysan remit à Hervé une enveloppe cachetée avec un soin extrême, Elle contenait deux lignes d'Andrée et la lettre inachevée de Bellah.

XIV

HERMIONE.

Allons, c'est à moi seule à me rendre justice.
Que de cris de douleur le temple retentisse!

(RACINE.)

M. de Kergant était un de ces hommes dignes de respect, dont la vie se meut par le simple ressort des sentiments naturels : leur cœur sain ne nourrit point cette source troublée où fermentent les passions. On les nomme des cœurs positifs. Leur conscience n'a point de ténèbres ; le primitif bon sens et l'éternelle morale y entretiennent une pure lumière qu'aucun souffle du monde ne fait vaciller. On les appelle des esprits étroits. Leur vie privée est toujours irréprochable ; leur vie politique, surtout à ces époques de crise qui changent brusquement les points de vue de l'esprit humain, est sujette à l'erreur, jamais à la honte. Tout en les dédaignant, on recherche leur commerce, parce qu'il est sûr, parce qu'il affranchit de la défiance et qu'il repose de l'hypocrisie. On peut en leur présence

tenir à la main son masque social et respirer un instant. Ces caractères sont transparents autant qu'ils sont solides. Ils ne peuvent tromper, mais on les trompe aisément. Fleur-de-Lis, en enveloppant sa délicate confidence des artifices ordinaires de son langage, n'eut point de peine à se faire pardonner par le loyal vieillard ce qu'elle avait de hardi ; elle n'était pas d'ailleurs tout à fait imprévue.

M. de Kergant adorait sa fille ; mais, étranger, comme l'est un enfant, aux allures secrètes du cœur et aux énigmes compliquées de la passion, il n'avait jamais soupçonné que l'indifférence silencieuse dont Bellah flétrissait la conduite de son frère adoptif pût cacher un orageux et tendre souvenir. D'autres apparences avaient achevé de l'abuser. Sa sollicitude paternelle s'était émue d'abord en trouvant, dans les lettres que sa fille lui écrivait d'Angleterre, l'expression d'un enthousiasme romanesque pour le chef brillant de la chouannerie bretonne. Il avait vu, depuis, le même sentiment éclater avec une étrange franchise dans les yeux de Bellah en présence de ce jeune homme. Celui qui était l'objet de ces démonstrations ingénues s'en inquiétait, loin de s'en applaudir ; il discernait mieux le caractère véritable du charme qu'il exerçait sur l'esprit de la pieuse royaliste. Il savait que les douces préférences d'une femme ont plus de

mystère, et que la vierge atteinte au cœur ramène avec plus de soin ses voiles sur sa blessure; mais ces nuances échappaient à l'intelligence moins flexible de M. de Kergant, et il ne douta pas que sa fille n'eût laissé prendre son âme tout entière aux séductions de la beauté, du courage et de la victoire.

Dans sa tendresse profonde pour son unique enfant, le marquis avait essayé de ployer son esprit à l'idée d'une alliance où il croyait voir le bonheur de Bellah. Il y réussit sans trop d'effort. Il subissait lui-même à un haut degré l'ascendant du jeune chef. Il l'avait toujours défendu avec énergie contre les reproches et les soupçons de ses rivaux. A force de le couvrir du patronage de sa loyauté, il était arrivé, par la pente insensible d'un innocent orgueil, à lui donner dans son cœur une place presque filiale. A ses yeux, la tache d'une origine malheureuse disparaissait à demi sous l'éclat des services rendus, sous les marques d'une auguste reconnaissance. Si c'était un sacrifice, dans la pensée du vieux gentilhomme, que d'ensevelir dans cette gloire d'un jour le nom de son antique famille, ce sacrifice même avait de quoi plaire à son dévouement. Il y voyait un nouveau gage donné à une cause sacrée, un lien qui devait étouffer des défiances funestes et resserrer les rangs de la noblesse autour du éros populaire.

Telles étaient les dispositions secrètes de M. de Kergant. Aussi l'aveu que Fleur-de-Lis vint lui faire, du consentement de Bellah, fut-il accueilli avec bienveillance et presque avec joie : il lui ôtait des doutes qui lui pesaient ; il lui donnait une explication vraisemblable des souffrances auxquelles sa fille était visiblement en proie depuis quelques jours ; en même temps il en indiquait le remède. La crise nerveuse dans laquelle Bellah était tombée subitement ne fit qu'affermir le marquis dans ses préventions et détruire ses derniers scrupules. Demeuré seul au chevet de la malade, il prit le silence du désespoir pour une confession de la pudeur, et pour des larmes d'amour heureux les pleurs amers que ses consolations cruelles arrachaient des yeux de la jeune fille.

M. de Kergant s'occupa dans la nuit même de lever les obstacles que la religion pouvait opposer à un mariage si prompt. Les dispenses furent aisément obtenues. Plusieurs prêtres proscrits étaient réfugiés au milieu des bandes victorieuses de Fleur-de-Lis ; l'un d'eux tenait un rang élevé dans l'Église ; c'était lui qui devait, à l'instant du départ de l'armée royaliste, célébrer dans la chapelle de Kergant une messe solennelle pour le succès de l'expédition ; il consentit à bénir à la même heure l'union du jeune général et de Mademoiselle de Kergant.

Bellah en fut instruite dès le matin, comme elle s'éveillait de la torpeur profonde qui avait succédé aux violentes secousses de la nuit. Elle se leva, pria Dieu, et descendit ensuite dans le parc, où elle fit une longue promenade solitaire. Elle était surprise de se sentir plus de force que la veille ; cependant ses idées étaient encore troublées et tumultueuses : quand elle vint à se rappeler sa lettre commencée, une vive inquiétude la ramena précipitamment chez elle. On sait comment cette lettre avait disparu. Bellah, appelant aussitôt Andrée, lui demanda si elle ne l'avait point vue : Andrée dit résolûment qu'elle ne savait de quelle lettre on lui parlait, et elle l'affirma avec une telle sécheresse de ton, que Bellah n'osa l'interroger davantage. Mademoiselle de Pelven, comme tous les habitants du château, avait appris l'hymen qui s'apprêtait. Après ce qu'elle avait lu, elle ne pouvait douter que Bellah n'obéît malgré elle à quelque exigence nouvelle d'un devoir austère ; elle ne ressentait pour son amie que du respect et de la pitié, mais laisser voir ses sentiments, c'était avouer sa petite perfidie ; c'est pourquoi Andrée, en dépit de son cœur, garda tout le jour l'accent et le visage convenables au rôle d'une sœur offensée.

L'abîme de la douleur n'a point de fond pour les âmes délicates : si avant qu'elles y soient plongées, elles peuvent toujours descendre plus bas et rencon-

trer de nouvelles sources d'amertume. Il n'est point vrai pour elles que les situations extrêmes soient le terme de la misère ; tant qu'elles vivent, si navrées qu'elles soient, elles peuvent encore souffrir davantage. Mademoiselle de Kergant l'éprouva, quand, à toutes ses angoisses, vint se joindre la pensée que le premier venu, qu'un valet peut-être, avait violé les chastes épanchements de son cœur, sa première, sa dernière lettre d'amour, ce testament de son âme, cette fleur de sa tombe. Si quelque main plus digne s'était emparée de cette lettre, Bellah pouvait craindre que, son secret dévoilé, il ne lui fût plus permis d'accomplir son sacrifice, et elle se voyait complice des malheurs irréparables qu'entraînerait le désespoir de son fiancé. Elle passa les premières heures du jour dans ces anxiétés ; enfin, comme rien ne venait les confirmer, elle se persuada que la lettre s'était égarée dans le désordre qui avait suivi son évanouissement, ou que la chanoinesse l'avait recueillie, et jugeait bon d'en garder le secret.

Fleur-de-Lis parut un moment au château dans la matinée ; puis il retourna au campement de la forêt, où les préparatifs du départ de l'armée le retinrent jusqu'au soir. M. de Kergant devait suivre l'expédition. Il laissait ses filles et sa sœur au château, et se reposait sur Kado du soin de veiller à leur sûreté. En toute

autre circonstance, le fidèle garde-chasse se fût résigné difficilement à un poste qui le séparait de son maître et qui l'éloignait du péril; mais tous ses scrupules cédaient aux inquiétudes que lui causait la santé altérée de sa fille. Alix, en effet, depuis quelque temps, avait perdu cette flamme de jeunesse et cette fière énergie qui imprimaient à son visage un cachet si remarquable; comme Bellah, elle paraissait avoir été touchée d'un souffle mortel. Le matin même du jour où nous sommes arrivés, elle s'était sentie trop faible pour quitter son lit; Bellah voulut la voir. — Malgré l'intervalle que la différence des conditions marquait entre ces deux jeunes filles, les habitudes de leurs premières années, les épreuves d'un temps désastreux, l'exil et les dangers soufferts en commun les avaient rapprochées par le lien d'une étroite affection. Dans l'âme ardente de Bellah, ce sentiment était exalté par l'admiration naïve que lui inspirait la beauté poétique d'Alix: elle retrouvait en elle la ressemblance des reines fabuleuses de la légende armoricaine. Là-dessus, elle s'était appliquée avec une inquiète délicatesse à soulager des apparences mêmes de la servilité le caractère grave et un peu farouche de la jeune Bretonne. Celle-ci, de son côté, cœur peut-être plus brûlant encore parce qu'il était plus contenu, enivrée par la reconnaissance, subjuguée par l'empire d'une intelli-

gence supérieure, avait senti s'accroître jusqu'au fanatisme son dévouement héréditaire pour la noble compagne de son enfance.

En voyant entrer mademoiselle de Kergant, Alix se souleva un peu sur son lit ; un sourire pénible passa sur son visage, dont la blancheur mate était sillonnée de traces bleuâtres. — Mon Dieu ! dit Bellah en prenant la main de la malheureuse jeune fille, tu souffres beaucoup ?

— Oui, mademoiselle, beaucoup, dit Alix.

— Peut-être en suis-je cause ?... Je n'ai pas encore parlé à ton père pour ton fiancé... Pardonne-moi... j'ai eu l'esprit si tourmenté... D'ailleurs, tu m'avais recommandé toi-même d'attendre quelques jours... mais je vais lui parler, et puis je tâcherai d'obtenir que Fleur-de-Genêt ne parte point, si c'est cette pensée qui te fait tant de mal.

— Non, non, je vous remercie, interrompit vivement la fille du garde-chasse ; mon père ne lui pardonnerait pas de rester... D'ailleurs, ce n'est point cela... je suis malade. Et vous vous mariez, mademoiselle ?

— Cette nuit.

— Vous l'aimez ? reprit Alix après une pause.

— Oui.

Les grands yeux d'Alix, grandis encore par la fièvre, rayonnèrent tout à coup d'un feu sombre qui

s'adoucit peu à peu en se reposant sur le regard attendri de Bellah. D'une étreinte subite, elle força mademoiselle de Kergant à se pencher vers elle, et elle l'attira avec une sorte de violence sur son sein demi-nu ; puis, l'enlaçant de ses deux bras, elle éclata en sanglots. Bellah n'essaya point de résister à cet élan de tendresse ; une sympathie inexpliquée de jeunesse et de douleur fit aussitôt déborder la source de ses larmes. Assise sur le bord de la couche, elle demeura longtemps sans parler ; les pleurs des deux jeunes filles se confondaient sur leurs visages rapprochés. Alix, d'une main distraite, essuyait avec les boucles dénouées de ses longs cheveux les joues humides de sa chère rivale.

Kado vint interrompre ce muet entretien de deux souffrances qui s'ignoraient en se consolant. Bellah serra encore une fois la main d'Alix, et sortit de la chambre en adressant au garde-chasse quelques paroles de bonté.

M. de Kergant, appelé par ses devoirs militaires, avait passé l'après-midi dans la forêt en conférence avec les autres chefs. Comme les premières ombres de la nuit s'étendaient sur la campagne, il rentra au château. Une vive satisfaction brillait sur ses traits. Tout favorisait le plan de Fleur-de-Lis. Les espions, qui entretenaient entre la forêt et la ligne républicaine

une sorte de télégraphie continue, avaient vu les feux s'allumer dans les bivouacs ennemis ; ils venaient d'entendre le signal de la retraite. L'armée des bleus conservait son attitude défensive ; elle s'endormait sans soupçon, et laissait le champ libre à la manœuvre projetée pour la nuit. Les forces royalistes, sortant de la forêt par la lisière occidentale, allaient tourner l'ennemi sur sa droite, gagner Locminé, et de là, descendant jusqu'à la côte, se rallier aux régiments d'émigrés qu'y devait jeter le lendemain la flottille anglaise. Le succès de ce mouvement, qui se combinait avec les mesures des généraux vendéens, semblait devoir être décisif pour la cause du roi dans tout l'ouest de la France. Telle était du moins l'espérance de M. de Kergant.

Adossé à la balustrade d'une fenêtre ouverte, le vieux gentilhomme parlait avec enthousiasme de l'avenir plus heureux qu'il entrevoyait ; toute la famille, augmentée de quelques amis, était rassemblée dans le salon ; on l'écoutait en silence. Bellah, accoudée près de son père sur l'appui de la fenêtre, regardait vaguement les ténèbres étoilées. Soudain elle se redressa, et, posant sa main sur le bras du marquis : — Écoutez ! dit-elle. — Tous se rapprochèrent avec hâte et prêtèrent l'oreille. Au milieu du calme de la nuit, on entendait dans la campagne un murmure imposant,

pareil au bruit lointain d'une mer houleuse qui remonte une grève. C'était l'armée des chouans qui approchait. Peu d'instants après, Fleur-de-Lis, suivi d'un petit groupe d'officiers, entrait dans la cour au galop de son cheval.

Aux abords de Kergant, les bandes royalistes se partagèrent en deux colonnes, qui continuèrent de marcher sur deux lignes parallèles et peu distantes ; tandis qu'une division suivait un chemin qui tournait derrière le parc et les prairies, l'autre passa devant le château. L'autorité de Fleur-de-Lis était parvenue à discipliner cette marche dangereuse et à dompter, pour cette occasion suprême, les habitudes irrégulières de ses gars. Femmes, enfants, vieillards, tout ce qui ne combattait point était demeuré dans la forêt, ou s'était dispersé dans les villages voisins. Une masse sombre et compacte défila pendant près de deux heures dans la cour et dans l'avenue du château, sans désordre et sans autre bruit que le tumulte inséparable des mouvements d'une grande multitude. Par intervalles seulement les vitres frémissaient dans leurs châssis de plomb, quand les lourds chariots de guerre et les roues massives des caissons ébranlaient sourdement le pavé de la cour. De temps à autre, les gars, reconnaissant Fleur-de-Lis dans le cadre lumineux d'une des fenêtres du manoir, élevaient leurs armes et

agitaient leurs chapeaux en l'air. Ces acclamations silencieuses avaient un caractère singulier et saisissant. Le jeune général, avec le petit corps d'officiers spécialement attaché à sa personne, devait rejoindre la tête des colonnes aussitôt après la célébration de son mariage.

Il était onze heures du soir. Mademoiselle de Kergant, qui depuis l'arrivée du jeune chef avait disparu du salon, y rentra appuyée sur le bras de son père. Elle était vêtue de blanc avec un goût simple et sévère qui n'était pas exempt de cette recherche qu'une femme apporte malgré elle jusque dans les apprêts de son supplice. On passa aussitôt dans la grande salle voisine, où la table du marquis réunit une dernière fois sa famille et ses hôtes. Le souper fut triste. Les parures des femmes, l'éclat des lumières, l'appareil de fête dont la vieille chanoinesse s'était efforcée d'entourer ce repas de fiançailles, rien ne pouvait dominer l'impression d'un danger solennel et la perspective d'une séparation prochaine. Andrée, pensive et muette, était agitée par instants de frissons convulsifs. Bellah conservait l'apparence de sa dignité habituelle ; mais son extrême pâleur, son regard incertain, le pli continuel qui brisait l'arc régulier de ses sourcils, trahissaient la lutte que soutenait son âme. Fleur-de-Lis seul paraissait étranger aux appréhensions de chacun,

et tout entier à la fête, à son amour, à son triomphe. Son front radieux, sa parole animée dissipaient peu à peu la contrainte, réveillaient l'espoir, promettaient la fortune et rendaient l'essor aux esprits abattus. Tout à coup, cependant, un nuage s'étendit sur les beaux traits du jeune chef, et une phrase qu'il commençait resta inachevée : la porte venait de s'ouvrir ; Alix était entrée ; elle s'approchait de la table lentement et sans bruit. M. de Kergant courut à elle et lui reprocha avec bonté son imprudence. Alix répondit d'une voix à peine distincte qu'elle se trouvait mieux, et que, puisqu'elle en avait la force, elle voulait assister au mariage de sa jeune maîtresse. M. de Kergant, touché de cette marque d'attachement, n'insista pas, et la fille du garde-chasse prit place à côté d'Andrée ; mais le visage décomposé de la jeune fille, son costume sombre, sa démarche chancelante, son apparition imprévue avaient refermé, comme un présage funeste, tous les cœurs et toutes les lèvres. Fleur-de-Lis lui-même parut soucieux ; son langage devint heurté et bizarre : voyant qu'on le regardait avec surprise, il rougit légèrement. Tout entretien cessa. Le souper s'achevait dans un silence glacial, quand la cloche de la chapelle sonna minuit, annonçant que le prêtre était à l'autel et attendait les fiancés.

La chapelle de Kergant, construction du style go-

thique le plus simple, s'élevait à gauche du château sur un monticule étroit qui dominait partout de quelques pieds le sol de la cour. Ce tertre, qui servait comme de base au petit édifice, était de forme à peu près circulaire : du côté qui regardait la campagne, il était terminé par une muraille de roches escarpées qui s'enfonçait dans un ravin, et que semblaient continuer les murs postérieurs de la chapelle. Du côté de la cour, il s'abaissait en croupes gazonneuses percées çà et là par des arêtes de maçonnerie. Un escalier d'une dizaine de degrés donnait accès de la cour sur la pelouse, qui s'étendait devant le porche comme un fragment d'un cimetière de village. Entre le monticule et les fossés du manoir s'ouvrait un espace libre communiquant avec la campagne, et qui avait servi de passage aux bandes royalistes. Une métairie se reliait sur la gauche au tertre de la chapelle. Tous les autres côtés du carré long formant la cour du château étaient fermés par des écuries et des bâtiments d'exploitation.

Le mouvement et le tumulte du défilé avaient cessé ; trois cents hommes environ étaient demeurés pour la garde du chef. La moitié de cette troupe occupait l'avenue par petits postes espacés de distance en distance ; le reste enveloppait d'un demi-cercle immobile les abords de l'escalier qui conduisait à la chapelle.

A la clarté limpide et douce d'une nuit scintillante, on distinguait l'uniforme des chasseurs du Roi; ils ouvrirent leurs rangs devant le cortége silencieux qui venait de sortir du château et le saluèrent militairement. Peu d'instants après, comme le tintement de la sonnette sacrée annonçait le commencement de la cérémonie, les soldats, découvrant leur tête, s'agenouillèrent, les mains jointes, à côté de leurs fusils allongés sur le sol.

Quelques cierges éclairaient l'intérieur de la chapelle d'une lumière incertaine, laissant dans l'ombre une partie des assistants: devant la petite balustrade qui entourait les degrés de l'autel, Fleur-de-Lis et Bellah étaient prosternés; le prêtre, vieillard à cheveux blancs, étendait sur la tête des fiancés sa main, qui portait l'anneau épiscopal; le marquis de Kergant se tenait quelques pas derrière sa fille, à genoux sur une longue dalle chargée d'armoiries: sa sœur, la chanoinesse, était à ses côtés. Andrée froissait dans ses mains le poêle nuptial près de se déployer: une expression extraordinaire d'impatience et de courroux avait chassé de ses traits le caractère de grâce enfantine qui leur était familier. — Un peu plus loin, appuyée sur le bras de Kado, Alix était demeurée debout: son œil était fixe, ses traits tendus; on eût dit qu'elle prêtait l'oreille à un bruit inconnu. Le groupe des

officiers royalistes et des serviteurs du marquis remplissait la nef obscure de la petite église.

Le moment de l'union irrévocable des époux était arrivé : le prêtre avait fait les questions sacramentelles. Bellah releva son front plus pâle que ses voiles de vierge, elle adressa au ciel un dernier regard de merci, et tendit sa main tremblante à l'anneau qui allait enchaîner sa vie ; mais tout à coup le jeune général laissa échapper la bague symbolique sur les marches de l'autel : — son nom venait d'être crié au dehors par une voix d'un accent lamentable. Il se leva. Un même sentiment d'inquiétude et d'effroi s'était peint subitement sur tous les visages. Après un court intervalle, la même voix lointaine et plaintive répéta le nom de Fleur-de-Lis ; puis on distingua le son du galop d'un cheval. Le jeune homme s'élança hors de la chapelle, suivi par la foule des assistants ; il franchit à grands pas l'espace qui séparait le porche de l'escalier du monticule. Un cheval, baigné de sueur, haletait au bas des degrés ; les soldats aidaient à descendre le cavalier, qui paraissait se soutenir avec peine. Son front, sa poitrine étaient souillés de sang. On lui dit que Fleur-de-Lis était devant lui ; il le regarda un instant avec une fixité effrayante, murmura le mot : Trahi !... et tomba mort aux pieds du chef.

Au même moment, comme pour confirmer la der-

nière parole du malheureux blessé, un coup sourd et profond retentit au loin. Fleur-de-Lis agita le bras pour imposer silence ; quelques soldats se jetèrent à genoux et appliquèrent leur oreille contre le sol. Le même bruit, semblable à l'écho d'un orage souterrain, se fit entendre à plusieurs reprises. — C'est le canon ! dit Fleur-de-Lis... L'armée est attaquée !... Qu'on amène nos chevaux !

Pendant qu'on s'empressait d'exécuter cet ordre, le prêtre, penché sur le cavalier, lui cherchait en vain un reste de vie. Les soldats, plongés dans une stupeur sombre, entouraient ce groupe douloureux. Les habitants du château se pressaient en désordre sur l'escalier du tertre ; quelques femmes pleuraient. A chaque détonation nouvelle qu'apportait la brise de la nuit, un frémissement courait à travers la foule.

— Mes enfants, dit Fleur-de-Lis d'une voix forte, c'est le canon des bleus, mais c'est le nôtre aussi... Nos frères combattent ! ils nous appellent ! En moins d'une demi-heure, nous pouvons être dans leurs rangs... Au nom de Dieu et du roi, marchons ! Les chemins sont libres, suivez... — Fleur-de-Lis fut interrompu par une rumeur qui semblait se répandre dans toute la longueur de l'avenue ; les cris : Aux armes ! les bleus ! furent répétés coup sur coup par toutes les sentinelles ; puis le bruit rapproché d'une fusillade

éclata soudain. Le jeune général avait déjà le pied à l'étrier ; il le retira brusquement, et, mettant l'épée à la main : — A moi, les gars ! s'écria-t-il, et il se précipita en courant vers l'avenue. Tous ceux qui pouvaient tenir une arme s'élancèrent derrière lui. Le prêtre demeura seul dans la vaste enceinte de la cour. — Nous, mes filles, dit-il en remontant vers la chapelle d'un pas chancelant, allons prier.

Mademoiselle de Kergant et Alix suivirent le vieillard jusqu'au pied de l'autel, et se prosternèrent à ses côtés ; les autres femmes, incapables de se recueillir dans un tel moment, restèrent sur la pelouse et sous la voûte du porche, échangeant à voix basse des paroles d'alarme... Quelques fenêtres du château étaient ouvertes et resplendissantes de lumière. Dans la cour, à demi éclairée par le reflet des fenêtres et par la sérénité du ciel, les chevaux abandonnés galopaient çà et là, hennissant à l'odeur de la poudre.

Cependant les sons de la fusillade, mêlés de clameurs confuses et de gémissements, arrivaient à chaque minute plus intenses et plus distincts. Par intervalles, la grande voix du canon grondait dans l'éloignement, dominant les bruits plus voisins... Tout à coup le feu parut se ralentir ; des explosions rares et isolées semblèrent indiquer que le combat était interrompu ; puis on entendit le retentissement d'une

course précipitée, et l'on vit l'entrée de l'avenue s'encombrer d'une bande de chouans en désordre... Des cris aigus partirent du groupe des femmes éparses sur la pelouse. Bellah accourut parmi elles... Une décharge, dont la flamme brilla à travers le feuillage, fit trembler les vitraux de la chapelle : l'ennemi arrivait.

La troupe de Fleur-de-Lis, déjà réduite de moitié, avait riposté et s'était répandue dans la cour en rechargeant les armes. Bellah, apercevant au milieu d'eux la grande taille et les cheveux blancs de son père, écarta avec un geste d'égarement la foule de ses compagnes et s'ouvrit un chemin jusqu'à l'escalier ; mais elle s'arrêta court sur les premiers degrés, frappée d'une impression nouvelle : la masse régulière et serrée des républicains débouchait de l'avenue ; un jeune homme à cheval, le front nu, le sabre haut, s'avançait sur le flanc de la colonne. Aux éclairs des coups de feu, Bellah reconnut Hervé. — Bas les armes ! criait le jeune commandant, bas les armes, au nom du ciel ! nous sommes maîtres du château ! — Comme il parlait, une pluie de mitraille, jaillissant par toutes les fenêtres du vieux manoir, jeta par terre une vingtaine de chouans. Ceux qui restaient debout parurent un moment incertains et hésitants.

— Bas les armes ! reprit l'officier républicain : le château est à vous !

— A la chapelle ! répondit la voix vibrante de Fleur-de-Lis, à la chapelle ! Dieu et le roi ! Dieu et le roi ! A moi, les gars !

Hervé sauta à bas de son cheval ; et, se retournant vers le front de ses hommes, il leur donna rapidement ses ordres en ajoutant quelques paroles émues pour recommander à leur humanité les créatures innocentes qui étaient réfugiées dans la chapelle.

— Soyez tranquille, commandant, dit une voix d'un accent grave et goguenard. On sait que votre bijou de sœur y est ; ça suffit : on mettra des gants.

— Ne vous amusez plus à faire feu ! reprit vivement Hervé... La baïonnette... et en avant !

A ces mots, traversant diagonalement la cour, il se jeta dans l'espace découvert qui s'étendait entre l'avenue et le tertre de la chapelle ; un peloton de grenadiers le suivit au pas de charge : le reste de la troupe continua d'avancer plus lentement en gardant les rangs.

Depuis quelques minutes, les chasseurs royalistes avaient escaladé le tertre : les uns étaient dans la chapelle, refoulant brusquement les femmes folles de terreur ; ils se postèrent à chaque fenêtre, à chaque ouverture et jusque dans le petit clocher à jour qui surmontait le toit. Les autres occupaient la pelouse jusqu'au bord du talus. Fleur-de-Lis se tenait au mi-

lieu d'eux, entre le porche et l'escalier, son épée d'une main et de l'autre un pistolet. Le marquis de Kergant et Kado, tous deux le visage noir de poudre, étaient aux côtés du chef, le fusil prêt. La voix haletante et brève de Fleur-de-Lis rompait seule par instants le silence morne qui régnait sur la pelouse et dans la chapelle. Le détachement commandé par Hervé approchait rapidement du monticule ; Fleur-de-Lis leva son épée. Deux décharges successives, dirigées avec cette précision redoutable qui distinguait le tir des Bretons, jonchèrent le pavé de cadavres républicains ; mais déjà Hervé mettait le pied sur l'escalier : — A moi, les Mayençais ! s'écria-t-il. Au même instant, les grenadiers, gravissant le talus, envahissaient de toutes parts l'esplanade de la chapelle.

A l'impétuosité furieuse des assaillants les gars opposèrent l'énergie d'une résolution désespérée. Une mêlée terrible s'engagea : c'était un combat corps à corps ; le feu était paralysé des deux côtés. On n'entendait plus que le fracas de l'acier heurtant l'acier, le bruit pesant des crosses qui retombaient comme des massues, et une confusion de plaintes étouffées et d'imprécations. Des groupes enlacés dans des étreintes mortelles roulaient pêle-mêle au bas du talus.

Au plus fort de cette lutte acharnée, une lueur rougeâtre se refléta tout à coup dans les ogives vitrées

qui dominaient le porche. Cette clarté s'accrut démesurément en un instant, et illumina bientôt toute la cour d'un rayonnement sinistre. Des bourres fumantes tombées au pied des bâtiments qui faisaient face à la chapelle avaient enflammé des amas de paille sèche : le feu s'était communiqué à l'intérieur ; de larges étincelles voltigeaient dans l'air au milieu d'énormes tourbillons de fumée ; des jets flamboyants sortaient déjà par les fenêtres des granges et crevaient les toitures de chaume.

Le combat, éclairé par les réverbérations de l'incendie naissant, continua avec plus de violence : les coups étaient portés d'une main plus sûre et plus prompte. Les blessés et les morts, entassés tout autour du talus, aidaient de nouveaux détachements républicains à escalader le monticule ; des chouans sortis de la chapelle venaient en même temps rétablir l'égalité des forces. Hervé, blessé au visage, deux fois rejeté au bas des degrés, était enfin parvenu au centre de la pelouse, en se frayant une route à coups de sabre : il se trouvait face à face avec Fleur-de-Lis, qui, toujours invulnérable, le pied appuyé sur un monceau de mourants, les cheveux épars, brandissait son épée sanglante. Les deux jeunes gens poussèrent un cri en se reconnaissant ; leurs deux lames se choquèrent : à la première passe, l'épée de Fleur-de-Lis se brisa. En

ce moment suprême, la forme blanche d'une femme apparut à l'une des fenêtres de la chapelle, et se pencha comme près de se précipiter. — Hervé ! cria-t-elle d'une voix perçante qui se fit entendre au-dessus du combat, Hervé ! on tue mon père !...

Le bras de Hervé resta suspendu ; ses yeux se détournèrent subitement de son ennemi désarmé. Il aperçut, à quelques pas, le marquis de Kergant adossé au mur et enveloppé d'un cercle menaçant de grenadiers. — Mes enfants ! Bruidoux ! s'écria Hervé en s'élançant vers le groupe, sauvez le vieillard !

Comme il disait ces mots, l'explosion d'un pistolet retentit derrière lui, et il tomba en poussant un faible gémissement. Fleur-de-Lis, après avoir accompli cet acte de haine plutôt que de courage, jeta son pistolet et ramassa le sabre d'un blessé ; mais le sergent Bruidoux avait vu le meurtre, il avait abaissé brusquement son fusil vers le jeune chef : — Lâche ! dit-il. Le coup partit en même temps et traversa la poitrine de Fleur-de-Lis.

Aucun des détails de cette scène, dont le récit ne peut retracer la rapidité, n'avait échappé aux soldats républicains qui étaient demeurés dans la cour. L'officier à qui appartenait désormais le commandement éleva la voix : — A bas du tertre ! cria-t-il, à bas du tertre, tous ! — Les grenadiers obéirent et sautèrent

en désordre sur le pavé. Une décharge des républicains balaya tout ce qui restait vivant sur la pelouse. — A l'assaut! vengeons le commandant! reprit l'officier.

Toute la troupe gravit de nouveau l'esplanade à sa suite; mais, après d'intrépides efforts, elle se replia sous la mitraille que vomissait l'ouverture barricadée du porche, et sous le feu plongeant des fenêtres et du clocher. Les soldats, à un nouveau commandement, s'éparpillèrent dans la cour, où l'ardeur de l'incendie devenait presque insoutenable; quelques-uns se mirent à genoux au pied du monticule, couverts par la hauteur du talus et tirant dans le clocher; d'autres se logèrent çà et là derrière des meubles, des auges et des chariots qu'on arrachait des hangars incendiés: ainsi retranchés, ils purent entretenir la fusillade avec moins de danger et avec un succès que trahissait peu à peu le ralentissement du feu de la chapelle.

Tout à coup un gars d'une stature gigantesque sortit du porche et s'avança seul sur la pelouse. Bruidoux, qui était agenouillé au bas du talus, se leva subitement:—Camarades! cria-t-il de toute la force de ses poumons, ne tirez pas! c'est le vieux garde-chasse... celui qui m'a sauvé la vie!... Rends-toi, mon brave, rends-toi! — C'était Kado, en effet: il ne sembla pas entendre la voix du sergent; mais, profitant à la hâte

du moment de trêve que lui laissaient les républicains étonnés, il dégagea de l'entassement de cadavres deux corps sanglants, ceux de Hervé et de Fleur-de-Lis, les chargea sur ses épaules et rentra dans la chapelle avec son double fardeau. — Rends-toi ! reprit Bruidoux avec éclat. Rendez-vous ! le feu est au clocher ! la chapelle brûle ! — Aucune voix ne répondit. Les chaises et les bancs qui barricadaient l'entrée du porche furent repoussés au dehors, et la porte massive de la petite église se ferma avec bruit.

L'avis effrayant que venait de donner Bruidoux au garde-chasse était véritable. Des fragments échappés de la fournaise qui dévorait les granges avaient volé sur le toit desséché de la métairie contiguë à la chapelle, et déjà des langues de feu s'allongeaient en tournoyant jusqu'au clocher. Deux ou trois chouans apparaissaient suspendus dans la charpente au milieu de la fumée et rechargeant leurs armes. Des fenêtres basses de la chapelle, des coups de feu partaient encore par intervalles.

Bruidoux s'approcha de l'officier qui remplaçait Hervé : — Capitaine, dit-il, ne vas-tu rien faire pour ces malheureux ? — L'officier, le front violemment contracté, les mains unies sur la poignée de son sabre, dont la pointe creusait le sol, contemplait d'un œil sombre les progrès de l'incendie. — Que veux-tu

que je fasse? dit-il. Tu vois qu'ils tirent toujours... mon devoir me défend de sacrifier un seul homme inutilement... Regarde la figure de ces gens là-haut: ils ne se rendront pas!

— Je vais leur parler, moi, reprit Bruidoux. Permets-moi seulement de leur promettre la vie.

— Promets tout, dit l'officier en détournant le visage, car c'est horrible.

Bruidoux revint au tertre en courant et sauta sur l'esplanade; deux balles percèrent ses habits; il poursuivit sa course, gagna sain et sauf l'abri du porche; puis, ébranlant la porte à coups de crosse: — La vie à tous! cria-t-il. Kado! citoyennes! voulez-vous la vie... la liberté... tout, on vous promet tout! sortez! — L'honnête sergent parlait en vain, soit que les bruyants ravages de l'incendie couvrissent sa voix, soit que les crimes dont cette guerre avait été souillée fissent douter de ses promesses. Il s'acharna pourtant dans la mission de dévouement qu'il s'était imposée, jusqu'au moment où les cris de ses camarades l'avertirent que le toit de la chapelle était près de s'écrouler et de lui couper la retraite.

Pendant ce temps, voici quel était l'aspect intérieur de la chapelle et ce qui s'y passait. Le pavé disparaissait sous les cadavres amoncelés; à chaque instant, de nouvelles victimes tombaient de la hauteur des

fenêtres, ou roulaient sur les marches du petit escalier tournant qui conduisait au clocher. La voûte se crevassait de fissures profondes, d'où filtrait une fumée dense et noire ; des épis de feu étoilaient par intervalles le dais sombre qui ondoyait autour des corniches. Le vieux prêtre gisait sans vie au pied de l'autel ; la chanoinesse et une des servantes du château étaient renversées mortes à ses côtés ; d'autres femmes, vivantes et plus malheureuses, se lamentaient et se tordaient les bras. Bellah et Alix, les cheveux dénoués et flottants, affaissées sur leurs genoux, prodiguaient des soins inutiles à Andrée évanouie de frayeur ; les deux jeunes filles reportaient par instants leurs yeux égarés sur Fleur-de-Lis et sur Hervé, étendus tous deux côte à côte contre le marbre de l'autel.

Au bas des marches, le garde-chasse, secondé par un jeune gars, le seul avec lui qui restât sans blessure, avait débarrassé des corps morts la dalle armoriée qui semblait marquer la place d'une sépulture de famille : au moyen de barreaux de fer détachés de la balustrade, ils firent sauter quelques pavés autour de la dalle ; puis, soulevant avec effort la lourde plaque de granit, du côté qui regardait l'autel, et l'étayant à mesure avec des débris d'armes et de meubles, ils en exhaussèrent peu à peu une des extrémités à deux

pieds au-dessus du sol ; l'ouverture laissait apercevoir les premières marches d'un escalier qui plongeait dans un caveau. Les deux barres de fer, assujetties solidement sur le premier degré de cet escalier, soutinrent aux deux angles la dalle inclinée, formant comme les ressorts tendus d'une trappe colossale. Le jeune gars qui avait aidé Kado à accomplir ce travail ressaisit alors son fusil, et reprit son poste à une des fenêtres. Presque aussitôt il retomba frappé au cœur.

Dès que l'issue de la crypte s'était montrée praticable, un groupe de femmes l'avait assiégée avec fureur. Kado leur représenta vivement qu'il ne serait pas capable tout seul de relever la dalle qu'elles menaçaient de renverser dans le désordre de leurs mouvements, et que toute voie de salut allait leur être fermée ; il les força à se courber l'une après l'autre, et elles disparurent en rampant dans l'obscurité du souterrain. Se retournant alors vers l'autel, le garde-chasse souleva d'une main le corps frêle et inanimé d'Andrée, entraîna de l'autre Bellah éperdue, et revint vers la dalle entr'ouverte.

— Non, non ! pas moi ! Hervé ! murmurait la jeune fille en essayant de résister à l'étreinte puissante du bras qui l'attirait.

— Soyez tranquille, Mademoiselle, répondit Kado.

Je vous promets de le sauver ; mais entrez, entrez, ou je ne réponds de rien.

Mademoiselle de Kergant obéit. Kado descendit derrière elle portant la sœur de Hervé. Il reparut quelques minutes après. Une fumée plus épaisse remplissait la chapelle.

— Alix, mon enfant ! cria le garde-chasse. Mon Dieu ! cette clarté m'éblouit, cette fumée m'aveugle, où es-tu ?

— Ici, mon père, dit Alix, près de vous.

— Oui, ma fille, oui... Quelle nuit, grand Dieu !... mais tu y vois, toi... Où est le chef ?... il faut le sauver d'abord... Je sauverai notre jeune maître ensuite, si Dieu le permet... Où est-il ? lequel est Fleur-de-Lis ?

— C'est celui-ci, mon père, répondit la jeune fille.

Le garde-chasse enleva le corps immobile que lui indiquait la main d'Alix, et se replongea avec précaution dans la crypte béante. — Viens, Alix, criait-il, viens ! N'attends pas une minute de plus... suis-moi... Tu me suis, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père, répondit Alix en se redressant ; mais elle ne le suivait point. Elle s'était approchée du blessé qui restait encore au pied de l'autel, et, se penchant vers lui : — Fleur-de-Lis, dit-elle, je vous ai dit que, si vous me trompiez jamais, vous me reconnaîtriez... Me reconnaissez-vous ?

Un gémissement s'échappa de la poitrine du blessé.

— Quelle lâcheté ! reprit la jeune fille, dont la parole sifflait entre ses dents ; quelle lâcheté et quelle barbarie ! par quels liens cruels vous me teniez ! Ah ! vous saviez bien que je souffrirais tout, tout, plutôt que de révéler à mon père la honte de son enfant, plutôt que de déchirer le cœur généreux de mon innocente rivale... Aussi ne l'ai-je pas fait. Pauvre Bellah ! je l'ai accablée de bien des douleurs ; mais la plus amère, je l'ai gardée pour moi ! Je n'ai point fait rougir son front de votre infamie... Elle peut vous pleurer, elle ne vous connaît pas !

Durant ces paroles, le visage de Fleur-de-Lis s'était empreint d'un sentiment de souffrance indéfinissable ; il parut rassembler péniblement ses forces expirantes. Ses lèvres s'entr'ouvrirent : — Écoute, murmura-t-il, écoute, je n'ai aimé que toi... L'orgueil... l'ambition l'ont emporté... mais, devant Dieu... je n'ai aimé que toi... Alix... prends ma main... tu es ma femme !...

— Malheureuse ! s'écria la jeune fille, il me trompe encore ; mais je l'aime... je le sauverai ! — En même temps elle enlaçait de ses deux bras le corps du jeune chef, puis elle se précipita vers la dalle suspendue. — Debout devant le caveau, son père la regardait d'un œil terrible. Alix recula, ses genoux fléchirent, et son fardeau roula à ses pieds. — Mon père, s'écria-t-elle

en joignant ses mains avec angoisse, laissez-moi mourir, mais sauvez-le !

— Ni toi, ni lui, dit le garde-chasse d'une voix sourde : jamais la trahison n'est entrée là ! Il s'était retourné en prononçant ces mots ; d'un coup de pied il renversa les deux barreaux de fer qui soutenaient la dalle ; la pierre sépulcrale retomba lourdement. — Prions Dieu maintenant, reprit le vieillard d'un accent solennel. Priez, monsieur le duc, si vous m'entendez. Prie pour lui, toi, si tu l'aimes. — Un cri déchirant d'Alix lui répondit. Ce fut le dernier. Des torrents de flamme s'engouffraient dans la chapelle, un épouvantable craquement retentit ; de longues gerbes d'étincelles jaillirent des charpentes qui se rompaient de toutes parts, et la voûte s'abîma tout entière, ensevelissant sous sa masse embrasée les vivants et les morts.

Une heure avait suffi à contenir tant de désastres. Quand la lueur pâle de l'aube vint se mêler aux derniers reflets de l'incendie, elle n'éclaira, dans toute l'enceinte des ruines fumantes, qu'une solitude parsemée de débris humains.

XI

.... J'entendis fermer à clef les portes de l'horrible tour : je regardai mes enfants sans parler....
(Dante.)

Le caveau qui avait recueilli tout ce qui restait de la famille et de la maison de Kergant s'étendait circulairement dans les flancs du monticule, sous une voûte arrondie que soutenait une assise de maçonnerie prolongée d'un côté par les parois de la roche vive. Sur le sol humide, le pied heurtait de place en place le relief d'une pierre tumulaire. Quelques fissures du rocher renouvelaient à peine l'atmosphère épaisse de la crypte. Quand la dalle de granit qui fermait l'issue unique du souterrain fut retombée sous le pied de Kado, aucune lumière, aucun rayonnement ne troubla plus les ténèbres familières de ce lieu néfaste. En même temps le sourd fracas qui ébranla la voûte annonçait aux malheureuses captives que le secret de leur retraite n'appartenait plus à aucun être vivant, et que leur tombe était scellée sur leurs têtes.

Mais, seule, mademoiselle de Kergant avait conservé assez de liberté de pensée pour ressentir l'horreur de ce dernier coup. Les autres recluses, muettes et comme frappées d'idiotisme, sanglotaient dans un coin. Au bruit de l'écroulement de la chapelle, Bellah s'était élancée sur l'escalier du caveau ; elle chercha, d'un effort convulsif, à repousser la dalle abattue ; mais la vigueur de plusieurs hommes réunis se fût en vain épuisée à ce travail. Bellah redescendit lentement en serrant son front brûlant dans ses deux mains. Elle regagna en tâtonnant la place où elle avait laissé Andrée étendue, la tête un peu relevée contre le mur. — Que le bon Dieu, dit-elle en s'agenouillant près de la jeune fille, que le bon Dieu t'épargne le réveil, pauvre innocente !

Comme elle parlait, une plainte sortit des lèvres du blessé qui reposait à côté d'Andrée, et que Bellah avait entendu appeler par Kado du nom de Fleur-de-Lis.

— Vous souffrez beaucoup, Monsieur ? reprit-elle en se courbant vers celui qu'elle croyait être le jeune chef.

— Bellah ! est-ce vous ? murmura le blessé.

Mademoiselle de Kergant poussa un cri navrant et profond qui semblait échappé des entrailles d'une mère : Hervé ! dit-elle, mon Hervé !... Et sa main ra-

pide parcourait la poitrine et le front sanglant du jeune homme, mais avec une précaution si tendre, que Hervé croyait sentir le battement des ailes d'un oiseau.

Après quelques minutes données au recueillement d'une prière fervente, et aussi à la secrète pudeur d'avoir oublié un instant son père mort, Bellah reprit plus doucement : — C'est donc vous, Hervé ! c'est vous ! nous voilà réunis enfin! mais dans quel moment et dans quel lieu ! Dieu de bonté ! vous ne savez pas...

— Je sais, interrompit Hervé... Je souffrais, mais je n'ai point perdu le sentiment... Je sais où nous sommes... seulement... je... je n'ose vous demander... ma sœur... ma petite Andrée?

— Elle est là... elle vit... elle est évanouie encore... mais elle n'a aucun mal... La voilà près de vous.

— Hélas ! faut-il remercier Dieu ?... Ne vaudrait-il pas mieux pour elle... Dites-moi, Bellah... vous êtes courageuse, vous... la dalle s'est refermée, n'est-ce pas ? tout est mort là-haut ?...

— A moins d'un miracle, tout est mort, dit Bellah.

— Ainsi, personne ne sait que nous sommes ici?

— Personne, je le crois.

— Au nom du ciel ! qu'Andrée ignore cela, chère Bellah, jusqu'à... jusqu'au bout.

— Silence, Hervé, silence !... Elle revient... elle va vous entendre.

Andrée, en effet, reprenait ses sens peu à peu ; elle étendit les bras et se retourna sur sa couche glacée, comme un enfant qui s'éveille dans son berceau. Mademoiselle de Kergant, penchée vers elle, l'appela d'une voix caressante. La pauvre petite murmura d'abord quelques paroles sans suite, et demanda s'il n'était pas bientôt jour ; puis, le sentiment de la terrible vérité dissipant par degrés les nuages de son esprit : — Où suis-je ? mon Dieu ! s'écria-t-elle... — Bellah, la couvrant de baisers, lui répondit qu'elles étaient en sûreté, et lui fit prendre la main de Hervé. Elle lui apprit ensuite ce qu'il était impossible de lui cacher, leur pertes irréparables et toutes les circonstances qui les avaient forcées de chercher un refuge dans le souterrain ; mais elle ajouta que Kado était parvenu à se sauver avec un ou deux serviteurs du château, et qu'il viendrait les tirer de leur prison aussitôt qu'elles ne seraient plus exposées à tomber au pouvoir des républicains. Ces assurances, se joignant à la présence d'un frère qu'elle avait pensé ne revoir jamais, apaisèrent le trouble d'Andrée. Quelques rayons du jour, qui pénétraient alors dans le caveau à travers les fentes du rocher et les interstices du mur, achevèrent de rendre le calme à sa pensée.

Les deux jeunes filles, unissant leurs forces, aidèrent Hervé à prendre la position que sa blessure lui faisait paraître la moins douloureuse : la balle de Fleur-de-Lis lui avait brisé l'épaule ; chaque mouvement lui arrachait malgré lui de faibles plaintes. Aussitôt il essayait de démentir, par son langage tranquille et presque gai, les surprises involontaires de la souffrance. Andrée, lui rendant ces tendres mensonges, s'efforçait de le distraire par un babil ingénu et souriant, qu'elle entremêlait de larmes furtives.

Bellah les quittait de temps à autre et se rapprochait des paysannes qui étaient affaissées contre le rocher, se lamentant par intervalles, puis retombant dans une muette apathie. La résistance aux grandes fatigues du malheur ne se mesure pas à la force du corps, mais au ressort de l'âme. Bellah, dont la délicate complexion était encore affaiblie par plusieurs semaines de souffrance, avait puisé tout à coup une vie nouvelle dans l'extrême infortune sous laquelle succombaient ses compagnes aux membres plus robustes, mais au cœur moins vigoureusement trempé. Mademoiselle de Kergant, s'adressant tour à tour à chacune de ces malheureuses, les appelant par leur nom, leur serrant les mains, leur parlant de leur foi qu'elles oubliaient, de Dieu qui ne les oubliait pas, parvenait à leur inspirer quelque résignation. Plusieurs fois, dans le cours de

chaque heure, la noble fille revenait vers ce groupe d'affligées ; elles lui baisaient les mains en pleurant et s'attachaient aux pans de sa robe en la suppliant de ne pas les abandonner. Elles semblaient la prendre pour l'ange de la charité.

Hervé paraissait plus calme. Il avait perdu beaucoup de sang, et les élancements de la fièvre en étaient un peu tempérés. Andrée, heureuse de le voir moins souffrir, confiante dans les illusions dont on l'avait bercée, recouvrait peu à peu la vivacité gracieuse de son naturel; elle formait des projets; elle parlait de l'avenir, ne soupçonnant pas que tout l'avenir de sa jeunesse était enclos dans les étroites limites de ce caveau funèbre. Elle irritait par ses innocentes rêveries les sourdes angoisses qu'elle croyait apaiser. Mademoiselle de Kergant, cherchant à modérer un espoir qui devait être si cruellement déçu, lui rappela avec douceur tout le sang et tout le deuil qui étaient sur elles.

— Bellah, interrompit Hervé, il faut que vous me pardonniez la part que j'ai eue à tous les coups qui vous frappent... J'attends ce pardon de votre bonté, de votre justice...

— Comment pourrais-je vous accuser, Hervé, répondit la jeune fille, devant cette blessure que vous

avez reçue en voulant sauver mon pauvre père?

— Dis-lui que tu l'aimes toujours, cela vaudra mieux, dit mademoiselle de Pelven.

— De grâce, mon Andrée! reprit Bellah.

— Où serait le mal? poursuivit Andrée avec une émotion à travers laquelle perçait son étourderie enfantine. Nos malheurs sont affreux, je le sais, je le sens comme toi... mais pourquoi méconnaître la consolation que Dieu a voulu laisser à des orphelins? C'est sa main qui a tout dirigé, et je la bénis en pleurant ceux qu'elle a accablés! Dieu n'a pas permis que tu fusses la proie de ce mauvais homme, de ce misérable Fleur-de-Lis... car tu te sacrifiais, il faut que Hervé le sache bien... D'ailleurs, tu n'a plus de phrases à faire, vois-tu, et en voici la raison : Tu sais bien, ta lettre... ta fameuse lettre... eh bien! c'était moi qui l'avais prise, et je la lui ai envoyée, à Hervé, et il la sait par cœur, n'en doute pas.

Mademoiselle de Kergant demeura d'abord tout interdite à cette révélation, puis elle balbutia quelques mots de reproche; mais la main hésitante du blessé ayant tout à coup rencontré la sienne, Bellah se tut : sa tête s'inclina comme honteuse; la source tarie de ses pleurs se rouvrit et inonda le visage de Pelven. Andrée s'éloigna de quelques pas, les laissant à cette

effusion dont l'ivresse était troublée par plus d'amertume qu'elle ne pouvait le supposer.

Comme Andrée tentait avec distraction d'agrandir une des fentes du mur, elle sentit trembler sous ses doigts une pierre qui était un peu en relief; elle la détacha presque sans effort. Une lueur plus vive se répandit dans le caveau, Andrée appela sa sœur avec un cri de joie. La pierre enlevée avait laissé dans la muraille, à la naissance da la voûte, une ouverture où l'on pouvait introduire le poignet. Le vide allait se rétrécissant dans l'épaisseur de la maçonnerie, à travers une fissure verticale et irrégulière qui se prolongeait jusqu'à l'extérieur; selon toute apparence, cette déchirure s'ouvrait au dehors dans un des pans de mur qui crevaient en quelques endroits le talus de la pelouse. Bellah essaya vainement d'élargir l'issue. L'écrasement de la voûte, en disjoignant quelques-unes des énormes assises, n'avait fait que les consolider les unes sur les autres. Le seul avantage que pouvaient retirer les captifs de cette découverte, c'était de respirer un air moins étouffant, et de distinguer, à travers une meurtrière de la largeur de deux doigts et d'une profondeur d'une demi-toise environ, quelques pavés de la cour et une zone verte découpée sur le gazon qu'ombrageaient les premiers arbres de l'avenue. Cette faible vision du monde extérieur, de la

vie, de la liberté, du soleil, causa à mademoiselle de Kergant une impression poignante. Andrée, au contraire, fut confirmée par cette perspective, toute limitée qu'elle fût, dans l'espoir d'une prochaine délivrance, et la crut déjà à demi réalisée. Elle revenait de temps à autre attacher son œil sur le champ étroit que laissait apercevoir la fissure, épiant avec une impatience agitée l'apparition d'un libérateur.

Bellah, profitant d'un des instants où Andrée s'absorbait dans cette vaine contemplation, demanda tout bas à Hervé s'il croyait que leurs cris pussent être entendus du dehors à travers cette ouverture dont elle lui avait décrit la forme et les dimensions. Hervé répondit qu'il ne le croyait pas possible, à cause de la profondeur de la maçonnerie et des irrégularités de l'interstice qui briseraient la voix et l'étoufferaient. — En tout cas, ajouta-t-il, les sons qui parviendraient à l'extérieur seraient trop incertains pour attirer l'attention d'un indifférent, et, si quelqu'un venait pour rechercher un parent ou un ami, assurément il monterait jusqu'aux débris de la chapelle ; nous entendrions le bruit de ses pas sur la voûte, et il serait temps alors de tenter cette dernière ressource. Jusque-là, des cris ne feraient que redoubler inutilement l'effroi de ce séjour, et Andrée et les autres ne pourraient plus s'abuser... Oh ! Bellah !

avec quelle joie je donnerais ce qui me reste de sang pour vous épargner, à vous et à elles toutes, les moments que j'entrevois!...

— Mais j'ai réfléchi, Hervé... rien n'est encore perdu... On peut venir, on viendra certainement donner la sépulture aux infortunés... La voix de Bellah s'éteignit sur ses lèvres tremblantes de souvenir.

Hervé reprit après une pause : Bellah, il m'est impossible de vous tromper, vous... vous ne pouvez le demander... On viendra sans doute, mais peut-être dans deux jours... ou plus tard. La terreur est dans le pays. J'ai vu souvent des champs de massacre comme celui-ci longtemps abandonnés..., et puis ceux qui viendront connaîtront-ils le secret de ce caveau?... Aurez-vous alors la force de pousser un cri?... et ce cri sera-t-il entendu?... Cela est douteux... cela n'est pas probable...

— Ainsi, dit Bellah, il faut désespérer tout à fait, dites, Hervé?... Parlez sans crainte, vous me jugez bien.

— Nous avons, répondit Hervé, une espérance, une seule : c'est Francis... Son devoir l'attachait à la suite du général... S'il a survécu à la bataille qui a été livrée cette nuit, je ne doute pas qu'il... je ne sais ce qu'il peut faire... mais il me semble que je le sauverais

si j'étais à sa place et qu'il fût ici... Pauvre Francis !...

De longues heures s'écoulèrent ainsi. Déjà le jour baissait, et la crypte se replongeait par degrés dans son obscurité lugubre. Andrée était venue se rasseoir aux côtés de son frère. Elle commençait à soupçonner qu'on l'avait trompée, elle ne parlait plus ; des gouttes de sueur glissaient sur son front. Quand les derniers rayonnements du jour se furent éteints, elle ne put contenir l'expression de son angoisse ; elle laissa échapper des mots de désespoir entrecoupés de sanglots déchirants. Bellah la tint longtemps serrée dans ses bras, sans pouvoir la calmer. Hervé, que la fièvre avait repris violemment au commencement de la nuit, avait peine à rester maître de sa raison.

Dans une autre partie du caveau, les quatre servantes offraient une scène plus misérable encore. La nuit avait tué le reste d'espérance qui les soutenait, et, les premières tortures de la faim leur donnant en même temps un affreux pressentiment du lendemain qui les attendait, elles sortirent tout à coup de leur torpeur avec l'énergie furieuse de l'instinct révolté : elles parcouraient le caveau comme en démence, frappant les parois de leurs fronts et faisant entendre des clameurs sauvages. Ces transports avaient quelque chose de

brutal et d'odieux, dont l'esprit d'Andrée fut atterré ; elle cessa de gémir et tomba bientôt dans un anéantissement profond comme le sommeil de l'enfance ou de la mort. Les autres recluses, cédant aux pieuses consolations que ne cessait de leur prodiguer leur jeune maîtresse et succombant aussi à la nature épuisée, rentrèrent peu à peu dans le silence et dans une apparente insensibilité.

Nous passerons rapidement sur les heures qui suivirent. Mademoiselle de Kergant s'était remise à genoux et priait. Hervé n'avait pu résister longtemps à la fièvre ardente qui le dévorait ; des paroles bizarres et sans suite se pressaient sur ses lèvres par instants ; ses mains brûlantes cherchaient la fraîcheur humide des parois. Bellah n'essaya point de l'arracher à ce délire, qui du moins était l'oubli. Vers le matin, elle s'abandonna malgré elle au sommeil qui pesait sur ses paupières et à la défaillance qui déjà troublait son cerveau.

Elle fut réveillée par la voix de Hervé, qui l'appelait avec persistance : Bellah ! Bellah ! disait-il, écoutez ! J'entends marcher ! Il y a du monde dans la chapelle ! — Bellah pensa d'abord que le blessé était dupe des illusions de la fièvre ; mais, en prêtant l'oreille, elle entendit distinctement un bruit de pas au-dessus de sa

tête. Elle se leva aussitôt. Les rayons du jour pénétraient de nouveau dans la crypte. Elle chercha l'escalier, en gravit rapidement les degrés, et frappa de la main coup sur coup la dalle qui fermait l'entrée. — Non, non ! pas là, reprit Hervé. Il est impossible qu'ils entendent cela ! A l'ouverture de la muraille, chère Bellah... et appelez... appelez de tout votre courage !

Bellah descendit l'escalier avec précipitation, et, approchant ses lèvres de l'espèce de meurtrière que le hasard leur avait fait découvrir la veille, elle poussa plusieurs cris aigus ; puis elle s'arrêta, retenant son haleine pour écouter. — Mon Dieu ! — murmura-t-elle après quelques minutes, je n'entends plus rien, Hervé !... Ils ont quitté la chapelle ! — Hervé ne répondit pas. — Si nous pouvions crier toutes à la fois, reprit la jeune fille, peut-être... Et, tout en parlant, elle courait à ses compagnes d'infortune, et cherchait à les faire sortir de leur stupeur en les suppliant de joindre leur voix à la sienne. Andrée seule parut comprendre ce qui se passait ; elle se souleva à demi sur ses genoux, mais elle retomba aussitôt sans mouvement. Bellah, secouant la tête douloureusement, revint à l'ouverture de la muraille et y plongea son regard. — Je les vois ! s'écria-t-elle ! je les vois !...

— Qui ? Les connaissez-vous ? dit Hervé.

— Oui... C'est le jeune officier !

— Francis !

— Et le sergent... puis deux autres. . Ils s'éloignent, mais lentement et comme à regret.

— Encore un effort, Bellah, si vous le pouvez...,au nom du ciel !

Bellah répéta ses cris qu'elle séparait par de courts intervalles.

— Eh bien !... eh bien !... reviennent-ils ? demanda Hervé d'un accent étouffé.

— Non, non ! mon Dieu ! vous êtes cruel !. . Je ne les vois plus... Ils ont déjà dépassé la partie de la cour que je puis apercevoir ;... mais les voici encore,... ils reparaissent,... ils sont à l'entrée de l'avenue ! Ils s'en vont !... ils s'en vont !... Seigneur ! Seigneur ! faites qu'ils m'entendent !... A nous ! au secours ! Francis ! Francis !

Bellah avait épuisé dans ce dernier appel tout ce qui lui restait de force. Hervé l'interrogea encore ; elle lui répondit d'une voix faible comme un souffle : — Ils se sont arrêtés, ils se retournent,... je crois,... oui, je crois qu'ils ont entendu... Ils paraissent se consulter... Ah ! malheur à nous ! ils s'éloignent ! ils sont partis !... — Ces derniers mots se brisèrent dans la poi-

trine de Bellah ; elle chancela, puis s'affaissa jusqu'à terre dans les plis de sa robe blanche.

Hervé fut pris d'un nouvel accès de délire, que désolaient des éclairs de raison : une fantasmagorie étrange faisait passer devant ses yeux des images riantes que chassait aussitôt le sentiment effrayant de la réalité. Il lui semblait entendre de nouveau des pas au-dessus de la voûte, et comme le retentissement sourd d'un travail continu ; puis ces bruits se perdaient dans les murmures sans nom qui remplissaient son oreille. Soudain, — il crut encore rêver, — la pure lumière du soleil entra à flots dans la crypte ; des ombres humaines se dessinèrent au haut de l'escalier dans le cadre radieux de la dalle ouverte.

— Pelven ! cria d'en haut une voix jeune et émue.

— Francis ! à moi, mon Francis ! répondit Hervé...

. . . .

. . . .

Le vieux manoir avait été préservé par la solidité de ses murailles des atteintes de l'incendie. Une heure après la scène que nous venons de raconter, le commandant Hervé reposait dans le grand lit antique où il avait dormi le doux sommeil de sa première jeunesse. Dans l'embrasure d'une fenêtre, un vieux chirurgien en uniforme remettait en ordre l'arsenal

inquiétant de sa profession. Un personnage d'un aspect à la fois grave et burlesque, dont le pantalon à raies était voilé jusqu'au genou par un tablier de toile blanche, soulevait d'une main la tête du blessé, et lui présentait de l'autre une tasse de bouillon.

— Sur ce sujet, commandant, disait ce singulier garde-malade, j'ose dire que vous avez dû éprouver un effet moral du diâble dans cette catacombe.

— Oui, mon vieux Bruidoux, la nuit a été rude. Comment va ma sœur ?

— Elle refleurit à vue d'œil, commandant. Tout le monde généralement dans la bicoque paraît reprendre le goût du pain. Il n'y a que ce pauvre petit gars, le fils de Kado, qui continue à me fendre le cœur. Là-dessus, commandant, il m'est venu une idée : j'ai envie d'adopter l'enfant ; il le mérite, car premièrement il est orphelin, secondement il m'a sauvé la vie dans la forêt, troisièmement il vient de sauver la vôtre... Si nous ne l'avions pas rencontré dans l'avenue, et s'il ne nous avait pas mis le nez sur l'enclouure du caveau, il n'y a pas à dire... nous filions définitivement. J'ai donc dessein de lui servir de père ; Colibri, d'un autre côté, s'offre à lui servir de mère, et il en est capable à cause de la douceur de son caractère...

Francis entrait en ce moment. — Commandant,

dit-il, mademoiselle Bellah est tout à fait remise depuis que je lui ai affirmé que le docteur garantissait votre guérison...

— Je ne garantis rien, interrompit brusquement le vieux chirurgien, si vous ne me flanquez pas un peu de silence ! demi-tour à droite... assez causé !

Le sergent et Francis sortirent de la chambre sur la pointe du pied, et Hervé fut bientôt profondément endormi.

FIN

Clichy — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.



365
30
10950

365
18250





